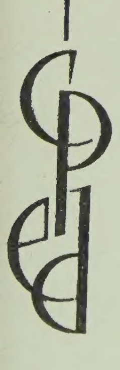
SEP 9 1975

NOUVELLE SÉRIE, N° 201-202
Supplément aux Bulletins C.P.E.D.
JUIN-JUILLET-AOUT 1975

GRADUATE ... 1962

CENTRE PROTESTANT D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION



Réflexions sur situation et vocation du Protestantisme dans la société française contemporaine

8, Villa du Parc Montsouris - 75014 PARIS,
Téléphone : 589-55-69

Ce numéro : 6 F

REFLEXIONS SUR SITUATION ET VOCATION DU PROTESTANTISME DANS LA SOCIETE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

PRÉFACE

Les notes réunies dans ce recueil constituent les trente-six réponses re-ues par la Fédération protestante de France à la demande adressée à oixante-dix personnalités dans le cadre de la préparation de sa prochaine ssemblée générale.

Vous trouverez après la table des matières la lettre du pasteur Albert 'ICOLAS qui précise la question posée.

Ce cahier, bien que partiel, offre cependant un aspect relativement dèle des tendances traversant le protestantisme français dans les domai-es de la théologie et de la sociologie, de la foi et du service.

Il a paru au conseil de la Fédération d'un intérêt suffisant pour ne pas ıi conserver un caractère confidentiel et c'est avec l'autorisation des au-:urs qu'il est mis à la disposition du public.

Outre les informations et appréciations diverses que les lecteurs de ous bords peuvent y trouver, la plupart de ces textes ont valeur de témoi-oignage : c'est la principale saveur qui s'y attache.

Jean COURVOISIER,
Président de la Fédération Protestante de France.

SOMMAIRE

Lettre du pasteur Albert NICOLAS demandant les documents qui suivent 5

Auteurs	*Documents*	
APPEL André	Situation dans l'Eglise universelle	7
de BACIOCCHI Joseph	Situation dans l'Eglise universelle	9
BAEURLE Jacques	Vocation	11
BAUBEROT Jean	Situation et vocation	13
BEAUPERE René	Situation dans l'Eglise universelle	21
BENETREAU Samuel	Situation et vocation	24
BERTRAND Philippe	Vocation	27
BIEBER Philippe	Situation dans l'Eglise universelle	28
BONNET Dominique	Situation dans la société française, et vocation	32
BOTTINELLI Guy	Situation	36
CABRIES Jean	Vocation	37
CAPO Humberto	Situation dans l'Eglise universelle	44
CARBONNIER Jean	Situation et vocation	45
DESSEAUX Jacques	Situation dans l'Eglise universelle	49
DREYFUS François G.	Situation dans la société française	60
DUMAS André	Vocation	64
ELDIN Gérard	Situation dans la société française	69
GOGUEL François	Vocation	79
GROSSI Roger	Vocation	84
GRUSON Claude	Situation dans la société française	87
GUILMIN Serge	Vocation	91
GUIRAUD François	Vocation	95
LEENHARDT Franz J.	Situation dans l'Eglise universelle	97
LIENHARD Marc	Situation et vocation	99
LOSSKY Nicolas	Vocation	103
MEHL Roger	Situation	105
MOLANDER Bengt-Thure	Situation dans l'Eglise universelle	109
POUYANNE Louis	Vocation	111
de PURY Roland	Vocation	112
ROBERT Jacques	Situation dans la société française	114
ROUVERAND André	Vocation	117
SERS Jacqueline	Vocation	119
TULLER Edwin H.	Situation dans l'Eglise universelle	122
VALETTE Jean	Situation et vocation	123
VOGLER Bernard	Vocation	132
WEICK Jean-Daniel	Situation dans l'Eglise universelle	134

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/libresens_june-august-1975_201-202

Texte de la lettre demandant les documents (expédiée avant et après la grève des P.T.T., octobre et décembre 1974).

Cher ami,

Le Conseil de la Fédération a retenu pour thème de l'Assemblée générale du Protestantisme français, en Novembre 1975, « Situation et vocation du Protestantisme français dans la société française contemporaine ».

Sans doute les deux aspects du sujet (« situation et vocation ») sont-ils étroitement liés. Et cependant dans un premier temps le Conseil souhaite, pour stimuler sa réflexion et organiser la préparation de cette assemblée, recevoir de quelques uns, dans un délai d'un mois *à compter de la réception de ce mot, une courte note précisant tel ou tel aspect du sujet :*

a — situation du protestantisme français (effectifs et attitudes...)

b — la France actuelle comme son environnement.

c — sa situation particulière dans l'Eglise universelle.

d — sa vocation, compte-tenu de son héritage et des défis d'aujourd'hui.

Le Conseil vous serait très reconnaissant si vous acceptiez de lui adresser quelques pages sur le point... Il va de soi que si vous souhaitez vous exprimer sur un autre des points mentionnés, vous devez vous en sentir la liberté.

Ces pages seront communiquées aux membres du Conseil ; sachez que d'autres contributions sont demandées à différentes personnalités, ne cherchez donc pas à être complet (ce serait décourageant) mais formulez quelques points qui vous paraissent importants. Le Conseil se réserve de vous demander soit de lui accorder la permission de citer tout ou partie de votre réponse, soit de développer ou de résumer un de vos points, pour insertion dans les documents préparatoires de l'Assemblée, et diffusion soit auprès des délégués, soit auprès du peuple protestant. Vous resterez maître de lui donner ou non cette permission.

Il vous remercie de l'aide que vous voudrez bien lui accorder.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments cordiaux et dévoués.

A. NICOLAS.

SITUATION DANS L'EGLISE UNIVERSELLE.

André APPEL

Le Protestantisme a toujours affirmé l'universalité de l'Eglise, mais de fait ne l'a que très peu vécue. Le luthéranisme en particulier s'est vu handicapé par les circonstances historiques qui l'ont limité à des frontières territoriales ou nationales.

Le Protestantisme français a apporté une contribution réelle par l'émigration au temps de la Contre-réforme et du « Refuge ». Cette contribution se situe peut-être plus au niveau des églises qui ont reçu les réfugiés qu'à celui des églises françaises opprimées.

Au milieu du XX[e] siècle, le rôle du Protestantisme français était généralement vu à trois niveaux :

a) comme une minorité rescapée, au sein d'un pays à forte empreinte catholique. Dans la mesure où le catholicisme romain s'est ouvert à une vision plus tolérante et œcuménique, il était intéressant pour des chrétiens vivant dans d'autres situations, d'observer l'évolution test en France.

Le mouvement de sécularisation ayant pris des formes particulières d'opposition à l'Eglise catholique et cela depuis la Révolution jusqu'à la loi de séparation, la France constituait un terrain d'observation pour des pays à évolution plus lente et moins brutale.

b) La France a été un des grands empires coloniaux et les minorités protestantes y furent constamment sollicitées sur le plan missionnaire. Le « style » colonial français était différent de l'anglo-saxon, les rapports avec les « jeunes églises » prirent aussi des accents autres et complémentaires.

c) La latinité n'a pas toujours été clairement définie, mais n'en a pas été moins réelle. Le Protestantisme français a toujours fait figure de grande sœur vis-à-vis d'églises encore plus minoritaires en Italie, Espagne, Portugal, Belgique et a toujours stimulé le protestantisme de Suisse romande. Au niveau œcuménique la francophonie a joué un rôle important alors que le français était encore plus parlé dans le monde, mais elle est actuellement en nette perte de vitesse, avec d'autres langues d'ailleurs, ce qui n'est pas sans provoquer un réel appauvrissement au plan de l'Eglise universelle.

Ces trois fonctions restent valables, mais doivent être revues à la lumière de l'évolution des dernières quinze années.

1. Le mouvement œcuménique est institutionnalisé. Au départ, il était l'affaire de pionniers dont Marc Boegner, A.N. Bertrand, Pierre Maury,

etc... Depuis Amsterdam, les églises y sont représentées au prorata de leurs effectifs.

2. Depuis Vatican II, l'église catholique s'est ouverte au dialogue et à bien des égards le dialogue français n'est plus en pointe, comme avant le Concile.

3. Le concept de laïcité a évolué lui aussi ; il est devenu moins agressif en France et plus rigoureux ailleurs.

4. Au plan de la latinité le rôle du Protestantisme français reste important en Europe, mais s'est vu déplacé, entre autre vers l'Amérique latine. Trop peu de nos protestants se rendent compte de ce que l'on peut y faire et de ce que l'on attend de nous dans un continent où l'effort missionnaire des Etats-Unis a rencontré de grosses difficultés à tous les niveaux. Le Protestantisme français en général et le luthéranisme en particulier ont aussi un rôle important à jouer dans les pays germaniques, anglosaxons et scandinaves.

5. Pour ce qui est du Tiers-Monde notre rôle reste capital en Afrique précisément à une époque où ce continent cherche son unité et ne peut la trouver sans une confrontation avec son passé colonial.

6. A l'heure actuelle, le Protestantisme français doit revoir sa fonction universelle à partir du rôle que joue notre pays dans le cadre de l'interdépendance mondiale. Il y a là des responsabilités nouvelles à assumer au niveau économique, politique et écologique (Ex. essais nucléaires dans le Pacifique, vente d'armes à l'Afrique du Sud, politique énergétique, équilibre Est/Ouest, développement).

7. Notre situation minoritaire reste le vrai défi qui nous est lancé. Allons-nous nous recroqueviller sur nous-mêmes et perdre notre substance après avoir perdu notre cadre ou allons-nous retrouver un élan en nous orientant vers « les autres » localement, nationalement, mondialement ? La France fait partie de l'Occident dont on dit qu'il est en crise « spirituelle ». Le « renouveau » du Protestantisme Français dépendra un peu de sa disponibilité et de sa capacité de recevoir des impulsions de l'Eglise Universelle, plus que d'une prise de conscience de son « rôle mondial ».

André APPEL, pasteur, 53 ans.

Président de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine.

Membre du Conseil de la Fédération protestante de France.

SITUATION DANS L'EGLISE UNIVERSELLE.

Joseph de BACIOCCHI

1) C'est **dans** les Communautés protestantes et par leurs ministères que le Christ s'est fait annoncer à leurs membres et est accueilli par ceux-ci dans la foi (cf. Rom 10/10-15 : perspective ecclésiologique fondamentale). Ces Eglises **sont donc pour leurs membres l'Eglise,** et à travers elles, ils rejoignent la Tradition et la mission de l'Eglise indivise (avant 1054), dans la continuation de son rameau latin (1054-1517). La mission des Apôtres et de leurs continuateurs relie ainsi à l'initiative et à la foi de Jésus-Christ la foi et l'obéissance des protestants.

2) Mais ces Eglises, qui sont vraiment l'Eglise pour leurs membres, ne **peuvent** l'être pour des **catholiques ou des orthodoxes** dont l'enracinement dans la tradition et la mission est direct et sans rupture (pas bien sûr, sans gauchissement, mutilations, etc...).

3) Le protestantisme hérite d'un discernement vigoureux (parfois discutable aussi) dont les réformateurs ont justement reconnu la nécessité dans a manière de transmettre l'héritage apostolique qui avait cours dans 'Eglise catholique romaine. D'autres l'avaient fait avant eux dans le catholicisme, et beaucoup auraient dû le faire de leur temps. Il y a là une tâche prophétique dont les Eglises traditionnelles ont toujours à faire leur profit, et que leurs membres aussi doivent remplir, soit envers elles, soit envers les Eglises de la Réforme. L'entraide chrétienne doit porter d'abord sur la recherche d'authenticité dans la foi vécue. Mais une condition de crédibilité, pour tous, est d'**assumer** clairement leurs racines historico-théologales... sous bénéfice d'inventaire.

4) La principale responsabilité de la rupture au XVI[e] siècle incombe au ystème romain, trop imbriqué depuis le XII[e] siècle dans le pouvoir politique, et qui coinçait les non-conformistes dans l'alternative de se taire u de se faire supprimer (cf. Savonarole, Jeanne d'Arc, etc...).

5) Le protestantisme est toujours **tenté** de s'installer dans la séparation « propre justice ») ; il surmonte mieux, semble-t-il, la tentation de ouhaiter que les autres chrétiens quittent leur enracinement pour le sien. Mais celui-ci ne peut pas, aux yeux des catholiques ou d'orthodoxes consients, « sacramentaliser » aussi pleinement la relation à l'acte fondateur e Jésus-Christ.

6) Le protestantisme **peut et doit** pourtant toujours relancer les Eglises aditionnelles **vers leur propre authenticité** biblique et patristique, qui st **aussi la sienne** (et réciproquement). Son apport est énorme et préeux, à la fois facilité et handicapé par l'absence d'un magistère impératif.

C'est un courant de l'unique tradition, qui ne saurait être de trop et qu doit exercer ses responsabilités. L'unité doit donc se préparer par plénification et assainissement, pas par nivellement, uniformisation.

Ce que cherche l'Unité, ce ne sont pas d'abord les individus, mais la communauté apostolique dans sa précieuse diversité (v. I, Cor. 12, etc...)

7) **Une** Eglise qui ne chercherait pas à se remembrer dans l'Eglise perdrait sa crédibilité. Mais si l'Unité est **à faire** dans les expressions actives de la foi (discours, diaconie, culte) elle **est d'abord à recevoir** du Christ à travers la continuité de la mission évangélisatrice depuis les Apôtres. Cela signifie nullement retour au « statu quo ante », mais travail herméneutique dans la pensée et dans la vie. Il en est de l'Unité comme du règne de Dieu (dont elle est une dimension essentielle) : elle est **en avant de nous,** la vérité de ce qu'il nous a été donné d'être au départ. Elle est une grâce éminente, **un don** mais à recevoir de manière **responsable** et **active.** Dans des relations fraternelles actives avec les autres : cf. les trois paraboles progressives et complémentaires de Mt 25.

Père Joseph de BACIOCCHI, mariste, 60 ans.

Chargé de cours à la Faculté de Théologie catholique de Lyon.

Membre du groupe des Dombes.

VOCATION.

Jacques BAEURLE

1) Exprimer ce qu'est aujourd'hui la vocation du Protestantisme français est assez difficile pour l'alsacien que je suis, étant donné que la situation très minoritaire de ce protestantisme de disséminés n'a jamais été la nôtre dans les départements de l'Est. Nous n'aurons, pour diverses raisons, pas vécu de la même façon la crise d'identité qui n'a pas épargné les Eglises de la Fédération Protestante de France.

2) Le Protestantisme alsacien mettrait volontiers au premier plan son propre profil mais ne voulant pas être traité comme particulariste il a bien souvent cédé à la tentation de se replier sur lui-même (c'est dire qu'il y a « des protestantismes » très divers quant à l'expression de la piété, la sensibilité liturgique, etc...). Quel est ce profil alsacien et luthérien ? Il se situe avant tout dans les domaines de la confession de foi, « la doctrine » et la piété populaire qui en découle. Sans nier dans son propre sein la pluralité des opinions théologiques, il y a toujours eu en Alsace la tendance d'affirmer clairement les bases scripturaires de notre foi avec ce reproche toujours latent vis-à-vis des protestants français originaires d'autres régions de céder trop à la mode et au goût du jour, voire aussi à l'enthousiasme du moment. Le corps pastoral et les paroisses fortement marquées par le luthéranisme ont toujours réaffirmé la nécessité de travailler à une compréhension toujours plus claire de l'Ecriture et des vérités de la foi tout en s'efforçant de ne pas s'enfermer dans une doctrine stérile et en respectant le pluralisme rencontré dans le dialogue œcuménique.

3) Le protestant alsacien affirmera volontiers qu'il faut aborder les questions du jour à partir de la Bible et de la révélation qui y est inscrite. Ce travail est compris par lui comme une réflexion théologique objective. Le luthérien alsacien se sent appelé à souligner cette vocation vis-à-vis d'une certaine lassitude et indifférence théologique constatée chez les partenaires au sein de la Fédération Protestante. (Marc Lienhard a défini cette vocation à Caen).

4) Les époques de mutation sont caractérisées par le légalisme de ceux qui, attachés au passé, cherchent à restaurer ce qui a été dépassé et par le laxisme de ceux qui rejettent toutes les formes du passé. Le protestant luthérien se situerait volontiers entre les deux tendances en se considérant comme la cheville entre les deux et essayant de témoigner de la grâce dont il vit. Il sait que nous vivons tous dans une tradition et que nous nous situons par rapport à l'apport des « Pères ». Il n'agira donc pas comme si lui avait tout découvert le premier. Sa manière d'agir et de

penser se situe dans un courant et se concrétise dans une forme de piété (ceci par rapport aux groupes marginaux, charismatiques, etc...). Tout en ayant le souci de la stabilité doctrinale et de la continuité d'une tradition il essayera de convertir sa foi en une ouverture dynamique en étant à la fois « souple et solide ».

Jacques BAEURLE, Pasteur, 49 ans.

Eglise de la Confession d'Augsbourg
d'Alsace et de Lorraine. Mittelwihr (68 - Haut-Rhin)
Membre du Conseil de la Fédération Protestante

SITUATION ET VOCATION.

Jean BAUBEROT

I — LA SITUATION

Pour le protestantisme français :

Tout devrait être fait pour que l'Assemblée générale du protestantisme français soit préparée par le plus grand nombre de gens possible, pas seulement des délégués. Une large discussion doit commencer maintenant, c'est la raison d'être des phrases qui suivent.

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. De même notre texte, s'il tente d'exprimer des idées fondées sur des analyses, se meut à l'intérieur de limites précises. C'est le texte d'un homme de 33 ans qui a une fonction d'intellectuel, habite Paris et est issu d'une tradition réformée. Certes de telles caractéristiques sont partiellement relativisées par les origines de l'auteur : milieu de paysans limousins du côté paternel, de la couche « inférieure » de la classe moyenne alsacienne du côté maternel. Elles n'en marquent pas moins, sommairement, les « conditions de production » de ce qui va être dit. D'autres limites sont fixées par les conditions de la distribution : être compréhensible tout en étant court. Bien des points demanderaient à être développés. Ils pourront l'être ultérieurement, peut-être dans un jeu de réponses et de questions dont les règles seront au préalable explicitement fixées.

La crise actuelle du protestantisme :

De plusieurs côtés il est question de « crise d'identité » du protestantisme français ; effectivement, les signes de morosité, voire même de désarroi, ne manquent pas. Mais cette crise n'est, selon nous, qu'un facteur second par rapport à la crise réelle que Jacques Maury a qualifiée au synode de 1972 de l'E.R.F. de « crise de la foi ». Autrement dit l'identité protestante est dans une situation critique parce que le message protestant lui-même est en crise. Ceci est d'ailleurs assez logique car le protestantisme français n'a jamais prétendu avoir sa fin en lui-même, il s'est toujours voulu communauté porteuse d'un message. Cependant la crise d'identité n'est pas un pur reflet de la crise du message, cette seconde crise possède ses caractéristiques propres qui aggravent la première. C'est pourquoi, si dans le passé, à chaque crise du message était liée une tentative de renouveau, actuellement la superposition des deux crises risque d'entraîner la quasi-disparition du protestantisme français, qui déjà se vide actuellement de forces vives.

Tenter d'expliquer rapidement la crise du message oblige à être allusif et donc difficile, obscur pour certains, pas assez rigoureux pour d'autres. Si peu satisfaisant soit-il, ce paragraphe nous a paru nécessaire.

Pour la gauche protestante, la crise du message protestant — et d'une façon plus générale du message chrétien — serait due au fait que la prédication des églises est souvent imprégnée par les schèmes de pensée de l'idéologie de la classe dominante et exploiteuse. Sans nier une validité certaine à ce diagnostic nous pensons que le défi politico-social porté au christianisme est actuellement second par rapport au défi culturel.

Ce défi culturel est, certes, aussi vieux que le christianisme lui-même. De Celse à Voltaire, en passant par les « Libertins » il y a toujours eu, même en pleine « chrétienté », des tentatives de contestations culturelles du discours chrétien. Mais le processus dit de « sécularisation » culturelle qui se déroule depuis le XVIe et le XVIIe siècle a amené progressivement une situation assez nouvelle. En effet, le christianisme s'est historique-ment lié avec un système philosophique et métaphysique assez extérieur à ses origines hébraïques que l'on peut très grossièrement nommer la pensée philosophique grecque. Cette synthèse a eu sa grandeur, elle permettait à un même discours de fournir une explication de la réalité et du sens de l'univers et de l'histoire et de donner des critères normatifs pour vivre et agir dans le temps et le lieu où l'on se trouvait. Ce système philosophico-théologique et la religion enseignée et vécue qui lui était liée se sont trouvés progressivement mis en question quand les sciences physiques, puis les sciences sociales ont effectué peu à peu une coupure vis-à-vis de « l'hypothèse Dieu » (le terme est employé aussi bien par Alex. Koyré, historien des sciences que par D. Bonhoeffer) — ce qu'on appelle « l'athéisme méthodologique » — et, d'autre part, ont énoncé une séparation entre un monde régi par des notions de valeur, de perfec-tion, de sens (véhiculés par exemple par une conception aristotélicienne de l'espace ou une lecture à dominante moraliste de la réalité sociale) et le monde des faits (géométrie euclidienne considérée comme identique avec l'espace réel ou lecture sociologique de la réalité sociale).

Nous ne pouvons pas esquisser ici l'historique des discours chrétiens qui ont tenté de relever ce défi culturel et des combats qu'ils durent mener. Retenons simplement que le protestantisme, jusqu'à une époque très récente, a permis une liberté de penser plus large que le catholi-cisme. Mais en France, le raidissement de gens qui se voulaient « ortho-doxes » a abouti, chez les réformés, au morcellement en trois églises en 1906. Ce morcellement a mis plus de trente ans à se résorber en partie et ses conséquences furent assez « désastreuses ». Si, pour la majorité des protestants français, les contestations opérées par les sciences phy-siques étaient, bon gré mal gré, relativement acceptées, une crispation se faisait plus nettement sentir face à la critique historique (que le libéralisme tentait d'intégrer) et à l'analyse sociologique (dont le chris-tianisme social cherchait à tenir compte). Sur ce plan le mouvement barthien représenta la recherche d'une dialectique entre l'acceptation des discours des sciences sociales (le christianisme en tant que « religion » et la Bible comme « parole humaine » avaient à être soumis à des analyses de ce type comme n'importe quelle réalité terrestre) et le main-tien du système philosophico-théologique traditionnel (la Révélation de

Dieu touchait le monde, l'histoire, mais tangentiellement, sans y pénétrer et donc sans pouvoir relever des analyses des sciences sociales — idem pour la Bible en tant que « parole de Dieu » adressée hic et nunc). Mais un tel exercice d'équilibriste, si fascinant soit-il, ne pouvait durer longtemps et Barth lui-même dut le relativiser. Quant aux barthiens, ils évoluèrent pour la plupart soit vers une néo-orthodoxie, soit vers des théologies dites néo-libérales ou post-chrétiennes-sociales.

Très schématiquement, le protestantisme français en est là actuellement. Le barthisme qui, de façon diffuse ou explicite, a imprégné toute une génération, est en pleine perte de vitesse. Mais aucune nouvelle théologie n'a réussi jusqu'à présent à s'imposer véritablement. Nous assistons à un triple mouvement. D'abord un repli sectaire : certains nient désespérément l'existence du défi en prétendant soit pouvoir prononcer le même discours qu'au XVIe siècle, soit être dans une pure effervescence charismatique. D'autres pensent que le christianisme n'est plus capable de relever le défi et rompent plus ou moins totalement avec un discours chrétien « anachronique » pour pouvoir se sentir plus à l'aise dans des discours plus « modernes ». D'autres enfin, autre fuite face au défi, juxtaposent une terminologie chrétienne plus ou moins traditionnelle avec des emprunts plus ou moins sérieux aux analyses théoriques, cela sans articulation nette et en bricolant souvent les deux discours.

Aujourd'hui, le protestantisme français est en grande partie coupé de son histoire récente. Comment pourrait-il maîtriser son présent alors qu'il est partiellement amnésique ? Le XIXe siècle et le premier tiers du XXe siècle — où pourtant la plupart des bases organisationnelles du protestantisme actuel ont été créées — sont dépréciés, méconnus, jugés hâtivement au lieu d'être compris historiquement. Pourtant les questions qui ressurgissent en ce moment (rapport du christianisme face à la protestation politique et sociale cf. not. Genève 1966, Bangkok 1973 — situation du christianisme face à la connaissance et à la culture cf. not. Accra 1974) et que beaucoup croient « nouvelles » étaient déjà alors explicitement posées et quelques éléments de réponse élaborés.

Depuis bien des décennies le problème se pose de savoir si le christianisme doit continuer à être étroitement lié à un système philosophique historiquement daté ou s'il ne doit pas plutôt s'articuler (mais de quelle manière ?) aux démarches critiques des sciences sociales. Dans cette dernière hypothèse, le premier pas consisterait à connaître « l'effort d'investigation méthodique » des sciences sociales dans le domaine de la religion, de ses structures constitutives et de son discours. Or, à ce niveau, le protestantisme a pris « un certain retard par rapport au catholicisme » (R. Mehl).

Malgré l'intérêt de certaines de ses thèses, le document « Eglise et pouvoirs » n'a pas été assez rigoureux (tout en ayant parfois une terminologie trop intellectuelle pour un document public, appelé à une diffusion massive) et pas assez radical (tout en se montrant parfois, de façon plus ou moins anecdotique, trop extrémiste). Sa méconnaissance de l'histoire du protestantisme et des démarches des sciences sociales étudiant la religion fut l'une de ses principales faiblesses (1).

Si l'analyse qui vient d'être esquissée ici est approximativement correcte, alors la perte de la spécificité, de l'originalité du message protestant, la baisse de sa saveur et de son rayonnement dans ce pays s'expliquent en grande partie (2).

Cela s'explique d'autant plus que la crise d'identité, quoique seconde, présente des caractéristiques propres dues notamment à la position socio-historique particulière du protestantisme français. Une des plus importantes d'entre elles est la place que le protestantisme occupait entre le laïcisme plus ou moins anticlérical (pour qui il représenta souvent une forme religieuse non obscurantiste, ouverte, intelligente) et le catholicisme (vis-à-vis de qui il a joué à plusieurs reprises le rôle de laboratoire de recherche, d'expériences). A ce niveau, il ne faut pas cacher que l'anti-catholicisme a été un élément constitutif important de l'identité protestante. Il y avait à cela plusieurs raisons, quelques unes n'évitaient pas une certaine bonne conscience, d'autres, à notre avis, étaient tout à fait valables. Les changements opérés dans le catholicisme, malgré leurs limites, ont profondément modifié la situation. Le rapprochement oecuménique, à partir du moment où il n'est pas complété par des mesures très énergiques pour renforcer la saveur et le rayonnement du protestantisme français et de son message, constitue une cause importante de dilution du groupe protestant français.

Le protestantisme français face à son présent et à son avenir :

La situation que nous venons de décrire s'est manifestée au niveau des événements par un certain nombre de crises plus ou moins explicites (crise du corps pastoral, de la jeunesse, des femmes, des paroisses, etc...), par des désarrois grandissants, par bien des départs silencieux et par la création de boucs émissaires (accusation de « terrorisme politico-religieux », etc...) dispensant de rechercher les causes réelles. Tensions, conflits pourraient être des signes de vitalité si les problèmes n'étaient pas souvent mal posés (par exemple le conflit politique autour d' « Eglise et pouvoirs »), masqués, étouffés, non analysés.

Il nous semble percevoir, en schématisant, deux possibilités pour l'avenir du protestantisme français :

A. — **Une accentuation de la crise actuelle :**

Sauf ressaisissement, c'est l'éventualité probable. Dans cette perspective, accaparés par le souci constant de colmater les brèches : dépérissement des paroisses et des mouvements, manque d'argent, manque d'hommes (mais pourquoi y a-t-il fuite de capitaux (3) et fuite de cerveaux ?) les « responsables » du protestantisme français risquent de ne faire guère autre chose que de gérer la crise.

Le protestantisme se divisera en trois fractions principales déjà virtuellement constituées :

1) Pas mal de gens ne trouvant dans le protestantisme français plus grand chose ayant un rapport avec ce qui pourrait être une « bonne nouvelle » le quitteront en ordre dispersé pour tenter de vivre, d'aimer, de lutter à plein temps au sein de la société globale. Certains garderont la nostalgie d'un message protestant à la fois transmis et trahi par

l'institution. Ils continueront à se poser plus ou moins obscurément des questions sur leurs rapports avec le protestantisme, mais en même temps ce qui se dira et se fera au nom du protestantisme les convaincra qu'ils n'ont à peu près rien de commun avec lui et, de leur point de vue, pratiquement rien à espérer de ses structures.

2) Beaucoup de gens, partie prenante du dialogue oecuménique, estimant qu'après tout la Réforme n'a peut-être été qu'une « parenthèse » appelée un jour ou l'autre à se refermer, seront peu à peu attirés dans l'orbite du catholicisme. L'acquis historique du protestantisme permettra à plusieurs de donner à l'Eglise catholique française un relatif apport. Il ne sera pas suffisant pour modifier en profondeur certaines structures mentales et théologiques. Là aussi, certains garderont la nostalgie d'un message protestant. Peut-être, en effet, constateront-ils que le catholicisme comporte toujours des caractéristiques difficilement supportables. Ils penseront alors sans doute qu'un protestantisme consistant et ouvert, vis-à-vis vigilant du catholicisme, n'était pas forcément inutile.

3) La majorité de ceux qui resteront dans l'institution protestante en ayant un minimum de « responsabilité », de pouvoir, conduiront le protestantisme dans la voie d'un repli sectaire. Des barrières multiples seront dressées contre la société globale ; on cautionnera pourtant son ordre établi et intériorisera pas mal de ses idées reçues. Les démarches scientifiques seront suspectes et méconnues. Les discours théologiques non culturellement archaïques seront disqualifiés comme « hérétiques » et non conformes aux « normes bibliques ». **Sociologiquement, l'institution** protestante assumera une fonction de refuge vis-à-vis des difficultés du monde extérieur ce qui permettra le maintien d'une certaine clientèle. Mais d'une part les dissonances entre le discours attestataire de l'institution et la référence aux contestations opérées par Jésus-Christ, d'autre part l'impossibilité d'empêcher une certaine osmose entre la société globale et la société ecclésiastique provoqueront de nouveaux conflits, grèves du rite, départs. Enfin le rayonnement du protestantisme en France sera de plus en plus faible.

Naturellement, la réalité sera plus complexe que ce schéma, elle risque cependant de lui ressembler.

[illegible]. — Un renouveau du message protestant :

Un renouveau impliquerait une prise de conscience et une détermination. S'il n'existe pas un minimum de gens convaincus de la gravité de la crise et de la nécessité d'un remède de cheval, aucun renouveau ne pourra être artificiellement créé.

La recherche d'un renouveau impliquerait de prendre des risques, de bousculer des somnolences, des habitudes, des intérêts. Il faudrait aussi accepter d'être bousculé par des francs-tireurs, plus mobiles, plus créatifs ; tâcher de ne pas les crosser ! Et en même temps il faudrait savoir expliquer, tenir compte des situations, comprendre le pourquoi des résistances et des fragilités.

Un renouveau serait global ou il ne sera pas. Le message protestant ne se réfère pas uniquement au langage théologique. Historiquement parlant, « l'originalité et la grandeur » du protestantisme « résident dans

l'Incarnation, non seulement acceptée mais reconnue comme une grâce » (E. Léonard). Le message protestant doit synthétiser les domaines théologique, politique, éthique. Il est en rapport avec la vie globale et est culturellement situé. Une condition nécessaire, mais non suffisante, de son existence est le renouvellement de son contenu, son actualisation permanente. C'est un message mobile, sinon la parole est étouffée par le stéréotype et n'a plus guère de rapport avec la bonne **nouvelle.**

La foi n'abolissant pas plus les lois socio-historiques que la loi de la pesanteur, il n'y a pas d'actualisation, de reproduction d'un message sans la mise en œuvre et le développement de moyens, d'instruments de travail organisés à cet effet. La recherche d'un renouveau impliquerait des choix très précis : priorités budgétaires, créations de postes, contrats avec des structures para-protestantes ou non-protestantes, etc...

Il faudrait donc se donner les moyens de susciter un grand débat sur le sujet suivant : quel peut-être, quel doit être le message — les discours — du protestantisme français dans la société française des années quatre vingts ? Comment prononcer des « paroles prophétiques ? ». Et comme une parole prophétique est le contraire d'une bêtise, d'un propos stéréotypé, d'une idée reçue, cette parole ne peut que reposer sur la maîtrise d'un certain savoir, même si, dans un second temps, elle est amenée à contester l'aspect totalitaire d'idéologies qui se prétendent issues de ce savoir (ou même qui se prétendent ce savoir lui-même).

Il pourrait y avoir, par exemple, une démarche en deux temps : chaque période correspondant à l'intervalle entre deux Assemblées générales de la Fédération protestante de France : trois ans.

La première période — 1975-1978 — serait à dominante réflexive.

De même qu'un groupe biblique passe un certain temps à savoir quels sont les problèmes exégétiques qui se posent au sujet du texte qu'il veut étudier, et à quels résultats sont parvenues diverses démarches scientifiques, de même le groupe socio-religieux protestant ne devrait pas pouvoir parler et agir sans se rendre compte que les sciences sociales existent et sont parvenues à un certain nombre de résultats. Il ne s'agit pas de se soumettre à de prétendus dictats qu'elles pourraient émettre (cf, 2e période), mais la contestation chrétienne de la science devrait plus ressembler, à notre avis, à celle d'un poète qui bouscule de manière créatrice les structures fondamentales de la langue qu'à celle d'un « inadapté » qui n'arrive pas à intégrer les structures fondamentales de la syntaxe. Ce dernier, en effet, par suite de sa non maîtrise de la réalité (1), ne peut arriver à mener une contestation ayant un poids historique réel.

Le but poursuivi serait plus encore l'acquisition de modes de raisonnement que l'accumulation de connaissances. Il s'agirait de pouvoir mieux maîtriser la vie quotidienne, sociale et individuelle.

Entre beaucoup d'autres choses, on pourrait notamment :

a) étudier un certain nombre de travaux qui publiés ou non existent déjà (ou sont sur le point d'être terminés) et qui sont significatifs par leur objet d'étude et par la démarche qui est la leur ;

b) susciter de nouveaux travaux et leur donner les moyens d'être entrepris. Les analyses (2) sérieuses sur le protestantisme français actuel sont assez rares mais pas mal de possibilités virtuelles existent ;

c) faire réaliser par ceux des protestants qui le souhaiteraient des sortes d'auto-enquêtes à la fois à partir des moyens donnés par **a)** et **b)** et à partir des expériences et du vécu individuel et collectif.

Un danger d'introspection pourrait exister mais, en fait, tous les problèmes globaux de la société française actuelle s'y trouveraient traités : la pédagogie par le biais de l'analyse du fonctionnement de l'instruction religieuse, de la mise à jour des valeurs qu'elle véhicule, etc... Et d'ailleurs cela comprendrait l'examen du rôle et de la situation du protestantisme vis-à-vis de « l'extérieur » : par exemple qu'en est-il des rapports de la communauté protestante française avec l'Afrique du Sud ? etc...

La deuxième période — 1978-1981 — serait celle des choix et des paroles.

Là encore, il s'agirait d'une dominante car la production et la circulation du savoir ne devraient pas s'arrêter. Mais, et ce serait un des buts essentiels de la démarche, il faut être capable d'imposer aux sciences de sortir le moins possible de leurs domaines propres. Etre capable de donner des réponses (provisoires, révisables mais qui aident à vivre et à établir des relations entre les êtres humains justes et intelligentes) fondées sur des choix.

Donc, dans ce second temps, les motivations bibliques, éthiques, politiques, théologiques se donneraient libre cours. Mais — résultat de la première période — il ne faudrait plus qu'elles soient, comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui, des bouche-trous à la méconnaissance. Il s'agirait à la fois d'être prophètes, honnêtes et réalistes. Prophètes : **reprendre et développer l'exigence d'« Eglise et pouvoirs »** : le caractère « inacceptable » de la société actuelle. Honnêtes en disant loyalement en quoi le protestantisme y participe et quelles sont ses propres déficiences, contradictions, etc... Réalistes : voir les biais d'attaque pour agir et les ruptures, même douloureuses, indispensables. Un certain nombre de structures seraient alors mises en questions.

Un message implique de risquer des prises de position, de parler avec force. Mais cela peut signifier aussi se taire là où on s'aperçoit qu'on n'a rien d'intéressant à dire. Ne pas dire forcément une parole univoque. Vivre un « pluralisme de tension », on en parle déjà. Mais un tel pluralisme ne doit pas signifier le mélange d'un cheval de propos stéréotypés avec une alouette de paroles créatrices. Le problème consisterait bien plus à être en mesure de proférer une pluralité de paroles non conformistes, vivantes et libératrices, à la fois rigoureuses et passionnées.

Le protestantisme s'affronterait alors expérimentalement à un problème fondamental : si la spécificité du langage protestant consiste à se référer aussi à un discours théologique (discours apparemment abandonné par la société globale) quelles sont les conditions de production de ce discours ? Est-il apte à constituer un instrument pour mener une réelle critique du « monde » et annoncer véritablement de « nouveaux cieux » et une nouvelle terre » ? (4).

L'espérance étant qu'à la fin du processus — mais c'est une illusion de croire que ce serait possible avant — le **peuple** protestant pourrait participer à la prise de parole, à l'élaboration du message.

Jean BAUBEROT, 34 ans.

Assistant de recherche en histoire du protestantsme à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Paris.

---

(1) Nous avons tenté de le montrer dans le n° spécial de **Notre Combat-Cité Nouvelle :** « Pouvoirs et Eglises » (jan. fév. 1972). Cf. aussi l'analyse faite par le Centre de Sociologie du Protestantisme de Strasbourg dans Parole et Société 1973/3.

(2) Pour ceux que cela intéresserait, une analyse plus détaillée a été présentée dans **Les Cahiers de Villemétrie** n° 97, mai-juin 1973 (« La crise du protestantisme français, essai d'explication socio-historique »).

(3) Selon un bruit, qu'il serait fort intéressant de vérifier, certains membres de la H.S.P. donneraient beaucoup plus d'argent à des mouvements dit « gauchistes » qu'aux institutions protestantes.

H. S. P. = « Haute Société Protestante ».

(4) Ce texte était rédigé quand nous avons pris connaissance de l'étude de Jacques Ellul « Réflexions sur le changement des études de théologie » (Etudes Théologiques et religieuses 1974/4). En dépit de plusieurs divergences, nous retrouvons nos préoccupations dans certaines pistes données à propos de la « création de la théologie ». Notre accord avec le paragraphe sur l'éthique est presque total.

SITUATION DANS L'EGLISE UNIVERSELLE.

René BEAUPERE

La date tardive à laquelle j'envoie cette lettre est certes la conséquence de la surcharge mais, plus encore le signe de l'embarras. J'écris finalement plus pour ne pas laisser sans réponse une amicale insistance qu'avec le sentiment d'avoir quoi que ce soit d'original à dire. Et puis il est si difficile de nos jours de parler des Eglises et aux Eglises :

Voici donc quelques sujets de réflexion que je me propose, que je propose à ma propre Eglise tout en les soumettant aux Eglises issues de la Réforme en France.

Naturellement, je ne suis pas parvenu à faire entrer ces réflexions dans le cadre des quatre points indiqués par le Secrétaire général de la F.P.F. Mais je me situe quand même plutôt, comme il m'a été demandé, dans la perspective des paragraphes C et D : situation et vocation du protestantisme français dans l'Eglise universelle, compte tenu de son héritage et des défis d'aujourd'hui.

1) Je propose que l'on réfléchisse sur ces quelques lignes de Michel Bouttier : « Ce n'est pas, j'en suis convaincu, défaut d'espérance d'estimer que les Eglises de la Réforme assumeront de plus en plus difficilement en France une existence ecclésiale autonome. La tâche de l'Institut (de théologie) est de préparer des hommes de tout âge et de toute condition à participer à un avenir plus vaste que celui de nos propres communautés, des hommes concernés par les entreprises culturelles politiques, des hommes engagés dans des mouvements de recherche, dans les Eglises catholiques ou évangéliques, mais qui n'en perdent pas pour autant leur identité de chrétiens, c'est-à-dire de témoins de la liberté qu'apporte l'évangile de Jésus-Christ » (Rapport au S.N. ERF Lyon 1974, reproduit dans **Et. théo. et relg.,** 1974, p. 487).

... Existence ecclésiale autonome... avenir plus vaste que celui de nos propres communautés... hommes engagés dans les Eglises catholiques ou évangéliques... : le protestantisme est-il prêt à « se perdre », à « fermer la parenthèse », comme disait Marc Boegner ?

2) A côté de la citation de M. Bouttier je place volontiers la fameuse formule de Tommy Fallot : « L'Eglise sera catholique ou ne sera pas ; le chrétien sera protestant ou ne sera pas ».

Jamais cette formule ne m'est apparue plus vraie qu'aujourd'hui, dans son dynamisme. Mais que veut-elle dire pour nous ? Le protestantisme français est-il prêt à se sentir et à être « catholique » ? Et n'y a-t-il pas de nos jours beaucoup de catholiques qui sont nettement plus protestants que les protestants ?

3) Je suggère qu'on médite aussi sur cette affirmation : « Un dialogu nécessite pour chaque Eglise interlocutrice un cadre de pensées com munes, claires et ouvertes aux recherches dépouillées mais construc tives. Sans cela ce ne sont que des échanges sans grande valeur et san avenir » (Paul Guiraud, dans **Horizons protestants,** janv. 1975, p. 16).

Au nom du « pluralisme » et de la « liberté » faut-il considérer cel comme un vœu pieux, une utopie, une erreur ?

Si notre œcuménisme piétine aujourd'hui, n'est-ce pas en partie parc que les conditions posées ici ne sont pas réalisées ?

4) Ai-je tort de penser que, pour plusieurs Eglises de la Réforme e France (peut-être pour toutes), quelque chose qui ressemblerait a fameux « synode ecclésiologique » que certains appellent de leurs vœu depuis des années serait bénéfique même si cela devait faire mal ?

5) Je suis partagé entre deux sentiments contraires : l'élan de nom breux chrétiens vers le socio-politique et leur investissement dans c domaine m'apparaissent souvent une bonne chose : mais souvent auss c'est tout simplement, de leur part, une fuite et, pour l'Eglise, un hémorragie.

Par ailleurs le manque d'imagination de certains responsables et, pa exemple, leur crispation sur des structures anciennes (une certain façon de défendre ou de privilégier les « paroisses ») comme si elle étaient révélées dans l'Evangile, me paraissent inquiétants : c'est u signe de paralysie. Une Eglise qui ne peut concevoir de réalités eccl siales hors de l'Eglise-paroisse classique est singulièrement atrophiée.

6) Les Eglises de la Réforme en France sont-elles d'acord avec l'analys et les recommandations positives faites au Colloque « Dix ans après l Décret sur l'œcuménisme » (Rome, 19-22 novembre 1974) :

« Nous ne devons pas attendre d'être devenues des Eglises pleinemen renouvelées et unifiées pour tenter de vivre ensemble, même sous de formes provisoires. En effet, tant que nous ne vivrons pas ensemble nou ne pourrons pas nous comprendre de l'intérieur. Et nos dialogues bilat raux ou multilatéraux — quelque sérieux qu'ils soient — ne suffisent pa par eux-mêmes à réaliser cette connaissance intime.

« Or, de fait, en de nombreux lieux, de petites communautés inte confessionnelles voient le jour, dans lesquelles des chrétiens de di férentes traditions (en particulier des « foyers mixtes ») mènent ave sérieux une vie chrétienne commune dont l'amplitude augmente rapid ment : prière ou méditation de la Parole en commun, action commun catéchèse interconfessionnelle des enfants, ministère partiellement com mun ou interchangeable d'un prêtre et d'un pasteur, etc...

« Certes le danger de constituer ainsi une « troisième Eglise » n'e pas illusoire, et certains d'entre nous ont particulièrement souligné c aspect.

« D'autres cependant soulignent dans nombre de cas la volonté d participants de demeurer des membres fidèles de leurs Eglises. Pou quoi ne pas accueillir, avec discernement certes, mais aussi avec reco naissance des nouvelles formes de vie ecclésiale ? Pourquoi ne p chercher ensemble les moyens de les maintenir aussi pleinement q

possible dans la communauté de nos Eglises, en exerçant à leur égard un ministère d' « episkopè » spécial ?

« Cette unité des chrétiens qui est en train de s'accomplir **de facto** ici ou là nous incite encore à plus d'efforts pour parvenir à l'unité de nos Eglises. »

Et j'ajouterai une dernière question que j'avais écrite dans la version préliminaire de ce rapport mais qui n'a pas été retenue par l'assemblée générale :

« Mais voulons-nous vraiment cette unité des Eglises avec ce qu'elle implique, pour chacune de nos traditions, de renoncements et de changements, bref de **metanoia** (conversion) ? »

Père René BEAUPERE, dominicain, 50 ans.

Fondateur - directeur du Centre Saint-Irénée à Lyon (centre interconfessionnel de travail œcuménique).

SITUATION ET VOCATION.

Samuel BENETREAU

J'ai hésité à répondre affirmativement à l'invitation du Conseil de l
Fédération car j'ai craint de ne pas avoir le recul nécessaire pour un
réflexion sérieuse sur la situation et la vocation du Protestantisme fra
çais. J'ai cependant estimé devoir formuler quelques remarques pou
témoigner de mon souci de la vie du Protestantisme en général et aus
avec la pensée que l'avis d'un pasteur situé à la « périphérie » de c
Protestantisme pouvait présenter quelque intérêt. J'appartiens en eff
à une Union d'Eglises qui n'est plus membre de la Fédération Protestan
et se trouve rarement associée aux manifestations les plus connues de
vie protestante.

Je voudrais d'abord rappeler l'existence de cette section du Prote
tantisme considérée sans doute par beaucoup comme une « frange
qui se dit « évangélique » et qu'on catalogue fréquemment comm
fondamentaliste et piétiste. On pourrait s'étonner de la persistance d
ces « petites Eglises ». Et pourtant elles sont relativement nombreuse
si l'on s'en rapporte à « l'Annuaire Evangélique » qui prend en compt
il est vrai, les Eglises Pentecôtistes. Comment ces communautés,
l'écart des principaux mouvements de la pensée théologique et de
recherches ecclésiologiques, réticentes à l'égard des entreprises oec
méniques, ne sombrent-elles pas dans le sectarisme ou l'insignifiance
Comment des groupements de 30 ou 40 Eglises, parfois nettement moin
peuvent-ils maintenir une vie ecclésiastique véritable ? Or, le fait est là
non seulement ces Eglises demeurent mais elles se développent
accueillent de nombreux jeunes. Elles n'ont en aucune manière l'impre
sion que leur avenir soit bouché. Et pour beaucoup d'entre elles il sera
tout à fait inexact de dire qu'elles sont portées à bout de bras par de
œuvres anglo-saxonnes.

Elles restent convaincues que la source de cette vitalité, qui se mani
feste au sein d'une très grande pauvreté de moyens, doit être cherché
dans leur respect intransigeant de la Bible comme Parole de Dieu
norme de la pensée et de l'action et dans leur attachement fervent a
Christ. On comprend mieux qu'elles n'ont aucun sentiment d'être co
damnées à végéter dans une sorte de ghetto lorsqu'on considère le
points suivants : leur conscience d'appartenir à l'Eglise du Christ do
seul il connaît les limites — les relations assez étroites entre le
diverses « dénominations évangéliques » qui s'engagent ensemble dan
plusieurs domaines et se retrouvent à l'occasion de rencontres comm
le Centre Evangélique d'Information et d'Action à Nogent-sur-Marne ch
que année, avec plus de 200 congressistes — la pratique de l'évangé

sation qui les maintient au contact des problèmes et des questions du monde moderne et les préserve, dans une large mesure, d'un repliement fatal sur leur piété — la fréquence des rapports avec des chrétiens d'autres pays, à différents niveaux — l'information sur la vie religieuse dans le monde qui, au travers des mass-media ou de contacts personnels, les atteint partiellement. On peut relever encore, me semble-t-il, l'ébauche d'une réflexion théologique originale à partir de nouvelles Facultés de Théologie « évangéliques ».

Il convient donc dans l'image globale du Protestantisme français de faire une place, et une place pas trop mesquine, à cette vie et à ce témoignage qui se poursuivent en marge des Eglises bien répertoriées et qui n'accèdent que très occasionnellement aux moyens d'information majeurs.

Comment voit-on, dans ces milieux, le protestantisme le plus connu, celui des « grandes Eglises » réformées et luthériennes ?

Prédomine un pessimisme certain. Ce protestantisme semble marqué par un appauvrissement, une perte de substance continuelle en particulier au niveau de la jeunesse, et aussi par des incertitudes graves de la pensée et de l'action. Parmi les pasteurs, estime-t-on couramment, seuls les « charismatiques » paraissent connaître encore la joie de communiquer des vérités reconnues comme décisives et incontestables. On se demande si les temples ne vont pas continuer à se vider et si l'existence physique du protestantisme n'est pas en cause dans de nombreuses régions. Car le pluralisme conduit à des oppositions de plus en plus marquées non seulement au plan de la doctrine mais aussi dans le domaine éthique où jusqu'ici les Protestants paraissaient maintenir leur unité.

Ces jugements sont sans doute sommaires et ne se fondent pas toujours sur des renseignements de première main. J'exprimerai personnellement mon inquiétude sur l'avenir protestant en formulant ce vœu : que les Eglises se libèrent de leurs complexes et fassent retentir joyeusement le message de la Réforme, celui de la réconciliation avec Dieu par Jésus-Christ sur la base du témoignage scripturaire !

Je vois l'obstacle d'un complexe à l'égard des mouvements d'inspiration marxiste qui militent en vue de l'amélioration ou de la transformation radicale des conditions de vie matérielles et morales. Les Eglises, parfois les pasteurs plus que les Eglises, s'interrogent anxieusement : aux yeux de ces militants, sont-elles suffisamment engagées dans le combat pour l'homme ? L'Eglise doit se placer d'abord devant son Seigneur qui parle dans l'Ecriture et se demander si elle vit des réalités du salut qu'elle seule reçoit et proclame ? Elle doit être elle-même et se tourner vers les autres en tant qu'Eglise chrétienne, même s'il lui est salutaire de se laisser stimuler et reprendre par les non-croyants.

Un complexe à l'égard du catholicisme freine aussi parfois le dynamisme. On est impressionné par les dimensions de cette Eglise, les positions qu'elle occupe, ses indéniables richesses spirituelles et intellectuelles et son action efficace. On se réjouit à juste titre des développements récents qui vont dans le sens d'une plus grande authenticité évangélique. Certains protestants en viennent alors à se dire : à quoi

bon continuer à lutter dans les conditions difficiles d'une minorité religieuse pour offrir moins, en définitive ? Que nos Eglises n'oublient pas les bloquages qui demeurent dans l'Eglise Catholique dans le domaine de la doctrine, des structures et même de la piété ! Qu'elles ressaisissent surtout la certitude qu'une petite communauté fraternelle et ouverte peut trouver dans le Christ et par le ministère de la Parole, la plénitude de la bénédiction et la possibilité d'un service parfaitement utile. Pourquoi, tout en bannissant le prosélytisme sectaire, ne pas accueillir largement les catholiques toujours nombreux qui adoptent une attitude négative à l'égard de leur Eglise et qui pourraient trouver un épanouissement spirituel dans nos milieux ?

Les prédicateurs souffrent encore d'un complexe par rapport à la science théologique vue au travers des théologies dominantes. Sensibilisés à la diversité des interprétations, aux problèmes herméneutiques, aux affirmations de non-historicité, au choc des systèmes théologiques, ils en arrivent à ne plus affirmer avec force et simplicité même les vérités les plus décisives. Une sorte d'hésitation devant l'Ecriture, une peur de ne pas être suffisamment informé, provoque une certaine inhibition dans la proclamation.

En un temps où l'homme est saisi d'angoisse devant la complexité et la dureté du monde et où il se demande confusément s'il ne passe pas à côté de quelque chose d'essentiel, un immense défi est lancé pour lequel le protestantisme est parfaitement armé s'il ne néglige pas son seul trésor, la Parole qui vient de Dieu et qui conduit à lui, et ne se laisse entraver par aucune crainte.

Samuel BENETREAU, Pasteur, 49 ans

Co-président de l'Union des Eglises Evangéliques Libres de France.

Montrouge (92 - Hauts de Seine).

VOCATION.

Philippe BERTRAND

La vocation du protestantisme français aujourd'hui s'inscrit dans la vocation de l'Eglise chrétienne depuis les origines : manifester au monde la présence de son Seigneur, faire connaître au monde le vrai visage de Jésus-Christ.

L'Evangile nous révèle que Jésus-Christ est le Sauveur de l'homme et le Sauveur du monde. Le protestantisme français doit être, par conséquent, messager du salut individuel en même temps que du salut du monde : il ne saurait, sans infidélité, annoncer seulement le deuxième volet de ce message.

C'est parce qu'il se sait libre à cause de Jésus-Christ, que le croyant peut s'engager dans des actes qui manifestent cette liberté et contribuent à dresser des signes d'un monde plus juste et plus fraternel.

Le protestantisme français sait qu'il est « dans le monde sans être du monde » et se souvient de l'opposition que Jésus-Christ a soulignée entre l'Eglise et le monde.

Il ne doit pas chercher à imposer au monde un comportement personnel, familial, politique, dont l'Evangile est la source, mais il ne doit pas faire sienne l'éthique du monde.

L'écoute du monde est indispensable, mais pas pour se conformer à lui. Elle est une forme essentielle de l'amour des croyants pour ce monde (que Dieu a tant aimé que, pour lui, Il a donné son fils), et sans cette écoute, leur message, en actes ou en paroles, risque fort d'être inopportun, inadapté, « irrelevant » comme diraient les anglais.

Mais le protestantisme français doit rappeler, à ceux qui se réclament de lui, l'originalité que leur confère leur appartenance à Jésus-Christ, originalité qui ne se traduit pas par l'obéissance à des règles figées mais par un comportement inspiré par l'Evangile.

Face aux défis d'aujourd'hui (primauté de l'économique et du politique, rejet de la morale traditionnelle, etc...) le protestantisme français ne doit se réclamer que d'une seule tradition : la fidélité à l'Ecriture.

Pour cela tous les modes de lecture doivent être encouragés et les tenants de ces différents modes doivent apprendre à s'interpeller et à s'écouter les uns les autres afin que, dans une diversité non pas stérilisante mais féconde, le protestantisme français réponde à sa vocation prophétique.

Philippe BERTRAND, Pasteur, 47 ans.

Eglise Réformée de France. Paris-Saint Esprit.

SITUATION DANS L'EGLISE UNIVERSELLE.

Philippe BIEBER

Me gardant bien de prendre position quant à la situation et la vocation du protestantisme français **dans son ensemble**, je m'efforcerai très modestement de voir le problème de l'Eglise Universelle depuis mon humble province, posté dans notre implantation protestante dans l'Est Lorrain thiais, dans lequel je suis né et enraciné.

On sait — qu'après une persécution séculaire pire encore que celle des Rois de France — cette implantation protestante actuelle date du XIX[e] siècle seulement, son essor est donc tout récent mais ses impulsions furent dès le début fort dynamiques, face à une « universalité » lorraine catholique longtemps très hostile. Nous nous trouvons aux confins de l'Est agricole et industriel : une distinguée parisienne de mes amis ne me disait-elle pas ironiquement : « Ah oui ! Sarreguemines, ce doit être un de ces ports de mer... » Ce en quoi, se trompant vraiment du tout au tout, elle prouvait une fois de plus l'ignorance en géographie du français, même cultivé.

Il demeure que nous faisons partie intégrante du Protestantisme Français et que nous avons notre mot à dire. Eh bien ! ce mot il nous arrive encore **de le dire en deux langues** puisque notre liturgie est allemande, malgré le fait que les jeunes ne comprennent presque plus la Parole en allemand, ce que je déplore, mais ils savent toujours chanter nos cantiques dans la langue de Luther. Ces deux versants linguistiques et culturels, le français et l'allemand nous donnent déjà au départ une vocation tant soit peu universelle... Notre mirador est bon, car il est ouvert à plusieurs horizons à la fois.

Ceci étant posé, **qu'est-ce que c'est actuellement que l'Eglise Universelle** vue d'ici ? Notre Credo nous fait au départ déjà une obligation de nous pencher, de manière permanente et continuelle sur son évolution :

S'agit-il de l'ancien champ missionnaire africain et asiatique dont les nouveaux catéchètes récusent à présent non seulement nos missionnaires, mais même jusqu'à nos crédits ? C'est-il l'église réformée de l'Apartheid chez les Boers ? ou son antithèse les églises noires militantes d'Afrique et d'Amérique très hostiles aux Blancs ? C'est-il l'Eglise des pays de l'Est qui souffre, mais dont on n'ose parler trop haut (sauf dans les B.I.P. confidentiels...) de peur d'irriter les gouvernants athées si sourcilleux de derrière le rideau de fer ? Est-ce l'Irlande du Nord en guerre civile **et religieuse**, sanglant et cinglant démenti à notre bonne conscience œcuméniques, dont quotidiennement nous nous gargarisons ?

Plus près d'ici sont-ce ces synodes allemands qui votent des crédits pour soutenir les causes révolutionnaires insurrectionnelles, donc pour l'achat des armes ? Ou même ces pasteurs berlinois (et Ouest-allemands)

qui sont pris sur le fait dans les groupes anarchistes armés, souvent assassins et terroristes ravisseurs d'otages ? Curieux retour des choses ; à ces Luthériens autrefois tellement respectueux de l'autorité de l'Etat qu'ils ont, par devoir, suivi Hitler et ses sbires, n'a-t-on pas trop par la suite prêché que héroïque, l'action subversive pouvait être approuvée et bénie ? Mais chez nous, notre document « Eglise et Pouvoirs » n'est-il pas lui aussi parfois un justificatif des motivations révolutionnaires face aux capitalismes et aux despotismes abusifs de l'argent et des pouvoirs ?

Nous voici au cœur du problème : celui de la vocation sociale (ou socialiste ?) de nos Eglises.

Un jeune théologien allemand (Ulrich WICKERT) a pu dire : « Admettons volontiers qu'une Eglise puisse exercer une action transformatrice de la société. Mais cela n'est possible que sous l'expresse réserve eschatologique : il faut mettre tout ce qui appartient au monde entre guillemets — ce n'est pas de là que viendra le Salut ». Voilà qui est clair... du moins pour les uns.

Pour les autres le Christ lui-même a initié l'action socialiste révolutionnaire et l'action des chrétiens modernes devrait simplement reprendre — après un hiatus conservateur de nombreux siècles — cette prédication vigoureuse du Seigneur contre les riches.

Qu'ils soient dominicains, jeunes vicaires ou jeunes pasteurs, leur élan existe et leurs interpellations retentissent fortement dans l'Eglise actuelle. Ils ont souvent le tort pourtant de négliger (ou même de nier) les autres contenus de la Foi : le lapsus du Père Jean Cardonnel à la Télévision le soir du Vendredi Saint en fournit une preuve exemplaire : « Croyez-vous en Dieu ? il répond non — mais l'auteur de « Dieu est mort en Jésus-Christ » s'en explique (Cit. « Le Monde » 30-31-3-75). Ce même débat, si bien actualisé par Antenne 2 nous le vivons pareillement ici, parmi nous, et ce à tous les niveaux. Somme toute, il témoigne de la vie même dans l'Eglise et vu sous cet angle « sociologique » « Jésus-Christ en 75 » est bien vivant !

Le document : « Eglise et Pouvoirs » avait donc déjà lancé ce débat ; à l'époque il pouvait paraître excessif, l'évolution a montré depuis qu'il était tout à fait actuel.

Il témoignait d'autre part d'un aspect particulier : celui d'un sentiment de culpabilité très vivace chez le protestant. Cette attitude, inhérente historiquement et ataviquement résurgente, elle apparaît parfois excessive dans tel domaine, bien moins sensible dans tel autre. C'est en effet le propre du protestant — et l'on devrait s'en rendre compte — de volontiers promener urbi et orbi une mauvaise conscience — probablement à la hauteur même de sa générosité. Le document « Eglise et Pouvoirs » dans la profondeur et la pureté même de ses auto-critiques en est un exemple frappant. Luther, lui, avait cessé de se flageller, eux, ils continuent sans relâche !

Il est d'autant plus surprenant et paradoxal alors, d'observer le manque de conscience total qui s'est manifesté dans un tout autre domaine : **le débat sur l'avortement.** Etait-ce bien **la vocation du Protestantisme Français** de défendre à tous crins un avortement totalement libre, et on

l'a vu depuis, forcené et qui tue principalement et avant tous autres, les enfants des jeunes couples, **les premiers à naître,** l'argile humaine biologiquement la plus précieuse ?

Même en D.D.R., l'avortement est limité (à une fois par an !). Chez nous, c'est à présent la femme qui décide seule, à chacune de ses grossesses selon sa situation familiale, sa situation financière, bref selon sa convenance. Dans un pays comme la France, où on n'a jamais et en aucune matière fait confiance à personne (même pas aux examinateurs du Bac !!!), brusquement on fait confiance à chacune des femmes, escomptant que son intime décision — en cette suprême circonstance qu'est celle de donner la vie — sera bonne ? Toutes les « dissuasions officielles » ne changent rien à cela, qu'en est-il par exemple si les « conseillers » consultés sont des militants du M.L.A.C. ?

Bref de l'avortement puni comme un crime (de la loi de 1920) on est passé brutalement à **l'avortement de plein droit,** codifié et dont la Santé publique doit obligatoirement (même par des expédients) fournir les exécuteurs des basses œuvres et les instruments. Une grande majorité du corps de nos médecins des Hôpitaux Publics se montre-t-elle réticente ? Qu'à cela ne tienne, on les traitera (y compris dans « Réforme ») comme des demeurés, des retardataires. — Le Chef de l'Etat et le Gouvernement ont à leur aise pu opposer l'attitude « permissive » des protestants responsables à l'attitude de refus rigoureux de l'Eglise Catholique. Nous voilà donc complices ! Est-ce là notre contribution en 1974 à l'Eglise Universelle ? Nota bene : nos frères orthodoxes du Conseil œcuménique refusent également — comme les Romains — l'interruption de grossesse. Vocations discutées et fort discutables donc que ces dernières !

Une vocation indiscutée : celle de la charité face à la faim dans le monde. — Le problème est immense et s'il est vrai qu'il ne pourra être vraiment résolu que par d'amples mesures politiques, par la coalition mondialiste et fraternelle de toutes les bonnes volontés politiques du monde enfin réunies, cela ne nous dispense aucunement d'agir, de donner et de donner encore, devant ces terribles images de la faim dans le Sahel et aux Indes. Le monde s'est dilaté depuis le temps du Christ — les pauvres dont nous avons connaissance se sont multipliés à l'infini. Mais l'attitude de fraternité chrétienne ne peut se récuser devant cette mer de souffrance, l'amour aussi doit aller jusqu'à l'infini.

Ajoutons que nous devons à Albert SCHWEITZER une très noble motivation « par surcroit ». « Je sens confusément que nous devons payer en retour pour tout le confort et le bonheur auxquels nous avons part ici en Europe ». Nos paroissiens lorrains participent largement à cette vocation-là.

Mais si je reviens à ma Lorraine natale, au pays au sein duquel je vis l'Eglise Universelle ici, c'est tout bonnement le catholicisme ambiant. Ambiance très longtemps hostile à notre foi — la même que celle qui s'opposait aux Réformés français, à la différence des Alsaciens protégés en principe par les stipulations des Traités de 1648. L'interdit des ducs de Lorraine contre les « religionnaires » avait ses prolongements jusqu'à nos jours. C'est après le Concile Vatican II seulement que se situe enfin la véritable ouverture et les bras tendus vers nous. C'est pourquoi la toute

récente révolte des catholiques (le Manifeste des Treize Théologiens) contre leur légalisme, contre leur canonisme nous va droit au cœur, nous qui il y a dix ans encore avons combattu et déploré ici-même les excès véritablement anachroniques de cette loi (ex. des refus d'enterrer certains mariés mixtes, etc...).

Mais quant à nous, notre cohésion et notre combativité ne doivent pas fléchir pour autant. Nos églises aussi se vident petit à petit, et pour beaucoup l'œcuménisme n'est qu'un excellent alibi pour le mariage mixte...

Cependant la vraie approche doit être recherchée en toute occasion. Mais l'hospitalité eucharistique réciproque, théoriquement praticable dans le diocèse de Strasbourg, donc en Alsace, ne l'est pas pour autant dans le diocèse de Metz, Mgr Schmitt n'ayant pas, jusqu'à nouvel ordre, suivi Mgr Elchinger dans cette voie. Pourtant le catholicisme environnant se trouve comme partout, en plein bouleversement. Beaucoup se posent la question : Serions-nous devenus un pôle fixe, immuable par rapport à la mouvance catholique ? Ne perdons pas le Nord ! Et là encore ne versons pas dans une trop excessive culpabilisation : il y a belle lurette que nous sommes les protestants d'ici, antihiérarchiques, libéraux, tolérants, progressistes en ce qui concerne l'évolution sociale. Ils avaient certes eux, les catholiques bien du terrain à rattraper.

D'une manière plus générale notre vision de l'homme et de son évolution est déjà plus adaptée aux temps modernes. Il n'est point étonnant de voir qu'un historien du gabarit de Pierre Chaunu ait choisi consciemment le protestantisme « en toute connaissance de cause ».

Cette évolution même doit nous faire reprendre conscience de nous-mêmes : le moment est favorable de faire comprendre et accepter pleinement le message de la Réforme et celui de la prise de conscience humaniste, mais pleine d'humilité devant Dieu, qui naguère inspira ce message.

Le Pasteur Edouard HELMLINGER, celui qui m'a confirmé, avait coutume de citer Plaute : « Homo sum, nihil humanum a me alienum puto » (Je suis homme, rien de ce qui est humain, ne m'est étranger). Mais cette citation antique permet également de comprendre et de mesurer la faiblesse de l'homme pécheur et de se rappeler comment s'articule en lui l'Evangile lu à travers la Réforme : « Homme tu es toujours coupable, mais sauvé par la grâce ! » C'est ce message pérennisé que ce même pasteur a tenu à faire graver dans les vitraux rénovés de notre église, reconstruite après la guerre, inscrivant en lettres flamboyantes dans trois vitraux : « Sola scriptura — Sola Gratia — Sola fide » ; Sola gratia, c'est le vitrail du milieu qui est surélevé par rapport aux deux autres. N'oublions pas ce message-là ; il est toujours valable. A nous de le porter aux autres.

Docteur Philippe BIEBER, 53 ans,
médecin dermatologue.
Médecin chef au Centre hospitalier Sarreguemines.
Membre du Consistoire supérieur de l'Eglise
de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine,
délégué de l'Inspection de la Petite Pierre.

SITUATION ET VOCATION.

Dominique BONNET

« **Comment ai-je pu vivre dans un enclos si petit ? »**

(La chèvre de Monsieur Seguin.)

Ce ne sont pas les termes exacts de la lettre d'Alphonse Daudet... ce sont les paroles restées gravées dans la mémoire de la petite fille qui les retrouve trente ans plus tard sur le divan du psychanalyste.

La chèvre de Monsieur Seguin n'est donc pas morte, pour elle, contrairement à la version pour parents, que l'auteur des « Lettres de mon Moulin » a donnée.

Les enfants savent ce qui est caché aux sages et aux intelligents. Pour eux, la France et le protestantisme sont aujourd'hui peuplés de milliers de chèvres, ivres d'évasion, et aussi de milliers de Monsieur Seguin.

« A chaque fois que savants et historiens nous invitent à faire le point
« pour dresser des bilans et proposer des programmes, ils cherchent à
« nous montrer **où nous EN sommes.**

« Mais s'il leur arrive de bien définir le **où,** ils ne se posent jamais le
« problème de savoir ce qui se cache sous le mot EN, derrière lequel la
« condition humaine, dont il n'y a nulle histoire, vient se réfugier, échappe
« à leurs investigations et se dérobe à leurs entreprises. »

Ainsi s'exprime Jean BRUN dans les conclusions de son ouvrage « La Nudité humaine ».

La France d'aujourd'hui, ce n'est pas seulement ce qui peut se photographier, se mesurer, se mettre en courbes et statistiques. C'est aussi et surtout ce qui se cache dans le cœur de chacun, ce qui agite sa sensibilité, ce que travestissent paroles et comportements.

« Où en sommes-nous, protestants français, dans la Société française contemporaine ? ». En deçà de cette question officielle se réveille l'autre question, essentielle : « où en suis-je avec moi-même, entre une naissance qui m'a planté là, sans que je sache pourquoi, et une mort dont je ne **choisirai ni le quand ni le comment ?**

Et le protestantisme, dans tout cela, me fait-il chaud, me fait-il froid ? » Le **protestantisme — Institution,** celui dont on est d'origine, de tradition, de milieu, ce protestantisme fait, reconnaissons-le, cause commune avec « la Famille ».

Il en a la même emprise, les mêmes travers, les mêmes limites. L'alliance et la connivence entre la famille et la paroisse protestante sont à double sens.

Parents, grands-parents, parrains veillent à l'enseignement religieux de l'enfant, exercent un affectueux chantage pour le maintien des pratiques et de l'éthique, pour qu'honneur soit fait aux options des ancêtres.

Symétriquement la paroisse fournit à la famille ses lettres de noblesse, soulignant par des cérémonies religieuses, les mariages, les naissances, les décès, l'accès à l'adolescence.

Son enseignement valorise l'enfance, valorise la fonction du père, de la mère, du frère, de la sœur.

Par l'usage fait de ces images de la famille pour parler de Dieu, du Christ et de l'Eglise, ne contribue-t-il pas abusivement à « diviniser la famille ? ».

Toujours est-il que famille et paroisse manifestent le même souci de protéger, de guider, de garder, et attendent en retour un respect légitime sinon sacré, une perpétuation de l'institution.

C'est le refuge, la sécurité, l'enclos vigilant et affectueusement captatif de Monsieur Seguin.

Faut-il s'étonner dès lors, que tout ce qui se joue de tensions, d'incompréhensions, de crises et de ruptures entre celui qui sort de l'enfance et la famille qui l'encadrait puisse se jouer parallèlement et en des termes étrangement semblables vis-à-vis de l'appartenance protestante et de ceux qui la symbolisent ?

Faut-il s'étonner que ce qui touche aux délimitations des territoires et à l'expression de sa particularité éveille passions et jalousies dans l'église aussi bien que dans la famille... et que la crainte de voir s'éloigner « ses enfants » n'incite à tenir le langage de Monsieur Seguin :

« Est-ce que l'herbe te manque ici ?...
« Veux-tu que j'allonge la corde ?...
« Qu'est-ce qu'il te faut ? Qu'est-ce que tu veux ?...
« Eh bien non !... Je te sauverai malgré toi, coquine !

Faut-il s'étonner que celui qui, de loin, contemple la subtile géométrie des enclos du passé, ne la trouve dérisoire, et, comme la chèvre de Monsieur Seguin, ne s'exclame : « Que c'est petit, comment ai-je pu tenir là dedans ?... », alors qu'il y a un monde immense à découvrir !

Mais **le Protestantisme** c'est aussi **un Mouvement...**

Le protestantisme c'est aussi le moment d'une histoire qui continue. Il est alors non du côté de l'enclos, mais du côté de l'ouverture des portes, du côté de la contestation des sécurités, du côté de la réforme, de la libération, du retour aux sources sauvages. Ce protestantisme là est de cœur avec la chèvre de Monsieur Seguin, cette effrontée qui prétendait mieux percevoir que son protecteur ce qui était son bien, au risque fou de se perdre... au risque grisant de se découvrir.

Et dans ce mouvement, que d'échos millénaires :
« Va-t-en dans le pays que je te donnerai »
« Va, vends tous tes biens, donne les aux pauvres, puis viens et suis-moi. »

Plus proches de nous, la clandestinité, le désert, l'exil, à l'époque héroïque de la religion prétendue réformée...

Plus proche encore, frère Roger de Taizé en appelant à « Vivre l'Inespéré ».

Jusqu'à l'Eglise catholique qui, depuis Jean XXIII semble saisie par l'aventure protestante.

Quelles profondes résonances cette invitation au voyage trouve-t-elle dans le cœur des hommes et des femmes, et quel dynamisme en attente !

« Se réaliser, vivre son désir, voir monter la marée qui va emporter le bateau, sentir vibrer l'avion qui va prendre son vol, s'avancer sur la place inondée de soleil, aspirer l'air, l'espace » et mille autres images dont le psychanalyste est le témoin, quand vient le temps des confidences ; et mille autres chansons...

« Quand tu es enveloppé par l'incompréhensible, quand la nuit se fait
« dense, son amour est un feu. A toi de regarder cette lampe allumée
« dans l'obscurité, jusqu'à ce que l'aurore commence à poindre et le jour
« à se lever dans ton cœur. »

(Frère Roger.)

Car, quoi qu'en dise l'écrivain, l'ennemi de la chèvre de Monsieur Seguin, ce n'était pas « le loup », c'était « **la Solitude** ».

En affrontant son loup, Blanquette retrouvait l'image et s'identifiait à la Renaude, « une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc » qui avait tenu jusqu'au matin.

Au plus bel endroit du pré, dès lors que son regard et son désir s'étaient portés sur la montagne, la jeune chèvre avait fait de la dépression. Elle était coupée d'elle-même, de son désir. Elle était seule, car plus rien ni personne ne pouvait, de l'extérieur, combler ce manque à être.

L'ennemi pour le français d'aujourd'hui, protestant ou non, c'est toujours et encore la solitude, bien plus que les fantômes et les défis de 1975. Vanité de masquer cette solitude sous des affirmations de nombre, de richesses ou de savoir.

« En tout homme, écrit encore Frère Roger, se trouve une part de soli-
« tude qu'aucune intimité humaine ne peut combler, pas même l'amour
« le plus fort entre deux êtres. Qui ne consent pas à ce lieu de solitude
« connaît la révolte contre les hommes, contre Dieu lui-même. »

Cette solitude, elle se vit par rapport à des racines qui n'assurent plus les besoins quand le sol devient aride ou quand il se dérobe... (c'est le drame de la naissance, ravivé par **toutes les ruptures**).

Cette solitude, elle se vit aussi par rapport à un désir d'épanouissement de fécondité dont on se sent dépossédé (c'est déjà le drame de sa mort annoncé par **toutes les ruptures**).

Où en sommes-nous Protestants français ?

Nous sommes là, en ce lieu, situés dans un temps et dans un espace qui établissent des rapports de proximité avec d'autres qui nous ressemblent et se nourrissent sur les mêmes terres ; communiquant au moyen

des mêmes mots, des mêmes émotions ; désignés par ce lien protestant, cette étiquette qui aide les autres à nous situer. Cette localisation ne confère aucune valeur morale, aucune supériorité ; elle ne dispense d'aucun besoin, elle n'évite aucun désir, elle ne nous affranchit en rien de notre condition humaine.

Nous en sommes là, comme tout autre.

A nous demander si le passage par l'enclos protestant nous amène à mieux assumer que les autres notre solitude, notre aventure, nos combats... et que signifie ce « mieux » ? ; comme si devait s'y récupérer quelque mérite de triste mémoire.

A nous demander si la tentation n'est pas grande de rester en sécurité dans l'enclos privilégié, bien situé, où « la corde est assez longue et le pieu régulièrement déplacé ».

A nous demander, de ceux qui restent là, et de ceux qui sont passés par là, qui sont les vrais protestants ?

Docteur Dominique BONNET, 52 ans,
psychiatre - psychanaliste

Président du Département Service et Entraide de la Fédération Protestante de France

Vice-président de l'Association Médico-sociale protestante de langue française.

Eglise Réformée de France.

SITUATION.

Guy BOTTINELLI

Je suis plus ennuyé pour répondre à ton autre demande concernant l préparation de la prochaine Assemblée du protestantisme. En fait, l Mission dans l'Industrie au Pays de Montbéliard a dans ses projets d'orga niser une rencontre avant l'été sur un thème proche du vôtre (1) : s'adres sant à des personnes plutôt distantes des églises mais d'origine protes tante dans leur grande majorité, elle espère pouvoir en réunir quelques unes pour leur demander ce que le protestantisme leur a apporté e liaison avec leurs engagements d'aujourd'hui, et, si elles y consenten les questionner sur l'avenir qu'elles lui voient. Je vous en ferai part, ma ce sera en juin.

Je puis pour le moment te communiquer ces avis parfois entendus dan des échanges avec des ouvriers d'origine protestante :

* Certains font remonter les motivations de leur engagement ouvrie à ce qu'ils ont appris à l'église (souci des petits, sens de la justice Se pose alors la question pour eux de la poursuite de cet « enseigne ment » par l'église, alors même qu'ils ne la fréquentent plus, puisqu' est nécessaire que cela continue d'être enseigné...
* A travers ce que les chrétiens ressentent souvent comme un déch rement, notamment dans les paroisses, par exemple la lutte de classes à l'intérieur de l'église, des ouvriers se disent qu'il s'y pass maintenant des choses intéressantes, c'est le signe d'une mutatio difficile mais heureuse : Pour eux, les étapes de l'attitude des église peuvent se décrire ainsi :

— être pour les puissants en feignant d'être neutre,
— être pour les pauvres, en s'imaginant pouvoir en rester là,
— être avec les pauvres, sans arrière-pensée.

Il est normal que des ouvriers suivent cela avec intérêt.

A vrai dire, ces remarques peuvent concerner n'importe quelle églis chrétienne d'Occident à l'heure actuelle. Comme ceux auxquels je m réfère sont en majorité d'origine protestante, j'en conclus qu'ils ne son pas discriminatifs pour le protestantisme. Selon eux, il porte donc même hérédité et le même fragile espoir.

Guy BOTTINELLI, pasteur, 53 ans.
Responsable de « Mission dans l'Industrie ».
Membre du Comité national de la Croix Bleue et de la Mission populaire évangélique.

---

(1) « Nos engagements à partir de quoi ? Ce que nous avons reçu du protestantisme a joué u rôle positif ou négatif dans nos engagements... ou à défaut nous a laissé une empreinte. Laquelle ?

VOCATION.

Jean CABRIES

Une analyse qui se prétendrait réaliste, neutre, « objective », nous conduirait sans doute, après un examen de la crise contemporaine et de la situation socio-culturelle (actif et passif) du protestantisme français, à conclure que celui-ci est tout naturellement destiné à jouer, entre les héritages et les défis, entre l'ancien et le nouveau, une sorte de rôle de médiateur. Devant le dépérissement des valeurs traditionnelles qui, souvent, sont aussi les siennes, et face au surgissement de contestations que sa tradition historique et théologique le prédispose également à ne pas récuser d'emblée, le protestantisme actuel paraît pourvu d'un certain nombre de caractères hérités ou acquis, d'un certain nombre d'atouts qui lui permettraient de remplir, avec une relative aisance, dans la Société comme dans l'Eglise, un rôle d'interprète, d'adaptateur, de conciliateur. Une référence transcendante et une attitude humanitaire, sinon humaniste, une exigence de sens et d'ordre et un certain relativisme, un certain intellectualisme et un respect marqué pour le « bon sens », un esprit critique séculaire et un séculaire loyalisme envers l'autorité, la conscience d'un devoir de solidarité et l'accent mis sur « l'intériorité », la revendication au nom de Jésus-Christ pour « plus de justice », par exemple, pour « plus de liberté », pour « plus d'humanité », et l'appel « œcuménique » à la réconciliation générale, par dessus l'affrontement des idées et les luttes sociales, — tels sont quelques-uns des traits par lesquels cette « famille spirituelle » de notre pays se qualifierait pour faciliter un peu partout les « mutations nécessaires » sans compromettre les bases de l'ordre établi.

Contribuer, pour sa modeste part, à la moralisation et à la libéralisation de cet ordre, « en faveur des déshérités », l'aménager en convertissant et en intégrant à cet ordre tous les éléments qui sembleraient récupérables dans la mise en question radicale qui le menace, voilà quelle pourrait être la mission d'un protestantisme qui se définirait alors, « dans un monde qui change », comme un réformateur, mais au sens de « centrisme évolutif » que le mot « réformateur » a pris aujourd'hui (perfectionner, moderniser les formes existantes) et non au sens que l'on attribue communément à la Réformation du XVI[e] siècle (récuser, changer les formes).

Le rôle qui se propose ainsi au protestantisme français (et, d'ailleurs, sans doute au christianisme en général) n'est assurément pas le seul concevable, ni celui que, du sein du protestantisme, on peut souhaiter. Mais, probablement, un regard porté de l'extérieur retiendrait ce rôle-là comme le plus plausible, le plus crédible, le plus viable (pour ne pas dire le plus rentable) pour le protestantisme actuel, — compte-tenu des dispo-

nibilités de son héritage et des possibilités d'investissement qu'ouvre e mesure à cet héritage le contexte social et idéologique auquel il appa tient.

Il faut ici insister un peu. Le protestantisme de 1975 est-il bien maîtr de choisir sa carrière ? Point n'est besoin d'être marxiste pour soul gner que le protestantisme a dans son héritage, comme le plus sou vent encore dans son projet, d'être une religion. Pour le monde plus souvent encore dans son projet, d'être une religion. Pour le mond il a rang d'Eglise. Comme les autres religions, comme les autres Eglise comme les autres « institutions du discours », le protestantisme es destiné à fournir, bon gré, mal gré, consciemment ou naïvement, par l simple exercice de sa « fonction prédicative », une force d'appoint dan la défense et la promotion du système dont il fait partie ; système où l culturel, le psychologique et donc le religieux sont les agents (souven involontaires mais toujours utiles) de l'économique et du politique. L caractère minoritaire du protestantisme en France, sa pauvreté e hommes et en moyens, sa faible représentativité, ne sauraient faire sou estimer l'importance stratégique de sa « fonction religieuse » dans « crise idéologique globale », — pas plus que sa définition officielle « d'a torité morale » ne doit masquer le poids réel, même léger, de sa présenc physique dans un rapport de forces. L'intérêt stratégique tout particuli du protestantisme, pour le système auquel il participe, tient, croyons-nou à ce que ses caractères spécifiques, — laïcité, libéralisme —, peuve servir à camoufler, jusqu'à la rendre presque invisible, la fonction idé logique qu'il continue pourtant à remplir en tant que religion. C'est pou quoi il nous semble que ce que l'on attend de lui, et ce qu'il se propos peut-être de fournir de lui-même, est ce rôle « moderne » de « conte tateur réformiste » et de « mainteneur critique », de médiateur neutr d'intermédiaire, pour ne pas dire d'entremetteur, que nous avons esquiss plus haut. Même s'il doit être spontanément « inventé » par les prote tants, ce rôle leur est, en fait, dicté aujourd'hui par leur fonction. Il y certes, toujours, des variations possibles, une diversité d'attitudes dan l'exercice par les protestants de leur fonction religieuse, et il leur e toujours loisible de préférer à l'option « réformiste » une attitude plu conservatrice, quasi intégriste, ou plus progressiste, quasi révolutionnair Mais il importe peu, en réalité, que la « prédication » du protestantism aille imiter plus ou moins les discours profanes, ou qu'elle se tienne à seule lecture de la Bible et à la stricte proclamation de la pure doctrin — pourvu que cette prédication reste un discours religieux. Ce qui fa en définitive, l'autorité de la fonction prédicative du protestantism aujourd'hui, comme de toute religion, ce n'est pas la valeur intrinsèqu de la prédication, c'est l'utilité de la fonction dans le système.

Le point à souligner pour notre propos est que, dans ces conditions, protestantisme se trouve, pour ainsi dire, dépossédé de lui-même. portée objective de son action dépasse sa visée subjective. Sa missi échappe aux définitions qu'il prétend lui donner et, en quelque sorte, prendre ailleurs ses ordres et produire ailleurs ses effets. Sa sincérité sa bonne foi sont à son insu débordées, contournées ou dévoyées par fonction, cette fameuse « fonction idéologique » qu'il s'évertue à élud ou à dénier avec les mots mêmes qui permettent à celle-ci de s'exerc à plein.

Il est à craindre que le protestantisme français aujourd'hui n'aperçoive pas clairement ce défi fondamental : l'impossibilité de distinguer sa foi du rôle que sa fonction l'amène à tenir, la tentation de tenir un emploi plutôt qu'une Promesse, et, croyant s'ouvrir à un avenir, de s'assurer seulement une survie. Piège d'autant plus difficile à apercevoir que, par une sorte d'ironie de l'histoire, le protestantisme en France, aujourd'hui, risque d'être absorbé et utilisé moins par le catholicisme, — en face ou à côté duquel, trop exclusivement, il s'obstine à se définir — ou par le communisme — devant lequel il mobilise sa vigilance —, que par l'empire idéologique avec lequel il a de fortes chances de se sentir le plus d'affinités, empire auquel présentement, avec les autres français, les protestants n'échappent pas : celui des Etats-Unis, puissance protestante.

Le sort du protestantisme est-il donc de devoir se conformer, de gré ou de force, au siècle présent ?

***

Jusqu'ici nous avons tenté d'indiquer d'un point de vue extérieur ce qui sans doute attend le protestantisme français, en tant qu'héritage, face aux défis d'aujourd'hui. Un tel point de vue, une telle analyse nous semblent, dans une large mesure, rendre compte des faits ; ils constituent, à notre avis, un avertissement nécessaire, et c'est pourquoi nous avons commencé par leur consacrer ici tant de place. Mais ils ne nous paraissent pas suffisants pour définir la spécificité du protestantisme français : ils assignent à celui-ci un rôle, une fonction, un sort qui, à tout prendre, ne le différencient guère des autres « institutions du discours » de notre société ; ils ne sont pas en mesure de saisir sa vocation. Or nous croyons que toute la différence qui constitue le protestantisme français en tant que composante originale, irréductible, dans notre société et notre civilisation, réside uniquement et très précisément dans sa vocation. Et nous croyons que seule cette vocation peut permettre au protestantisme de prendre conscience des conditionnements dans lesquels il aurait tendance à se fondre, — de les surmonter et de les transformer.

La vocation du protestantisme français ne peut être aperçue, nous semble-t-il, que si l'on quitte la voie « réaliste » des inventaires, des bilans et des prévisions pour emprunter une voie paradoxale et utopique, non point la tangente de l'idéalisme, mais au contraire le chemin du concret : cette voie apparemment « déroutante » nous paraît conforme à la voie prise par la « foi réformée » à ses meilleurs moments, c'est-à-dire quand elle est inspirée, dans son surgissement et sa démarche, par le mouvement foncièrement paradoxal et utopique de l'Evangile.

Dans ce mouvement, dans cette démarche, le protestantisme aujourd'hui, s'il reste un héritier, apparaît essentiellement comme l'héritier d'un défi. C'est ce défi qui, chaque fois qu'il est porté, fait le protestantisme. Ce défi, le protestantisme, tout au long de son histoire, le reçoit de la Bible, transmise précisément non comme un héritage (trésor de traditions, corps de doctrine, portefeuille de valeurs) mais uniquement en tant que témoin (Sola Scriptura) du défi opposé par Jésus, d'un seul et même mouvement, aux héritages, aux prétentions des hommes (Soli Deo Gloria) et à leurs servitudes, à leurs désespoirs (Sola Gratia). Défi dont Jésus lui-même se donne non pour l'auteur, mais pour le porteur, le fils (ce dernier

point vaut d'être rappelé après tant de siècles de « déification » de Jésus, qui ont fait oublier en quoi il est Christ, et Christ pour nous. Et Résurrection pour nous...).

Exprimons ici par une proposition paradoxale le défi de la « Bonne Nouvelle de Jésus-Christ » tel qu'il nous semble avoir été perçu par la Réforme, tel qu'il nous semble constituer toujours la pointe de la protestation réformée, et ouvrir au protestantisme l'espace de sa vocation : « l'homme est naturellement religieux, mais Dieu est laïc ».

Ce paradoxe nous paraît se refléter dans le caractère lui-même paradoxal du protestantisme : une religion, mais une religion à contre-sens des autres religions, une sorte de contre-religion, qui croit en un Dieu qui délivre de toute religion. L'expression « religion protestante » est presque une contradiction dans les termes. Nous ne nous étendrons pas sur les ambiguïtés que comporte, aujourd'hui encore, de façon si aiguë cette curieuse « institution chrétienne » qu'est le protestantisme. Plutôt il faudrait insister sur l'originalité et la fécondité de la tension qu'entretient cette contradiction. Car c'est cette remarquable « incompatibilité vécue » qui empêche les Eglises protestantes d'être tout à fait comme les autres, qui dans le rang des religions les fait boiter comme Jacob, qui met dans leur « présence au monde » un décalage, une inadéquation, un jeu. C'est sa foi qui peut rendre demain le protestantisme français bienheureusement inapte à remplir la fonction idéologique impartie aux religions et qui saura le délivrer du rôle tout écrit d'avance que peut lui dicter cette fonction. Dans le « non-sens » d'une religion qui professe que Dieu est laïc, un sens « tout autre » surgit, un point de rebroussement, un renversement des perspectives ordinaires, propre à contrarier à la fois le fonctionnement de l'instinct religieux et les conditionnements du siècle, à surmonter les déterminismes, à créer de nouvelles formes de foi et de vie, à faire que l'on soit, soi-même, « transformé par le renouvellement de l'intelligence ».

La vocation du protestantisme vis-à-vis de lui-même n'est-elle pas aujourd'hui de pousser plus loin ce mouvement à contre-sens retrouvé par la Réforme au XVIe siècle, c'est-à-dire non pas de régresser vers des formes religieuses en accentuant une structure ecclésiastique, non pas de se concentrer et de s'ériger en super-Eglise, mais bien plutôt de se composer en un tissu vivant de cellules très diverses, communiquant entre elles, — « compagnies de fidèles » qui ne peuvent plus se réduire au seul modèle de la paroisse, et que l'on voit naître aujourd'hui à la fois « à la base » du catholicisme et dans les marges du protestantisme (le protestantisme n'a pas de base, n'étant pas une pyramide comme le catholicisme avec sa hiérarchie et son magistère ; le protestantisme est une surface).

Nous ne pouvons qu'évoquer ici l'importance qu'aurait pour le tissu social tout entier le « tissu » protestant, si au lieu de reproduire au sein d'une Eglise la structure de la Société (en prétendant nier dans une confusion irénique ses antagonismes), il assurait pour ainsi dire une « transversalité » à travers les cloisonnements, les situations, les rôles, et tout en vivant les conflits que le système camoufle, créait les solidarités que le système interdit.

Il n'appartient pas à un individu isolé, intellectuel de surcroît, de coucher sur le papier un modèle idéal de cette « transversalité » : on la voit se mettre sur pied spontanément, dans le concret, non pas selon un plan, un programme, mais à l'initiative de groupes « informels », « en recherche », dont le protestantisme devrait bien favoriser la multiplication et la mobilité, disons même la « labilité », — sans attendre de « résultat » de ces « expériences —, au lieu de traiter ces « innovations » comme les exceptions à la règle d'une autorité morale conservant le pouvoir d'intégrer ou d'excommunier ses adhérents — comme les enclaves ou les appendices d'un corps constitué, paralysé par la crainte pathologique et pathogène de « perdre l'usage de ses membres ».

A cet égard, le souci d'unité, qui angoisse aujourd'hui le protestantisme français, ne vient-il pas de problèmes mal posés, parce que la vocation du protestantisme n'est pas aperçue ? Ce souci n'arrive-t-il pas aujourd'hui trop tôt ou trop tard, comme un souci encore ou déjà de nouveau « religieux », et le protestantisme ne peut-il dépasser et rejeter le problème de son unité, n'accède-t-il pas à une problématique toute différente, à partir du moment où il commence à partager sa vie et son espérance avec des « étrangers », à retrouver sa foi avec eux, à découvrir que le paradoxe, mortel et résurrectionnel pour lui, selon lequel « l'homme est naturellement religieux mais Dieu est laïc » lui ouvre une vocation œcuménique qui ne consiste plus dans le jeu d'échecs où l'on rapproche les tours d'ivoire (tours de Babel qui devraient faire office de colonnes du Temple) mais dans le combat qui met le christianisme tout entier (par dessus ou par dessous toutes les barrières confessionnelles ou nationales) littéralement à la rue, la rue de Pentecôte ? (Ici s'impose, d'urgence, une « démythification » du Saint-Esprit, — aujourd'hui « déifié »... ou pratiquement évacué, — et un retour à l'Esprit tout simple de l'Evangile.)

Nous ne nous dissimulons pas que le protestantisme, et plus largement le christianisme, se heurte ici à une difficulté majeure, qui rameute toutes les autres. « Vous êtes un peuple saint » : comment, s'il renonce à préserver son unité, sa personnalité, le protestantisme (et le christianisme) peut-il vivre sa sainteté, c'est-à-dire comment peut-il vivre dans le monde mais différent du monde, ne pas se dissoudre en lui ?

Quel est, autrement dit, le sel, le levain, du protestantisme, — ou plus étroitement, plus impérativement, quelle est la sainte vocation du christianisme ?

Il faut revenir ici, une fois de plus, au paradoxe, au défi évangélique, selon lequel, pour les protestants, « l'homme est naturellement religieux, mais Dieu est laïc ». A la lumière de cette contradiction, la vocation personnelle, la sainteté du protestantisme, du christianisme, se concentrent et se disséminent sous la forme paradoxale d'un seul et même défi que, pour les commodités de cet exposé, nous pourrions décrire, après bien d'autres, comme le seul et même mouvement à la fois d'un « profanateur » et d'un « prophète ».

En fait, profanation et prophétie ne sauraient se scinder en deux opérations successives. Elles font un seul et même mouvement. Plus spontanément, sans doute, plus aisément que « l'establishment » anglo-saxon, le protestantisme français, plus léger, plus pauvre, plus libre, est à même

d'entrer (au besoin contre son propre héritage « socio-culturel »), dan les défis profanes et profanateurs d'aujourd'hui, chaque fois que ce contestations, recherches, combats, inventions, s'attaquent radicaleme à toutes les formes, même les plus déguisées, les plus indirectes, de religion et tout particulièrement aujourd'hui à la religion de l'Argen à ce qui empêche de la démasquer comme religion, c'est-à-dire à so idéologie. En ce sens les protestants ont toujours une vocation icon claste : il faut savoir s'en prendre aux formes et aux signifiants, non poi aux intentions et aux raisons, sachant que dans les faits seuls tout s joue. Ce jeu n'est pas un débat, mais un combat. C'est forcément u vocation politique. Champ immense, si l'on comprend que le politiq est aujourd'hui beaucoup plus que la « politique ». Tâche immense ; ma ne suffit-il pas que chaque protestant remplisse sa vocation là où il es selon ses dons particuliers, — et grâce à la communion avec ses « frère dans la foi » ?

Dans la fausse neutralité de sa chaire (et de sa chair), trop souvent protestant, arbitre illusoire et naïf gardien de la morale, se trompe cible ; croyant dénoncer une imposture, il en sert une autre. Cela tie selon nous, à ce qu'il n'est pas encore vraiment entré dans le travail c tique de ce temps.

C'est à l'intérieur de ce travail critique, c'est de l'intérieur de ce trava que le protestant peut exercer une vocation de prophète, c'est-à-dire témoin de l'avenir qui appartient à Dieu seul, en empêchant les dé de se dégrader en héritages, les contestations de dépérir en religion, se figer à leur tour en idéologie, de boucher le futur de Dieu, d'occup indûment sa place, de se refermer, contre Lui et contre les hommes, un système qui prétendrait se suffire à lui-même et suffire aux autre même si ce système prend l'apparence très « ouverte » de notre socié « permissive ». La vocation chrétienne est une vocation de délivranc

Il faut préciser ici que cette action prophétique n'est pas un « seco temps » qui viendrait corriger l'excès de la profanation, et qui sacrer providentiellement le profane après avoir profané le sacré. Dieu est laï il profane le profane. Ainsi, le témoignage de la foi ne peut s'assimil à la réinsertion du Dieu de la religion (« ad majorem Dei gloriam ») da la place qui doit rester obstinément vide. Prophétiser, c'est mainte dans l'impatience et malgré elle le manque et l'appel, — l'appel d'a C'est une reprise de la contestation dans la contestation même, u relance de la recherche à l'intérieur de la recherche (C'est là no tâche, mais c'est là, surtout, tout le travail de l'Esprit selon l'Evangile Jésus-Christ).

Paradoxale et utopique, si l'on veut, cette perpétuelle « protestatio n'est pas cependant une exigence froide, jamais satisfaite et finalem stérile, qui épuiserait les forces et les rêves des hommes, leur dés au nom d'une inaccessible vérité. Pour le protestantisme, la Vérité, Chemin, la Vie, c'est Dieu laïc, la Parole faite chair en Jésus-Chri Jésus non dans un sanctuaire mais sur le pavé, c'est-à-dire le proch non identifié avec lequel on partage l'amour, la peine et la délivran Chez les protestants, la contestation est un service. Elle ressemble une voie négative, elle procède par des refus ; elle est pourtant un app

elle crée les formes d'un « Oui ». Vivre la contestation comme un amour ne consiste pas à différer toujours les choix, les engagements, les réalisations, la joie des œuvres ; au contraire, les protestants contribuent à créer des formes nouvelles où la révolte et l'espérance trouvent des étapes et des relais, sans cesse à dépasser. Ces formes témoignent. « Vous les reconnaîtrez à leur fruits ». L'Evangile ne consiste pas dans une affirmation préalable. Il résulte.

Les protestants ne détiennent pas le sens ultime, le dernier mot des entreprises humaines dans lesquelles ils s'engagent. Le protestant accepte d'avance de mourir avant la fin, comme Moïse, béni et frustré, justifié « sola fide », de même qu'il doit savoir, au commencement, entrer dans un travail qui n'est pas le sien, — dans le travail des autres. « Les autres » : des êtres différents, à côté ou en face desquels le protestant porte la différence de sa vocation, du défi qu'il porte. Mais vocation et défi par lesquels il devient capable de dire « nous » avec les autres : « nous autres ».

C'est peut-être parce que le protestantisme français n'a pas encore compris sa vocation qu'il a peur de perdre son identité ; qu'il se pose le problème de son identité ; qu'il ne voit pas que le problème de l'identité est un faux problème.

***

Dans ces quelques pages, nous avons envisagé tour à tour le rôle imparti, la fonction imposée, la vocation adressée, le service ouvert au protestantisme français, compte tenu de son héritage et des défis d'aujourd'hui. La question demeure posée pour lui de savoir si l'intégration à la société ne l'emportera pas sur la protestation au sein de cette société, si la vocation ne va pas succomber à la fonction. En quoi, dans l'ambiguïté de la réalité, le service dont nous venons d'esquisser l'orientation peut-il se distinguer et se démarquer radicalement du rôle que nous avons décrit au début, et qui nous paraît sa contrefaçon ? Cette question, si le protestantisme français parvient à se la poser avec clarté, devrait, à notre avis, le préserver des faux-semblants d'une méprise et le préparer à sa nouvelle naissance qui, croyons-nous, est déjà commencée.

Jean CABRIES, 46 ans, écrivain.

Membre de l'équipe de réalisation du Service télévision de la Fédération protestante de France. Eglise Réformée de France.

SITUATION DANS L'EGLISE UNIVERSELLE.

Humberto CAPO

Dans la perspective de la réalité universelle de l'Eglise, nous devon discerner les situations qui nous appellent à accomplir notre ministè au-delà des frontières, développant les dons et les moyens que le Se gneur de l'Eglise nous a accordés. Cela suivant les besoins et dans le possibilités qui soient offertes, dans la communion fraternelle de la f et du service au Christ.

Le sentiment que les Eglises des Pays Latins doivent créer des lien étroits entre elles n'a cessé de s'exprimer d'une manière renouvelée, travers plusieurs étapes, depuis 1949. Cela est déjà un signe importa en soi-même. Le fait que les réalités pratiques de cette communio fraternelle n'aient pas encore donné une preuve suffisante d'efficacit dans la coopération, ne saurait démentir la nécessité de cette coopéra tion. Surtout en tenant compte d'une part que certaines Eglises ne pe vent se passer de l'aide des autres, et d'autre part que l'internationa sation de certains services des Eglises sera un jour prochain indispensab dans cette partie de l'Europe.

Les Eglises de France ont un rôle important à jouer dans cette situatio Leur emplacement géographique, ayant autour des limites politiques pays presque tous les autres pays latins, leur héritage historique, facilité de communication donnée par la langue française, le sens mêm des éléments donnés par la latinité à ces pays, par ailleurs profondéme marqués par les formes socio-religieuses du catholicisme romain, fo de ce rôle un sujet digne d'étude et de recherche.

Dans l'avenir nous devons être en mesure, dans la plupart de ces pay à vivre notre vocation vraiment ensemble et à réaliser ensemble not tâche. Une économie de forces et de moyens l'exige déjà maintena L'unité du témoignage le demandera davantage, ainsi que tout le bi que les hommes travaillant dans les différents ministères pourront rec voir d'une étroite et réelle participation à un travail fait en commun, préparé également dans la coopération des idées, des initiatives, d moyens et des réalisations.

Sans cela, l'égarement, le gaspillage de forces et de moyens, le sen ment de solitude dans les efforts et dans les difficultés, ne feront q rendre plus grave la crise actuelle et la réalité universelle de l'Egli ainsi que l'esprit de corps qui enrichit et rend plus forte la vocation d serviteurs de Dieu, ne seraient que des mots. Nous sommes appelés rendre vraies ces réalités dans la vie des communautés évangéliques d pays latins. Les Eglises de France doivent faire les recherches utiles à but, sans découragement. C'est leur rôle maintenant.

Humberto CAPO, pasteur, 52 ans.

Président de l'Eglise Evangélique Espagnole, Madr

SITUATION ET VOCATION.

Jean CARBONNIER

I — LA SITUATION

Les remarques qui vont suivre ne sauraient s'appliquer au protestan-
isme des trois départements d'Alsace et Lorraine que sur quelques points particuliers. Elles ne concernent guère que le protestantisme de l'intérieur, et même plus précisément le protestantisme vu à travers l'Eglise Réformée de France. Le protestantisme d'Alsace et de Lorraine est minoritaire, mais seulement minoritaire. Le protestantisme de l'intérieur est nicro-minoritaire, et pour une large part, il est dispersé dans des groupes le moins de 500 individus, en-deçà de ce que les démographes Sutter et Tabah ont appelé la population minimale, entendant par là qu'un groupe solé inférieur à ce nombre est en position dramatique de déséquilibre.

La situation intérieure.

Le Protestantisme français n'a qu'une connaissance imparfaite de luinême, qu'il s'agisse de connaissance quantitative ou qualitative. La aison majeure en est que l'information ne lui vient que par les canaux ecclésiastiques. Or, ceux-ci n'atteignent, en général, que le protestant qui est déjà en contact, fût-il ténu, avec l'Eglise, et laissent de côté, par conséquent, cette part — non chiffrée, mais peut-être égale à l'autre — du protestantisme que l'on est convenu de nommer Protestantisme sociologique. Outre que l'information ainsi collectée peut être infléchie par les préoccupations subjectives — militantes ou pastorales — des collecteurs.

A défaut d'un recensement étatique, ce pourrait être un moyen d'approcher la réalité qu'un sondage probabiliste mené sur échantillon représentatif de **l'ensemble** du Protestantisme français — représentatif de ous ceux qui **se réclament** du Protestantisme. On les voit précisément 'en réclamer, ces inconnus, dans les sondages sur échantillon national qui comportent une question signalétique d'appartenance religieuse. Mais l ne faut pas se dissimuler que la constitution, par un institut de sondage, dans de bonnes conditions d'objectivité, du suréchantillon qui pourrait représenter l'ensemble protestant, serait d'une technique difficile, donc d'un coût élevé, inhabituel pour les budgets ecclésiastiques, en raison nême de l'extrême dilution du protestantisme dans le corps social rançais. Il semble, pourtant, que l'enjeu d'une meilleure connaissance e ce que nous sommes mériterait un effort financier.

A un moment où historiens et sociologues redécouvrent l'importance e la religion **populaire,** les Eglises protestantes devraient se sentir ncouragées à insérer systématiquement dans leur problématique les rotestants sociologiques. Combien sont-ils ? Quels sont-ils ? A quel

degré d'analphabétisme catéchistique et d'intelligence autodidacte ? Qu savent-ils et pensent-ils de ce que dit et fait le protestantisme officiel Nous l'ignorons complètement. Nous devrions du moins avoir la volont de nous intéresser à eux, au lieu de les réputer non-protestants et, e tout cas, non-chrétiens, comme quelques uns, d'ailleurs, se complaiser à le dire (« Je suis protestant, je ne suis pas chrétien », formule prov cante, très méridionale, dont il faudrait bien scruter les différente significations, historiques ou spirituelles, avant de la frapper d'excom munication). A la vérité, l'Eglise Réformée de France est ici victime de l réussite sociale, plus que proportionnelle de ses fidèles, qui en a fait u corps hautement intellectualisé, épris de mises en question et de pr phétisme. Sa contradiction lourde de périls, est de vouloir se comport aujourd'hui en Eglise de professants, alors qu'elle a été plantée et demeur construite comme Eglise de multitude. Pour entrer dans une connaissanc non biaisée de sa propre situation, le protestantisme français devra com mencer par réapprendre le sens du multitudinisme.

La situation extérieure.

Résultant de la relation du protestantisme au reste de la société fr çaise, il n'est pas sûr qu'elle soit aussi satisfaisante que nos satisfactio personnelles nous le font supposer. La connaissance que nous en avo peut-être troublée par des présupposés qui demanderaient vérification des présupposés tels que ceux-ci :

1) que la société française est entièrement sécularisée, ce que semb démentir l'importance persistante, même si elle n'est pas prépondérant du facteur religieux (catholique), dans la sociologie électorale et l sondages d'opinion ;

2) que l'influence confessionnelle du catholicisme est en déclin depu cinquante ans, ce qui devrait être au moins nuancé par une évaluati du développement de l'enseignement libre catholique depuis vingt ans

3) que le protestantisme jouit, en soi et pour soi, d'une sympath inconditionnelle dans l'opinion française, ce qui est bien exact de sympathie (à la question « estimez-vous que les protestants sont tr nombreux en France ? » Il n'y a eu en 1966 que 2 % de réponses aff matives, contre 10 % sur une question semblable relative aux juifs mais ce qui n'est probablement pas exact du caractère inconditionnel q l'on prête à cette sympathie, car une analyse de presse élémentai montrerait que la sympathie ne se reporte pas sur le protestantisme d pays où les protestants sont la majorité, ce qui conduit à la conclusi que le protestantisme est aimé en France dans la mesure où il est micr minoritaire, c'est-à-dire où il renonce à sa vocation originaire. Nous p poserions volontiers une épreuve de lucidité consistant à travailler p « simulation » sur l'hypothèse (qui a dû être une réalité du XVI[e] siècle le protestantisme a décuplé numériquement en France dans les vi dernières années : quelle serait l'attitude de nos pouvoirs publics et notre société en général ?

II. — **LA VOCATION**

C'est à la fois dans la proclamation de ses croyances et dans conduite de ses affaires, **kerigma** et **praxis**, que le protestantisme fr çais a sa vocation.

Ce que le protestantisme devrait dire.

Quelques uns voudraient donner une nouvelle chance aux Eglises chrétiennes, et peut-être aux Eglises protestantes, par un changement radical du message à délivrer : au message **religieux,** il faudrait substituer un message humaniste (sinon politique) parce que le message religieux serait devenu humainement **incrédible** à notre époque. Si l'on accepte de se placer sur un tel terrain, en oubliant un instant que le propre du christianisme est justement d'être humainement **incrédible,** on peut répondre à ceux qui nous supposent entrés dans un âge d'absolu rationalisme, de total **dés-enchantement** (au sens de Max Weber), que le monde aujourd'hui, bien au contraire, est aussi enchanté qu'au premier jour — comme en témoignent tant de faits : que ce soit l'angoisse existentielle ou l'astrologie vulgarisée, l'imprévisibilité des crises économiques ou la puissance des mythes idéologiques. Il y a un invisible devant lequel l'homme contemporain est le même que celui d'autrefois : aux Eglises de parler.

Préambule capital et pourtant inutile : le message des Eglises protestantes est le christianisme, ne peut être que cela, et elles n'en ont pas le monopole. Où veut-on en venir en insistant toujours pour nous le faire dire ? Il en était exactement de même au lendemain de 1517 : la rupture ne s'est pas consommée dans le rejet d'un patrimoine commun, mais sur la manière dont chacun est appelé à saisir ce patrimoine. Le protestant est un chrétien ; seulement, c'est un chrétien libre, ce qui ne signifie ni libre examen, ni libre arbitre, mais liberté envers les hommes fussent-ils constitués en Eglise.

Cette liberté est impliquée dans les formules généralement regardées comme constitutives de la Réforme : l'honneur dû à Dieu seul, l'autorité de la seule Ecriture, la justification par la grâce seule. Le protestantisme n'a pas d'autre vocation à se chercher que de faire connaître, en les expliquant, en langage simple, ces vérités de la Révélation. Si l'on objecte que là ne peut plus être, à l'heure actuelle, la vocation spécifique du protestantisme, parce que le catholicisme moderne, post-conciliaire, professe les mêmes doctrines, il faut répondre que c'est méconnaître l'essentiel, l'accent mis par les Réformateurs sur le mot **seul.** Dieu, l'Ecriture, la Grâce, l'Eglise catholique les enseigne et même les a toujours enseignés, mais elle continue d'y ajouter : la Vierge et les Saints, la Tradition, les Œuvres — et en bref, le primat de l'Eglise visible. C'est pourquoi la vocation du protestantisme ne peut pas ne pas être aussi une négation et, dans le contexte d'une société foncièrement catholique, l'enseignement d'une différence.

En comparaison de ces positions essentielles ; les discussions où l'on a vu quelquefois un motif de déclarer bouleversés les clivages confessionnels, les discussions sur la présence au monde, sur le chrétien et la politique apparaissent bien secondaires. Dès l'origine, il y a eu des protestants pour penser que la foi chrétienne devait se projeter en une action sociale ou politique. Ces courants appartiennent pleinement au protestantisme tant qu'ils savent relativiser les engagements qu'ils préconisent et repousser pour l'Eglise la tentation du pouvoir, fût-il un contre-pouvoir. La conscience de l'infirmité de la nature humaine crée en nous un pessimisme actif : l'optimisme actif est plus aisé à vivre, mais

il est catholique. La conscience de la faillibilité de l'Eglise nous amèn à la doctrine des deux règnes : le désir d'instituer le royaume de Dieu su la terre n'est que naturel chez des clercs généreux, mais c'est un dés catholique. Pourquoi donc craignons-nous d'enseigner la doctrine de deux règnes ? Loin d'être pour le chrétien, l'alibi que l'on dénonce, ell l'a libéré pour l'action. Porteuse d'une laïcité libératrice, elle convien à notre temps mieux qu'à tout autre (si tant est qu'il faille ramener l'actualité une vérité qui la dépasse) : dans une société pluraliste, tech nicienne, utilitaire, l'intervention de l'Eglise n'aide en rien — quand ell ne la paralyse pas — la recherche d'une justice, d'une moindre injustic des hommes.

Ce que le protestantisme devrait faire.

S'il croit en ce qu'il croit, si donc il croit avoir une prédication de Parole **plus** vraie qu'une autre, son devoir le plus immédiat est de réun ses efforts pour que subsiste et même augmente le peuple charnel q est le support de sa vocation. Rejetant les tentations suicidaires, reco naissons que de la vocation du protestantisme est inséparable so intérêt.

La défense de cet intérêt est affaire de réflexion pratique. Elle devra partir d'une appréciation réaliste de la situation fragile du protestantism dans notre pays. Il est probable qu'elle conduirait à une reconsidératio voire à une révision déchirante, des attitudes auxquelles nous nou sommes habitués — qu'il s'agisse, par exemple, de l'oecuménisme ou de mariages mixtes, que soit en cause notre pudeur à **populariser** hors c cercle protestant les positions de la Réforme, à affirmer notre parent avec le protestantisme historique ou le protestantisme étranger.

Jean CARBONNIER, 67 ans.

Professeur de Droit civil à la Faculté de droit de Pari

Membre du Conseil de la Fédération protestante de France.

Eglise Réformée de France.

SITUATION DANS L'EGLISE UNIVERSELLE.

Jacques DESSEAUX

Il est évident que les quelques considérations que je développerai ici sous forme de « flash » ne sont que partielles, provisoires, subjectives.

Partielles : car il serait vain de croire que je puisse porter une appré-ciation ou une estimation d'ensemble sur la totalité des aspects actuels du Protestantisme. Partielles aussi parce que je me suis volontairement imité au protestantisme français, c'est-à-dire celui que je rencontre quotidiennement, que je connais le mieux, non point que j'ignore les iens de ce protestantisme français avec un protestantisme que j'appel-erai universel.

Provisoires : ces réflexions le seront parce qu'elles sont tout entières soumises à votre propre estimation, à votre propre jugement, c'est-à-dire à cet échange que nous aurons tout à l'heure.

Subjectives : ces réflexions le sont aussi pour la simple raison qu'elles 'engagent que moi et ne peuvent en aucun cas refléter une opinion l'ensemble des Catholiques sur les Protestants.

1er aspect : **il n'y a pas de catholicité sans le Protestantisme :** un jour le l'année 1877 Léon Bloy écrivait à un ami qui venait de perdre son ils : « Il est des endroits de notre cœur qui n'existent pas encore et où l faut que la souffrance entre, afin qu'ils soient ». Je pense que l'on peut appliquer cette parole à la situation œcuménique : il est des endroits e notre conscience d'homme qui n'existent pas encore et où il faut ue l'expérience d'ouverture à tous les mondes spirituels, et à nos frères hrétiens en particulier, entre afin qu'ils deviennent.

C'est sans doute ce que voulait dire aux catholiques l'Esprit-Saint travers le Concile dans ce texte du Décret sur l'œcuménisme : « Pour Eglise, il devient plus difficile d'exprimer sous tous ses aspects la lénitude de la catholicité dans la réalité même de la vie à cause des ivisions ». Si, comme on a pu le dire, l'œcuménisme, c'est d'abord de aisser exister les autres, de faire exister les autres, il est évident que ette formule se renverse et que l'œcuménisme c'est aussi exister par es autres.

Je suis sûr que nous avons tous ici des expériences très concrètes qui ous ont permis de réaliser que nous devenons davantage chrétiens à ause du témoignage évangélique rendu devant nous par nos frères. Per-onnellement je témoigne que j'ai souvent pris conscience de l'exigence e l'Evangile dans ma vie à cause de mes frères protestants.

C'est donc dans une perspective, tout à fait autre que dénomination liste, que je comprends la fameuse formule de Tommy Fallot si chèr au Pasteur Boegner : « l'Eglise sera catholique ou elle ne sera pas, l chrétien sera protestant ou il ne sera pas ».

Ce disant, j'ai tout à fait conscience d'être en accord avec l'Eglis catholique romaine : permettez-moi de rappeler encore quelques parole du Concile : « Il est nécessaire que les catholiques reconnaissent ave joie et apprécient les valeurs réellement chrétiennes qui ont leur sourc au patrimoine commun et qui se trouvent chez leurs frères. Il est just et salutaire de reconnaître les richesses du Christ et sa puissance agi sante dans la vie de ceux qui témoignent pour le Christ, parfois ju qu'à l'effusion du sang ; car Dieu est toujours admirable et doit êtr admiré dans ses œuvres. Il ne faut pas non plus oublier que tout ce q est accompli par la grâce de l'Esprit-Saint dans nos frères séparé peut contribuer à notre édification. Rien de ce qui est réellement chr tien ne s'oppose jamais aux vraies valeurs de la foi et tout cela pe contribuer à faire atteindre toujours plus parfaitement au mystère d Christ et de l'Eglise ».

Ajouterais-je, mais c'est tellement évident, que de même qu'il n'y pas de catholicité sans protestantisme, cette catholicité exige l'orth doxie, l'anglicanisme, et que la recomposition de l'Unité dans l'une unique Eglise du Christ sera la recomposition de toutes les valeu évangéliques exprimées par toutes les communions.

Ce disant, j'ai conscience d'atteindre ici en profondeur à la théolog de l'Eglise comme sacrement et à la théologie de l'Eglise comme my tère de communion. Je pense en particulier au N° 8 de la constituti sur l'Eglise.

2e aspect : **il n'y a pas pour moi de protestantisme mais des prote tants :**

Mon frère existe avant même que je m'approche de lui. Il est marqu par une histoire personnelle et communautaire inconnue de moi. Il e inséré dans un tissu de relations qui exige de lui des comportements do j'ignore totalement la signification. Il est dans une communauté, un Eglise qui l'a façonné. Je dois lui permettre d'exister devant moi t qu'il est sans prononcer de jugement hâtif, sans lui imposer les norme de mes idées préconçues ou de mon système d'interprétation ; je dois voir dans sa nouveauté entière et ne pas le réduire à du déjà vu et d déjà connu.

Quand je dis qu'il n'y a pas de protestantisme mais des protestant je ne prétends pas nier les intuitions fondamentales qui constituent c que l'on peut appeler la réforme protestante et toutes les question qu'elle implique et dont nous reparlerons tout à l'heure, le symbole de Apôtres, le symbole de Nicée Constantinople, les quatre premie Conciles œcuméniques ne sont pas des normes, des règles directrices d la foi protestante. Ils ne sont acceptés qu'en tant qu'ils répètent donné biblique dans sa pureté la plus grande. C'est pourquoi, en fac d'une expression théologique, d'une expression dogmatique de l'Eglis catholique ou de l'Eglise orthodoxe, un protestant portera un jugeme

de réticence ou d'acquiescement dans la mesure où l'expression dogmatique sera la plus proche possible de l'expression biblique.

C'est pour cela qu'en un certain sens, il est très difficile de dire : le protestant croit telle ou telle chose, parce qu'on risque immédiatement de durcir ce qui est une réalité vivante par la grâce de Jésus-Christ et la puissance du Saint-Esprit.

Ceci dit, il importe au plus haut point de souligner qu'il n'est pas conforme à l'Esprit œcuménique et à la visée d'authenticité qu'il suppose, de n'envisager le protestantisme que comme émietté et divisé. Une telle manière de voir procède plus souvent d'une confusion regrettable et blessante entre protestantisme et sectes.

Pas davantage, il ne faut durcir les différenciations résultant de courants spirituels, théologiques ou organiques. Il importe, au contraire, de bien voir que le protestantisme regroupé dans les Eglises Luthériennes, Réformées, Méthodistes, Baptistes, pour ne citer que les plus connues, adhère aux caractéristiques fondamentales de la Réforme. Nous catholiques, nous savons que les protestants ne perçoivent pas le manque d'unité que nous leur attribuons. Ceux qui les jugent du dehors font, pensent-ils, souvent un usage indu de cet éparpillement apparent : ils ne voient pas ce qui unit spirituellement les protestants : la Foi au même Seigneur et Sauveur, un même baptême, une même Cène. Extérieurement, il y a chez les protestants pluralité, mais intérieurement, unité en Celui qui leur a donné la Foi et dont ils sont membres.

Conscient de l'unité interne et de la cohérence foncière du point de vue réformé, en dépit d'un éparpillement extérieur en de nombreuses confessions et doctrines, le protestant ne voit pas pourquoi il devrait renoncer à sa conviction fondamentale : la supériorité de l'Ecriture Sainte sur la tradition de l'Eglise.

Il faut reconnaître aussi que l'ensemble des protestants ne conçoit pas le christianisme comme l'expression d'un rapport purement individuel de l'âme avec Dieu. Ce n'était pas la pensée des Réformateurs et le peuple n'a jamais cessé de se sentir rattaché à une Eglise. Mais la conception qu'ont les protestants de l'Eglise est différente de la nôtre. S'il est vrai que, dans son être mystérieux l'Eglise ne saurait être pour eux comme pour nous qu'essentiellement Une, ils n'éprouvent pas tellement le besoin de la voir concrètement réalisée autrement que dans cette Eglise locale, à laquelle ils appartiennent et éventuellement dans celle du pays auquel leur communauté locale est rattachée.

Quand je dis que pour moi il n'y a pas de protestantisme mais des protestants, je ne prétends donc pas insister sur un émiettement dont je viens de dire qu'il est plus apparent que réel, mais sur le respect des personnes que je rencontre. En effet parler de protestantisme, ou de catholicisme, c'est tout simplement réduire des interprétations globales du christianisme à des idéologies pures et simples.

Et cela je m'y refuse absolument.

Quand je rencontre des protestants j'ai conscience qu'ils sont marqués par une histoire comme moi-même catholique romain.

Ce n'est qu'en 1872 qu'a lieu un Synode national, de 1650 à 1872 pas de structures ecclésiastiques, ni de Synode. Cela explique le prima de l'esprit sur l'institution. L'église a vécu par des inspirés (fanatique quelquefois).

Cette existence souterraine d'une Eglise évangélique survivant contr vents et marées a toujours été pour moi très impressionnante. Je m demande si cette réalité historique d'une communauté pratiquemen démunie de structures externes, n'a pas puissamment contribué à re forcer la défiance congénitale de la Réforme envers les Institution ecclésiastiques.

Et cette défiance est pour moi une question que me pose le Sain Esprit lorsque je suis tenté d'attribuer davantage d'efficacité à l'org nisation plutôt qu'à son action.

Mes frères protestants, **me posent d'autres questions** qui sont esse tielles aux progrès les uns par les autres vers la plénitude de Communion.

Solitaire, je ne vais jamais au bout de mes propres exigences, garde des réserves de médiocrité protectrices. Par contre, sous le rega de mes frères, en recevant le choc et l'espèce de mise en demeure d leur loyauté évangélique, je suis acculé à honorer les engagements d principe, à aller au bout de la vérité qui m'est révélée. C'est l'exp rience que l'on peut faire dans les révisions de vie ou qu'ont tenté d faire en leur Chapitre de coulpe les Communautés religieuses. La re contre œcuménique est le principe d'une démarche analogue. Car êtr en dialogue, signifie que, tout en sachant que nous croyons, non seul ment nous cherchons à le rendre accessible à l'autre, mais encore nou acceptons de nous laisser interroger nous-mêmes par lui lorsqu'il cherch de son côté à nous dire sa propre Foi.

Il est bien évident que les protestants ont des questions à poser l'Eglise catholique, ils nous posent à travers toutes leurs interrogatior la question essentielle de notre conversion à Jésus-Christ. Il y a dar notre vie des choses qui les empêchent sans doute de voir l'Eglis catholique telle qu'elle est ou voudrait être. Ces choses ne sont pa voulues par le mystère du Christ, mais sont la preuve de notre inada tation, de notre inadéquation à signifier son Evangile.

Nos frères protestants nous demandent par leur existence même dans le dialogue :

Prenez-vous au sérieux la souveraineté du Seigneur sur son Eglise

Votre théologie de l'autorité de l'Eglise, de la tradition, les sacremen comme moyen de grâce, de la vie de l'Eglise comme Corps du Chri ne vous fait-elle pas tellement immanentiser l'action de Dieu dar l'Eglise, que celle-ci apparaisse comme identifiée à sa propre règle devienne ainsi cette règle elle-même ? Dans ces conditions, ne pou rait-on pas, à la limite, se passer de l'intervention actuelle et souvera nement libre du Saint-Esprit ou de la grâce ?

Ne parlez-vous pas de la grâce comme si elle était donnée autom tiquement et distribuée dans une espèce de mécanique aux organe parfaitement réglés et tarifés ?

Votre pratique du culte marial, de celui des Saints ne vous fait-il pas négliger la vérité, que vous tenez en principe, de l'unicité de la Rédemption et de la médiation du Christ ?

Votre optimisme, votre estime de la nature, votre sens de l'accord entre cette nature et la grâce, ne vous amènent-ils pas à sous-estimer le sérieux du péché et le besoin de Rédemption ?

Votre Eglise n'a-t-elle pas, à vos yeux, la perfection qui convient seulement au Royaume de Dieu ?

Avez-vous pris au sérieux le perpétuel actualisme de Dieu ?

Vous nous faites toujours l'impression avec votre système ecclésiastique et sacramentel de vouloir faire l'économie du Saint-Esprit.

Ne parlez-vous pas de la grâce, comme si elle était une chose contenue dans des récipients ou secrétée par quelque processus rituel, alors qu'elle est toujours initiative, bon plaisir, engagement personnel de Dieu.

Le protestantisme voit le christianisme comme ce rapport sans cesse créé par Dieu comme acte et événement. D'où son antisubstantialisme qui est un refus du statique, du général et de l'ontologique sous une forme chosiste, des idées en emballages conditionnés.

L'inspiration de la philosophie actuelle agit dans le même sens. Elle ne poursuit plus comme les philosophes antiques, une interprétation l'ensemble du monde en terme d'ontologie, d'être, mais une réflexion sur l'existence humaine encore accélérée par la poussée d'une histoire faite de conflits mondiaux et de conquêtes techniques et scientifiques ambiguës. Cette philosophie moderne a ainsi ouvert ou réouvert le chapitre d'une considération féconde des rapports interpersonnels (ontologie intersubjective qui est tout autre chose que le subjectivisme).

3e aspect : **la permanence de la problématique globale du protestantisme :**

La problématique protestante me paraît toujours dominée par l'attente de l'événement tandis que la problématique catholique se réfère surtout à la permanence.

Pour le protestant la vérité vient de la parole qui lui est dite par Dieu et qu'il entend ici et maintenant : parole que Dieu seul peut prononcer avec autorité d'en haut et qui le touche dans la réalité concrète et actuelle de son existence. Le témoignage de la vérité est consigné dans l'Ecriture et la prédication de l'Eglise se fonde sur ce témoignage mais encore faut-il que l'Esprit Saint actualisé éclaire dans l'instant la parole et rende effective la rencontre du Christ avec l'homme. Tradition, sacrements, institutions n'ont d'autorité que pour autant qu'ils sont saisis, vivifiés, par cette parole immédiate. Il me paraît caractéristique que la philosophie de l'instant, telle que Kierkegaard l'a énoncée, ait été précisément élaborée dans le protestantisme.

Par ailleurs, l'appel à la responsabilité personnelle me paraît un message particulièrement actuel du protestantisme : au plan de la vie de la foi comme au plan de l'éthique, il me paraît que les Eglises de la Réforme se refusent à ramener les situations particulières à des cas pour lesquels des solutions seraient prévues à l'avance et qu'elles invitent leurs

fidèles à réinventer des attitudes personnelles à partir de lignes dire trices générales telles que l'Ecriture les enseigne.

Autre actualité du protestantisme : c'est son sens de la limite ; le réformateurs du XVIe siècle ont voulu retrouver la source même de Révélation du Christ, l'Ecriture. A partir de là ils ont voulu émonde ce qui leur apparaissait, à la lumière de l'Evangile, comme surajouté, c déformé dans l'enseignement de la vie de l'Eglise. Cette attitude con tante des Eglises de la Réforme se traduit doctrinalement par l'affirm tion sans cesse reprise de la souveraineté de l'Ecriture (sola scriptura Mais sans doute y a-t-il actuellement sur ce point, un consensus e train de s'établir entre protestants et catholiques.

En effet nous sommes d'accord pour reconnaître la parole de Die comme source première de la foi :

a) Avant toute écriture, avant toute tradition, le catholicisme, tel qu s'exprime à Vatican II (Constitution sur la Révélation, chap. I, n° et chap. 2, n°s 7 et 9) comme le protestantisme (sauf dans les sectes e milieux fondamentalistes) est sensible au fait que la Parole de Die n'est à confondre avec aucun de ses organes de transmission (Ecritu et prophètes). Elle est rencontrée d'abord dans l'histoire du salut, nota rement dans l'avènement de Jésus-Christ. Elle n'a de sens pour nou que revivifiée par l'esprit, qui est l'esprit de Jésus. Ce primat de Parole et de l'événement relativise nos querelles sur l'Ecriture et tra tion et nous fournit un point de référence commun.

b) Pour les uns comme pour les autres, la Parole de Dieu est con dérée comme contenue dans l'Ecriture. Ainsi avons-nous un deuxièm point de référence commun.

c) Que la parole de Dieu ait été confiée à l'Eglise pour être transmi de génération en génération, est également admis dans toutes les grand confessions chrétiennes (notion des traditions actives).

4e Autre aspect actuel : **la coexistence dans le protestantisme quatre grands courants :**

a) Le courant libéral qui continue la pensée d'Auguste Sabatier et Ménégoz et qui s'est organisé depuis 1949 en une Association libéra qui anime les Conférences de l'Oratoire et celles du Foyer de l'âme.

b) Depuis les années 30 le courant de pensée plus ou moins dire tement influencé par Karl Barth ; c'est sans doute dans la lign de Karl Barth, malgré l'originalité de sa pensée, qu'il faut situ l'œuvre de Dietrich Bonhoeffer, théologien très engagé de résistance spirituelle au nazisme, arrêté le 5 avril 1943, à Berlin, fusillé le 9 avril 1945. Il s'agit là d'une recherche exigeante sur l conditions de l'annonce de l'Evangile au monde moderne. C'est i pour une grande part, directement et au travers de Paul Tillich, q prennent leur source les questions trop hâtivement et parfois maladr tement formulées dans le livre choc de l'Evêque anglican Robinson.

d) Le troisième courant se veut dans la fidélité aux intuitions m tresses des réformateurs. Par-delà les réformateurs et à leur exemp le protestantisme se veut à l'écoute de la seule parole de Dieu entend de manière privilégiée dans la Bible.

e) Il faut faire une place spéciale à l'important travail de réflexion théologique et spirituelle animé par le souci de dialogue œcuménique.

5[e] Autre aspect du protestantisme : **celui de la recherche de l'Unité.**

Depuis longtemps, les Eglises de la Réforme sont animées par ce souci de retrouver l'unité visible de l'Eglise. Mais il est permis de penser que l'accord nouveau et progressif dans le désir d'une communion plus grande dans la foi que l'esprit donne à tous les chrétiens aujourd'hui, a accentué et accéléré ce processus. Quand il est réfléchi en profondeur, ce désir d'une communion plus grande dans la foi est fondé sur le dynamisme même de la foi : accepter la Seigneurie du Christ conduit au vœu d'être rassemblés autour de lui. Les Eglises de la Réforme ont exprimé récemment et à plusieurs reprises la nécessité de rendre visible l'unité au plan du culte et du témoignage (déclaration des Assemblées du Conseil œcuménique et de Foi et Constitution à New Delhi et Montréal). Le catholicisme prend conscience que sa note d'universalité n'a de réalisation que virtuelle, tant que durent en fait les séparations. Il peut, dès lors, viser l'unité comme marque et facteur d'un progrès de sa propre foi (Décret sur l'œcuménisme, chap. I, n° 4 à la fin). Ainsi le désir d'Unité ne repose plus, comme souvent dans le passé, sur le désir des confessions de s'annexer les uns les autres ; il prend partout la même signification d'accomplissement d'une promesse liée à l'Evangile.

Ce progrès vers une foi commune est mal décrit dans un exposé théologique et nécessairement abstrait, mais chacun pensera que la foi, dont il est ici question, est la foi vivante que l'on désire exprimer par le culte et l'amour. Par suite, il est clair que les convergences sont telles qu'elles fondent, au nom de la foi (et ceci est capital), des responsabilités communes pour le service des hommes et du monde, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

C'est sans doute dans ce désir d'une communion plus grande dans la foi que se situe la recherche d'unité qui anime le protestantisme français.

A Grenoble où j'avais l'honneur d'être Observateur officiel de l'Eglise catholique romaine, dès le premier matin le Président Wesphal disait : « l'histoire des colloques luthéro-réformés, de celui de Montbéliard en 1586 à la rencontre de Leuenberg en mars 1969, est l'histoire humiliante de l'éternel recommencement sans résultat ». Et le Président de la Fédération stigmatisait les craintes et les manques de confiance paralysant tous les efforts.

Si la Fédération protestante peut promouvoir le rapprochement en favorisant, dans ses départements et services, le travail en commun, ce n'est sans doute pas par la voie fédérative que les Eglises retrouveront leur unité. Toutefois, si des progrès visibles ne sont pas accomplis rapidement au niveau des Institutions ecclésiales, l'avancée pratique vers l'unité, par et dans l'action, risque de se faire de plus en plus en dehors de ces Institutions, voire contre elles.

Je me sens tout à fait en accord avec ce qu'écrivait Daniel Galland dans « l'Alsace » du 30 novembre 1969 : « le vrai débat n'est pas entre ceux qui veulent l'unité et ceux qui ne la veulent pas encore, le vrai

débat, et alors ce n'est plus un petit problème propre au protestantism[e], porte sur l'exigence qu'on peut avoir aujourd'hui quant à l'Eglise et à s[a] manière de vivre la foi parmi les hommes de ce temps. L'unité, bien sû[r], mais pour faire quoi ? »

Question globale qui est posée à tous ceux qui prétendent travaill[er] à l'unité des chrétiens.

6° Autre aspect : **l'interrogation sur les Ministères :**

En Avignon, les 7-9 juin 1969, le Pasteur Maury, Président du Conse[il] National de l'E.R.F., dans son rapport, citait le Message de 26 Etudian[ts] en théologie venus lui apporter leur refus d'ordination et qui disaien[t] « il ne s'agit que d'une tentative pour renouer avec quelques intuitions d[e] la Réforme concernant le Sacerdoce universel, en s'efforçant de les fai[re] passer du plan théorique où elles sont demeurées au niveau pratique d[u] vécu où elles devraient s'inscrire. Ces intuitions, l'Eglise Réformée d[e] France les a, pour une large part, érigées en théorie dans ses textes et s[es] déclarations. Pourtant nous constatons un décalage énorme entre cet[te] ecclésiologie théorique fondée sur la reconnaissance du Sacerdoce d[e] tous les chrétiens et l'ecclésiologie mise en œuvre aujourd'hui, au nive[au] des Paroisses en particulier. Notre refus n'est donc finalement qu'u[ne] tentative pour amener l'Eglise à vivre à la hauteur de l'ecclésiologie qu'el[le] professe. »

Dans ce Message les Etudiants disaient encore : « nous refusons d[e] nous soumettre à un rite de passage qui nous introduit dans un ord[re] auquel nous ne trouvons nulle part de justification théologique. » I[ls] dénonçaient dans l'ordination consécration une injure faite au baptêm[e] et ils ajoutaient « ce n'est à notre avis que lorsqu'on aura pleineme[nt] pris conscience du caractère laïc et non clérical du métier pasto[ral] que l'on pourra envisager avec la sérénité nécessaire des Ministèr[es] pastoraux à temps partiel ou à plein temps mais pour un exercice limi[té] et que le fait de quitter une charge pastorale pour un autre métier pour[ra] être envisagé sans murmure ni ombre de défroque. » Finalement, s'inte[r]rogeant sur la valeur scripturaire de ce qu'ils proposaient, les Etudian[ts] en Théologie estimaient trouver la justification de leur démarche dans [la] liberté ecclésiologique attestée par le Nouveau Testament. Ils pensaie[nt] que ce qu'ils suggéraient ressemble beaucoup à la conception charism[a]tique développée par les Epîtres Pauliniennes. Ils n'hésitaient pas [à] conclure : « même si les circonstances actuelles nous obligeaient [à] inventer un type d'ecclésiologie sans rapport immédiat avec un modè[le] néotestamentaire, cette invention de structure nouvelle nous serait el[le]-même dictée par la liberté des premières communautés chrétiennes fa[ce] aux exigences de leur temps, telle qu'elle est attestée par les Ecrits [du] Nouveau Testament. »

De tels postulats, sous des formes assez proches, se font aussi entend[re] dans l'Eglise catholique. Ils n'en sont pas plus évidents pour autant. No[us] pensons qu'une telle conception du Ministère et un tel affranchisseme[nt] par rapport à l'Ecriture, ne peuvent qu'ébranler sérieusement, sinon je[ter] bas, les arches du pont courageusement lancées depuis quelques anné[es] entre doctrines catholiques ressourcées et doctrines protestantes auth[en]tiques du Ministère. Si ces postulats se généralisaient, que resterait-il

labeur patient des théologiens des deux Eglises soucieux de hâter la réconciliation chrétienne à la lumière de l'Evangile minutieusement scruté ensemble et dans le sens de la Grande tradition de l'unique Eglise de Jésus-Christ ? Je pense particulièrement ici aux travaux du groupe des Dombes.

7° Autre aspect : **le rapport Eglise-monde :**

Toutes les Eglises ont dû prendre conscience de leur situation dans le monde d'aujourd'hui : elles sont minoritaires ; elles représentent seulement l'une des convictions des hommes de notre temps, dont beaucoup sont marquées par l'indifférentisme, l'agnosticisme ou l'athéisme. Le monde actuel se construit sans Dieu : il se veut libéré de toute croyance religieuse et indépendant de l'influence ecclésiastique qui fut autrefois dominante.

On parle communément aujourd'hui de désacralisation ou de décléricalisation du monde, pour désigner ce phénomène contemporain, qui s'impose aux Eglises quelles qu'elles soient. Comment penser alors le rapport de l'Eglise ou des Eglises avec le monde qui se construit ?

Dans la plupart des Confessions, il ne manque pas de théologiens, et de chrétiens engagés, pour renouveler la manière classique d'envisager ce rapport. La Seigneurie du Christ n'est pas enfermée dans les limites ecclésiastiques : ainsi pourrait s'exprimer ce qui est le plus essentiel dans cette nouvelle prise de conscience. Le monde, lui aussi, est la sphère d'action de la Seigneurie de Jésus-Christ qu'aucune Eglise ne saurait enfermer dans ses propres limites. Le rapport Eglise-monde n'est pas exactement parallèle aux rapports bien-mal, lumière-ténèbres, grâce-péché.

Ce nouveau regard jeté sur le monde pourrait bien fournir une voie nouvelle au Mouvement œcuménique, permettant de dépasser un certain nombre de problèmes traditionnels. A nous regarder les uns les autres, souvent avec méfiance, nous avons quelque peu oublié la contestation bien plus fondamentale adressée par la pensée moderne au christianisme. Si nous concevons aujourd'hui le rapport de l'Eglise au monde dans des termes nouveaux, bien que sans doute beaucoup plus traditionnels que les termes que nous appelions classiques, ne devons-nous pas découvrir que nous tous, chrétiens, nous avons essentiellement et substantiellement le même message ? Ce que nous avons à dire au monde, ce que nous avons à y réaliser, ne diffère guère suivant nos appartenances confessionnelles : il s'agit de lui annoncer et d'y vivre la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ, l'Evangile.

Dans son livre d'aphorismes intitulé « Stufen » Christian Morgenstern note à l'occasion de la lecture des « Démons » de Dostoïevsky : « laissons cela, s'écrie Shatoff, parlons de l'essentiel » et alors ils parlent tous de l'essentiel : « s'il y a un Dieu ou s'il n'y en a pas ; ce que l'homme doit faire s'il n'y a pas de Dieu, et, d'une façon générale, si l'homme peut vivre sans Dieu ». Ce texte comme l'a noté le théologien Zahrnt dans son livre magistral « Aux prises avec Dieu » (la théologie protestante au XXe siècle) définit exactement notre situation : il ne s'agit pas de tel point particulier de la foi chrétienne mais de l'ensemble, de l'essentiel de l'affaire Dieu. C'est seulement par rapport à cet ensemble, à ce pro-

blème de Dieu, que les points particuliers dont nous avons à débattre ont aussi leur importance mais une importance qui se relativise.

Est-il besoin de souligner qu'une telle question concerne tous les chrétiens ? Mais ici se pose un autre problème qui est aussi un aspect du protestantisme contemporain qu'il partage avec l'ensemble du Christianisme d'aujourd'hui : je veux parler **du problème herméneutique.**

8° **Comment présenter le témoignage de la Bible à l'homme d'aujourd'hui ?**

Comment parvenir à une interprétation de l'Enseignement de la Bible qui éclaire l'homme d'aujourd'hui sur sa destinée ? les cadres historiques et culturels dans lesquels la Parole de Dieu est annoncée par la Bible appartiennent au passé. Et puisque cette Bible est pour les Eglises une source commune, elles doivent ensemble faire l'effort commun de l'interpréter pour l'homme d'aujourd'hui. A la difficulté de cet effort qui se pose au protestantisme comme à tous les chrétiens, s'en ajoute un autre : en effet, si la Bible est une source commune pour tous les chrétiens, il y a entre nous des divergences quant au rôle que nous reconnaissons à l'Eglise dans la transmission de la Parole de Dieu contenue dans la Bible : c'est le problème de la relation entre l'Ecriture et l'Eglise.

Il est certain que la prise de conscience de plus en plus aiguë par les Eglises et leurs communes responsabilités devant les problèmes de l'heure doit puissamment aider à dépasser cette difficulté.

9e Autre aspect du protestantisme : **une Eglise qui se laisse mettre en question :**

Des Eglises réformées ou sans cesse en état de Réforme, comme elles le veulent en principe, sont des Eglises qui plus que toute autre acceptent les mises en question : mises en question par le monde, mises en question par les autres communautés chrétiennes. Le Pasteur Jean Bosc dans son livre « Situation de l'œcuménisme en perspective réformée » a admirablement souligné quelles étaient les questions posées à l'ecclésiologie protestante par le Concile de Vatican II (Page 90 de son livre). Il écrit : « il ne s'agit nullement qu'en recevant ces questions nous cherchions à leur donner les réponses que leur a traditionnellement données le catholicisme romain ou que leur donne aujourd'hui Vatican II mais il s'agit peut-être, malgré ou à travers les réponses catholiques dont beaucoup peuvent nous sembler encore équivoques, de saisir des interrogations qui pourraient être pour nous parfaitement authentiques et nécessaires. C'est sans doute en y répondant que nous pourrons à notre tour interroger le plus utilement l'interlocuteur romain. »

Vatican II nous a montré le spectacle, inattendu pour beaucoup de protestants, d'une Eglise catholique romaine amorçant un Mouvement de Réforme. Nous ne pouvons savoir comment ce Mouvement évoluera encore qu'un certain acquis semble irréversible. Quoiqu'il en soit, les Eglises de la Réforme ne sont-elles pas appelées, elles aussi, elles à plus forte raison, à se montrer prêtes à la Réforme permanente qui est enseignée par elles. Encore une fois, il ne s'agit pas pour elles d'autre chose que de se laisser conduire et instruire par la Parole de Dieu. Mais pouvons-nous exclure la possibilité que cette parole ait à nous enseigner

des choses nouvelles pour nous, et à nous faire mieux comprendre des choses anciennes ?

Conclusion :

Je vous disais en commençant que cette considération serait très fragmentaire et provisoire. Vous en avez maintenant la preuve.

Jacques DESSEAUX, Chanoine, 51 ans, Versailles.

Secrétaire de la Conférence épiscopale française pour l'Unité des Chrétiens.

Consulteur du Secrétariat pour l'Unité des chrétiens à Rome.

Catholique.

SITUATION DANS LA SOCIETE FRANÇAISE.

François G. DREYFUS

L'ECONOMIE FRANÇAISE ET SON ENVIRONNEMENT

La situation effective de la France est généralement méconnue car on réagit trop souvent selon ses opinions et ses idéologies et non en tenant compte des réalités qui nous entourent.

Nous voudrions donc présenter rapidement trois points :

— La transformation de l'économie et de la société.

— La France en Europe et dans le monde.

— Quel avenir pour notre pays ?

I. — La transformation de l'économie et de la société.

En 1939, à la veille de la seconde guerre mondiale, et cela demeure encore plus vrai en 1946, la France est un Etat rural, aux structures économiques généralement archaïques, aux comportements traditionalistes. Et ces structures et ces mentalités marquent encore profondément notre pays malgré la mutation qu'il a connue depuis trente ans.

Cette mutation est d'abord démographique. De 1870 à 1901 la France a été un pays dont la population a stagné (38 millions d'habitants en 1870, 40,6 millions en 1946). Il y a eu à partir de 1939, grâce à la politique nataliste de P. REYNAUD (Code de la Famille) puis de Vichy poursuivie par les IVe et Ve Républiques une progression des naissances de 500.000 environ, vers 1938, à 800.000 vers 1946 ; depuis 1946 les naissances évoluent jusqu'en 1973 entre 800 et 900.000 par an, tandis que l'on assiste à un recul de la mortalité.

D'autre part le retour en France des colons des anciens Territoires devenus indépendants, et particulièrement des « Pieds noirs » d'Algérie, le maintien de l'immigration ont contribué à accentuer la croissance générale de la population qui dépasse aujourd'hui 52 millions d'habitants.

Surtout cette population s'urbanise. En 1946, 48 % des Français vivent dans des communes de moins de 2.000 habitants et 21 % dans des communes de plus de 50.000 habitants. En 1968, il n'y a plus que 30 % de Français à vivre dans des communes de moins de 2.000 habitants et 48 % dans des communes de plus de 50.000 habitants.

Tout cela est confirmé par la répartition de la population active en 1946 et en 1974 (estimations) :

	Secteur agricole	Secteur industriel	Services
1946	36	31	33
1974 ...... (estimations)	12	39	49

Il faut noter cette importance considérable du facteur tertiaire, des services, qui devrait encore croître fortement. Certains ne pensent-ils pas que, à l'horizon 1985, le tertiaire grouperait 70 % de la population active, le secteur industriel 25 %, le secteur primaire 5 % seulement ?

On ne doit pas non plus perdre de vue l'extraordinaire croissance de l'enseignement. En 1946, il y avait 20.000 bacheliers et 120.000 étudiants dans l'enseignement supérieur. En 1974 il y a 150.000 bacheliers, plus de 800.000 étudiants dans l'enseignement supérieur. En d'autres termes, près de 20 % des jeunes Français terminent leurs études secondaires et plus du quart auront préparé le baccalauréat. Même si le niveau de celui-ci a baissé, cela indique incontestablement une hausse extrêmement importante du niveau culturel de la population.

D'autre part la production a augmenté dans des proportions non négligeables comme l'indique le tableau qui donne le taux annuel moyen de croissance du produit national brut en France, en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis depuis 1870.

	1870-1913	1913-1950	1950-1960	1960-1972
France	1,6	0,7	4,4	5,9
Allemagne (après 1950 R.F.A. seule)	2,9	1,2	7,6	4,1
Royaume-Uni	2,2	1,7	2,6	2,1
Etats-Unis	4,3	2,9	3,2	4,7

Le rythme de croissance s'est accéléré après 1962 (fin de la guerre d'Algérie). Le volume de la production industrielle française a doublé de 1962 à 1973 alors que la population ouvrière a relativement peu augmenté ce qui devrait nous faire réfléchir très sérieusement sur la place que cette catégorie doit tenir dans la société. Il serait absolument indispensable de réfléchir aussi au rôle que remplissent ce que Garaudy, à la suite de Gramsci, appelle fort justement les nouvelles couches, le « bloc historique » des travailleurs, des cadres et des techniciens.

II. — La France en Europe et dans le Monde.

Mais la France n'a pas encore rattrapé tout son retard sur ses voisins et sur les autres pays industriels. Elle entre dans la société industrielle. Elle n'est pas encore une société industrielle.

Le goût du « petit » développé par les Républicains (Discours de GAMBETTA à Auxerre en 1873), prôné par le philosophe radical ALAIN dans les années 1900-1940 n'a pas disparu. La plupart des entreprises françaises sont des entreprises moyennes ou petites. Il est très symptomatique que sur les 100 premières entreprises européennes on compte 28 entreprises anglaises, 28 allemandes et seulement 15 françaises. Il est peut-être plus intéressant encore de noter que la première française est la 17ᵉ en Europe et que ni en ce qui concerne les produits pétroliers, les produits chimiques, la construction automobile, la construction électrique,

les produits alimentaires, la mécanique, les produits pharmaceutiques on ne trouve de société française, nationalisée ou privée, comme leader.

A bien des égards la France demeure encore un pays en voie de développement. Même si sa puissance industrielle a considérablement augmenté, elle reste très inférieure à celle de son voisin allemand ; le commerce extérieur est toujours menacé par l'insuffisance de nos exportations dues à la faiblesse de nos structures commerciales et financières. Mais ce qui manque le plus à la France aujourd'hui, c'est la mentalité industrielle.

Celle-ci ne s'est guère développée car la pensée catholique dominée par le thomisme a freiné tout réel développement industriel et capitaliste empêchant la constitution d'une bourgeoisie d'affaires réellement puissante. Le développement des lumières a freiné cette emprise catholique et permet au XVIII[e] siècle la difficile naissance d'une bourgeoisie entreprenante et dynamique. Mais la Révolution et la confiscation des biens du clergé font très vite reparaître les vieilles mentalités : pendant plus d'un siècle les Français vont acheter de la terre et grâce à une législation faussement égalitaire, ils vont disperser les grands domaines.

Au XX[e] siècle, nous sommes en train de devenir une société industrielle grâce à la volonté de quelques entrepreneurs et d'un groupe d'hommes généralement très mal vus, ceux que l'on appelle les technocrates issus de quelques grandes écoles (X, Centrale, ENA) profondément marqués par la pensée Keynesienne qui arrivent réellement au pouvoir avec le Plan Monnet puis le Gouvernement Mendès France désireux de promouvoir la politique réformiste révolutionnaire qu'annonçait **la Théorie Générale de l'Emploi, de l'Intérêt et de la Monnaie.**

L'économie française est encore faible et l'industrie de notre pays doit donc être considérablement développée, vraisemblablement au même rythme que dans les années 69-74 marquées par la pensée du président Pompidou, de donner à l'industrialisation de la France la priorité des priorités. Malheureusement la société demeurée très ruraliste et les mass media dominés par de fausses images souvent inspirées par la pensée thomiste (Bonaldo-maurassienne au XIX[e] siècle et néo-évangéliste au XX[e] siècle) freinent la naissance de cette mentalité industrielle.

III. — Quel avenir pour la France ?

Le problème fondamental de notre pays est son indépendance à l'intérieur d'une Europe elle-même indépendante. Or comme le rappelait, en 1969, F. PERROUX dans « **Indépendance » de l'Economie nationale et Interdépendance des nations**, il nous faut nous alimenter en nouveautés moderniser notre économie. « Notre salut est dans l'industrialisation au sein d'une Europe élargie soutenue par une politique de la recherche, de l'informatique et de l'encadrement ».

Cela doit nous conduire à rejeter les propositions non industrialistes ou même anti-industrialistes telles celles que l'on peut trouver dans **Eglise et Pouvoirs.** A moyen terme, si ces propositions étaient retenues ou pis encore développées, elles conduiraient à l'annihilation de la France au profit de ce que le Maréchal TITO appelle « le pouvoir hégémonique » des Super-Grands (Déclaration de Bucarest - 11 juillet 1974).

Le problème est donc de construire une économie d'équilibre. Equilibre qui rejette tout à la fois : le capitalisme libéral comme le socialisme marxiste totalitaire. Equilibre qui rejette tout à la fois le passéisme comme l'ultra économisme. Equilibre qui doit conduire à un véritable humanisme industriel permettant :

— la réconciliation des sciences exactes et des sciences humaines ;

— la réconciliation de la tradition, du présent et de l'avenir ;

— la réconciliation entre le nécessaire pouvoir central et l'indispensable pouvoir des collectivités locales réellement décentralisées ;

— la réconciliation entre la rationalité et les nécessités économiques (grands ensembles, autoroute, industrie chimique, centrales nucléaires, etc...) et la défense et la promotion du cadre de vie, le tout axé sur un plan économique et social déterminant les objectifs, préparé le plus démocratiquement possible ;

— la réconciliation des hommes en groupes sociaux permettant une meilleure synthèse des travaux manuels et intellectuels, fondée sur un nouvel aménagement du travail donnant aux travailleurs une conscience réelle de leur participation aux progrès de l'entreprise et de la société globale ;

— la réconciliation en définitive de l'homme et de la société globale permettant réellement la disparition des inégalités de conditions d'existence dans le monde entre nantis et prolétaires de la faim et la construction d'une société effectivement pacifiée.

François G. DREYFUS, 46 ans.
Professeur à l'Université de Strasbourg 3.
Directeur de l'Insttut d'Etudes Politiques de Strasbourg.
Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine.
Conseiller du Consistoire du Temple Neuf à Strasbourg.

VOCATION.

André DUMAS

I. L'héritage et les héritiers.

La notion d'héritage est parfaitement biblique, aussi fréquente par exemple chez Saint Paul que dans l'Ancien Testament. Nous héritons des témoignages au nom et à l'œuvre de Dieu qu'ont rendus les prophètes et les apôtres. Jésus-Christ est l'héritier, mis à mort par notre péché et relevé des morts par la puissance de Dieu. La foi chrétienne est donc bien un héritage, ce qui veut concrètement dire : nous ne l'inventons pas, nous ne la méritons pas. L'héritage n'encombre donc pas ceux qui vivent de sa transmission. Si la foi ne nous venait pas de ce passé, elle n'aurait ni présent, ni avenir. Il y a donc là bien plus qu'une situation historique ou sociologique. Il y a condition d'existence. Quand la transmission de l'héritage meurt, la foi meurt aussi et Jésus n'a nullement exclu cette éventualité. Ni le christianisme, ni à plus forte raison le protestantisme ne sont assurés d'une perpétuité, qui ne revient qu'à Dieu lui-même et à sa Parole.

Or aujourd'hui nous nous demandons si l'héritage trouvera toujours des héritiers ? La question est assez radicale, bien qu'il ne faille pas céder à la dramatisation introvertie et défaitiste, qui s'attache plus aux mauvaises nouvelles des hommes qu'à la bonne nouvelle de Dieu. Cette dramatisation me paraît l'une des composantes majeures de notre culture occidentale actuelle. Je voudrais que nous puissions analyser la simplicité radicale de la question, sans pour autant nous complaire dans le pessimisme des diagnostics.

Première question fondamentale : pourquoi l'héritage de la foi chrétienne est-il en train de s'user, comme la monnaie, comme les symboles artistiques, comme les élans révolutionnaires ? Est-ce lié à la conviction progressive que Dieu devient hors d'usage dans un monde scientifique et technique ? Est-ce lié au destin amenuisé de l'Occident, auquel nous aurions assimilé le destin historique du christianisme ? Est-ce lié à la rupture entre les générations, y compris au niveau de la foi ? Est-ce lié à notre propre incrédulité vis-à-vis de la bonté universelle de ce dont nous héritons ? Ces questions dépassent le seul protestantisme, mais ce sont sans doute les plus importantes.

Seconde question concrète : pourquoi l'héritage du protestantisme français a-t-il moins de cohérence qu'à d'autres périodes de son histoire ? Ceci provient-il, sociologiquement, de notre dilution dans l'anonymat urbain ? Théologiquement, de l'évolution réformatrice du catholicisme contemporain ? Idéologiquement, de notre fragmentation entre des ten

dances adverses qui prédominent sur notre appartenance confessionnelle ? Ethiquement, de notre écartèlement entre netteté puritaine et tolérance libérale ? Spirituellement, du divorce entre une succession de mouvements de pensée théologiques et un peuple protestant, demeuré soit intégriste camisard, soit émotif révivaliste, soit individualiste anticlérical ?

Je pense que l'Assemblée du protestantisme français de 1975 attend surtout des propositions plus qu'une nouvelle enquête. Car l'une des causes de nos maladies est la surabondance des informations plus ou moins explicatives par rapport à la détermination commune des conditions et des objectifs. Je ne voudrais pas contribuer à mon tour à cette surabondance et je m'en tiendrai désormais à quelques propositions répondant aux deux parties de la question que vous avez posée : l'héritage de la Réforme, les défis d'aujourd'hui.

II. Faire fructifier l'héritage.

1. La Réforme c'est d'abord la **justification de l'injuste par la foi seule.** Au 16e siècle il s'agissait de retrouver la puissance libératrice de Dieu, qui soulage du tourment des œuvres de pénitence et de charité toujours insuffisantes et qui ne donne pas comme issue le pouvoir sacramentel de l'Eglise mais la parole de grâce, qui convoque et constitue cette Eglise. Au 20e siècle la préoccupation du salut individuel est moindre que l'anxiété sur l'aboutissement collectif de l'histoire. De plus, la foi peut apparaître comme un recours magique qui condamnerait l'homme au seul aveu de son impuissance. Je propose donc que nous fassions fructifier ainsi la justification par la foi seule : d'abord le combat contre la théologie naturelle de la libération de l'histoire par elle-même. Mais la foi provoque aussi l'homme à combattre l'inertie, le mensonge, les alibis grâce auxquels nous nous décourageons, après nous être illusionnés. En un mot, il faut trouver l'équivalent collectif du salut par la foi au niveau moins de la destinée personnelle après la mort que de l'œuvre humaine au cœur de la vie. Il faut que celui qui se croit juste dans son engagement soit abaissé et que celui qui se voit injuste dans sa pratique soit relevé. Si la foi chrétienne n'est plus cela, elle répète l'humanisme, sans l'aider. Ceci dit, faisons attention que sur ce premier point l'héritage de la Réforme n'est pas parlant sans transposition. Le caractère salutaire d'un langage théologique se mesure non à sa correction, même doctrinale, mais à sa fécondité.

2. La Réforme c'est aussi **l'autorité** de la Bible seule. Au 16e siècle il s'agissait non de nier les Pères et les conciles, mais de revenir à l'héritage des prophètes et des apôtres, la succession apostolique se trouvant être la continuité féconde de cet héritage au travers des siècles.

Au 20e siècle, deux choses sont arrivées à la Bible : elle est davantage devenue la source pour toutes les Eglises. Elle est aussi davantage connue comme une production historique et littéraire. Mais plus universelle elle apparaît aussi moins sainte. On garde mémoire de ce que son autorité a souvent dégénéré en littéralisme autoritaire. Du même coup, elle devient référence culturelle, réjouissance personnelle, pluralisme spirituel, mais on sait mal comment lui reconnaître autorité. Puisque le protestantisme a eu pour vocation d'ouvrir la Bible, comment l'aborde-t-il, maintenant

qu'elle est ouverte et presque éclatée ? Pourquoi attachons-nous une importance unique à son dire, ce qui ne nous empêche nullement d'user aussi de toutes les autres ressources diverses de la culture et des sciences ? Après tant de lectures dogmatiques, existentielles, herméneutiques, structurales, matérialistes de la Bible, il serait bon que nous puissions dire simplement et communautairement le pourquoi de notre liaison biblique unique.

3. La Réforme c'est aussi la **congrégation des fidèles,** structurés en Eglises dressées par la reconnaissance des ministères selon les dispensations du Saint Esprit. Au 16e siècle, il s'agissait de refuser le monopole des ordinations hiérarchiques sans tomber dans l'individualisme de la lumière intérieure. Aujourd'hui nous assistons à deux phénomènes : une collégialité plus grande dans le catholicisme et aussi une dénonciation du cléricalisme dans toutes les institutions. Cette situation ne peut se décrisper, me semble-t-il, que si les institutions ministérielles sont redécouvertes vraiment fonctionnelles. L'institution existe non pour détenir un pouvoir exclusif, mais pour exercer un service partagé contre la dispersion des fidèles dans le temps et dans l'espace. Cette ressaisie du but de l'institution est d'autant plus actuelle que la société traverse la même crise de destructuration que l'Eglise. Ce point n'a cependant de finalité qu'au service des points 1 et 2.

4. La Réforme, c'est enfin **l'élection éternelle de Dieu,** qui se manifeste dans la création du monde, l'incarnation, l'exinanition et l'exaltation de Jésus-Christ, premier né de la nouvelle création, tête du corps de l'Eglise. C'est l'élection qui préside à l'univers, non la providence cosmique, ni le hasard, ni le déterminisme. Parce qu'il y a élection de Dieu, il y a vocation de l'homme. Aujourd'hui nous vivons, me semble-t-il, dans un autre contexte, soit de projets, soit d'abandon. Il faudrait pouvoir confronter l'élection de Dieu avec l'entreprise et avec l'exil de l'homme. Hors de cette confrontation notre parole plane ou se noie. Pourtant la chance de l'homme est bien d'être à l'image de ce Dieu là, qui aime, puisqu'il élit et choisit, qui entreprend, puisqu'il réalise à travers nous son dessein son choix. Il faut aller jusqu'à cette confession décisive de la nature de Dieu, sinon nous demeurons spécialisés dans la foi, dans la Bible, dans l'Eglise, c'est-à-dire coupés de l'ambition et de la détresse de l'humanité qui s'interroge : quel est mon Dieu, s'il y en a un ?

Voilà donc quatre mises en valeur de l'héritage. Et maintenant, pour compléter la façade, voyons quatre défis actuels.

III. **Défis d'aujourd'hui.**

Nous sommes en 1975. Je prends donc ces défis dans l'immédiat, tels que chacun les perçoit.

1. **Le défi économique.** Il y a eu l'exaltation de l'aventure technique. Il y a l'anxiété des catastrophes prochaines : famines, surpopulation, surarmement, épuisement, égoïsmes nationaux, inversion du progrès en impuissance. Le protestantisme français est petit. Le monde est trop grand. Nous savons trop et nous pouvons peu. Mais si nous n'agissons pas, ici et maintenant, notre foi est morte. Il me semble constater deux phénomènes : la compréhension de nos interdépendances collectives, qui pousse à des changements de structures, et d'autre part des réalisations

par petites équipes. C'est le lien entre les deux qui n'existe pas. Pourtant l'évangile parle des signes du Royaume, non du Royaume réalisé, ni du désert des signes. Notre petitesse devrait ici nous aider, pourvu que les signes à produire sachent qu'ils s'exercent réalistement contre les tendances croissantes à la rupture de l'humanité, pourvu aussi que ces signes permettent, sans mauvaise conscience accusatrice, l'action de grâce envers Dieu.

2. **Le défi moral.** Qu'est-ce qui est permis et défendu, ou plutôt bon et nuisible ? Comment pratiquer la sexualité, sa liberté, sa fidélité, son plaisir, son sacrifice ? On dit que nous sommes passés d'une société répressive qui provoquerait le refoulement et l'hypocrisie, à une société permissive, qui entraînerait l'irresponsabilité et le gâchis. L'Evangile s'appelle une loi de liberté. Que veut dire cette liberté et quelles règles se donne-t-elle pour aimer Dieu et le prochain ? Le protestant français, je l'ai déjà dit, est à la fois un puritain et un libéral. Mais dans quel sens le puritanisme est-il constructif et non sclérosant, dans quel sens le libéralisme est-il compréhensif et non dissolvant ? La vie quotidienne importe autant que le système économique. La morale n'est pas une contrainte par un pouvoir externe, mais une adhésion à des convictions internes. Quelle que soit notre difficulté à parler des questions personnelles, plus grande sans doute qu'à exposer nos options idéologiques, nous devrions pouvoir dire ce que nous faisons, ici et aujourd'hui, à partir des exemples et des paraboles bibliques, dans le domaine sexuel, conjugal, familial, éducatif.

3. **Le défi intellectuel.** Tout le monde est intellectuel. Tout le monde réfléchit à partir de la télévision, des journaux, des films, des livres, et même de la philosophie ambiante ! Sommairement il me semble que trois courants sont importants : la science d'abord, qui est hypothèse et modèle, expérience et vérification. Le langage de la foi chrétienne doit pouvoir dire comment il s'articule avec le langage scientifique, quels sont leurs niveaux de sens, leurs sources, leurs fonctions, leurs portées respectives. Sinon, après avoir été en mauvaise concurrence, la foi et la science se congédieront l'une l'autre, sans s'être vraiment reconnues. Le marxisme ensuite, qui fonctionne comme l'idéologie de base. Le marxisme a-t-il reconnu la foi chrétienne en la traitant comme un idéalisme et le christianisme reconnaît-il le marxisme en le traitant soit comme un athéisme, soit comme une science, soit comme une autre église ? Là aussi l'articulation se cherche et souvent se manque. Il y a enfin la psychanalyse. Je la mentionne juste, convaincu que sa redécouverte de l'importance du désir touche aux racines de la vie, mais aussi inquiet que la transcendance devienne souvent pour elle une béance. Je n'ai pris là que quelques brefs exemples. Ils me semblent importants, puisque les dialogues théoriques touchent au plus profond aussi des rencontres personnelles.

4. **Le défi populaire.** Tout le monde est populaire. Tout le monde aspire à ne pas se trouver seul, sur son quant à soi ou dans sa marginalité. Il y a, paraît-il, en moyenne nationale, 1,4 % de la population française qui est lié à l'Eglise Réformée, disons alors 2 % qui se rattache au protestantisme. Mais hier je voyais un aumônier de prison et l'on sait que injustement 90 % des détenus sont d'origine populaire. Cet aumônier

me disait que 10 % des détenus venaient assidûment au culte. Pourquoi ? Pas par fréquentation paroissiale antérieure, mais par rencontres avec quelques protestants populaires. J'ai peur d'un protestantisme raréfié aux soi-disant élites, disons plus sobrement aux professions libérales, maintenant que les réserves rurales ont fondu. Quelqu'un a-t-il ici une expérience simple qui touche notre assemblée du protestantisme français et qui contrebalance ce que nos débats ont facilement de trop individualiste et abstrait ?

Dans son beau libre « le Protestant français » Emile Léonard écrivait : « le protestant français, considéré au point de vue de son caractère et de son comportement à l'égard d'autrui est un noble » (p. 7). Je souhaite que notre héritage ne demeure pas une ascendance familiale avec fin de race, mais une prodigalité qui se transmette populairement.

André DUMAS, pasteur, 56 ans.

Doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris
Eglise Réformée de France.

SITUATION DANS LA SOCIETE FRANÇAISE.

Gérard ELDIN

Monsieur le Pasteur et cher ami,

Je vous adresse ci-joint quelques notes en réponse à votre enquête, spécialement sur le point (b). « La France actuelle comme environnement du protestantisme français ». Il n'y a rien là-dedans de très original mais j'espère que cette contribution vous sera néanmoins utile.

Par rapport à la situation du protestantisme je voudrais souligner un certain nombre de points :

1) La question de l'environnement « français » est un peu étroite dans la mesure où l'avenir de notre pays n'est pas séparable de celui de l'Europe et des autres pays industrialisés. Il faudrait éviter de réagir de façon trop « provincialiste »... sans tenir compte des influences du dehors.

2) De même on peut difficilement réfléchir sur le destin du protestantisme français sans prendre en considération l'évolution de l'Eglise catholique (vis-à-vis de laquelle il s'est posé historiquement), et les relations œcuméniques.

3) Le facteur social susceptible d'affecter le plus le protestantisme est sans doute le changement lui-même. Dans une société au changement rapide nous n'avons que trop tendance à considérer les structures religieuses comme des structures stables, alors que l'on devrait privilégier des structures légères et adaptables.

4) Le phénomène d'urbanisation, avec ses conséquences pour le mode de vie familial et professionnel, est évidemment un des principaux déterminants, sur lesquels il convient de s'interroger.

5) Contrairement à une idée reçue je ne crois pas que le protestantisme souffre essentiellement de son identification avec une classe bourgeoise, ou un milieu « petit bourgeois » ou intellectuelle. En réalité c'est toute la société française qui évolue dans le sens du développement des classes moyennes et d'un niveau culturel plus élevé.

6) L'existence de nouvelles couches importantes d'inactifs (au sens économique du terme) : étudiants, personnes âgées ou « en retraite », — ont des implications importantes pour l'Eglise.

7) J'en dirai autant des nouvelles structures ou relations (par ex. dans la famille) et du rôle de plus en plus important des moyens d'information de masse.

8) Que signifie « l'Eglise des pauvres » dans une société d'abondance ? Il me semble que nous devrions ici être attentifs :

a) à l'existence d'une société marginale plus ou moins désarmée, qu coexiste avec la société d'abondance (les travailleurs immigrés, le handicapés, les malades, les personnes âgées, isolées) ;

b) et au défi du monde extérieur pauvre, auquel notre société ne répon que très imparfaitement et qui nous interpelle au sujet de notr mode de vie (gaspillage et consommations futiles).

9) Il me semble enfin que si la France a une vocation particulière vis-à-vis des pays du Tiers-Monde — et spécialement des pays francophone le protestantisme français a lui-même des responsabilités particulière vis-à-vis des Eglises des anciens « pays de mission ». Le désir de s dédouaner vis-à-vis de certaines formes anciennes de paternalisme, d marquer son opposition au « néocolonialisme », d'établir avec les église nouvelles des relations sur un pied d'égalité ne fait pas disparaître cett responsabilité.

Sur ces quelques remarques je vous prie de trouver ici, Monsieur l Pasteur et cher ami, l'expression de mes sentiments cordialemen dévoués.

A. — L'ECONOMIE

1. Non seulement la France se classe parmi les pays industrialisés e riches du monde, mais elle est aussi l'un des plus dynamiques quant à l croissance de la production.

2. Si l'on prend le critère du P.N.B. par habitant (exprimé en dollars la France est au 6e rang des pays industrialisés, devancée par les Etat Unis, le Canada, la Suède, la Suisse et l'Allemagne (R.F.A.), et à un ran voisin de celui de la Norvège et du Danemark.

3. Cette notion globale situe la France parmi les pays « nantis ». El est évidemment grossière et demanderait à être complétée par une sér plus complète d'indicateurs. On verrait, par exemple, que notre pays e parmi les premiers pour la consommation alimentaire (3.200 calories p h/jour), notamment pour la consommation de viande, pour le nomb d'automobiles par habitant, pour le nombre de médecins et de lits d'hôp taux rapportés à la population, pour le nombre d'enfants scolarisés, po la durée des congés payés, etc...

4. Quant au dynamisme de l'économie — qui résulte lui-même d l'essor démographique d'après-guerre, des progrès de la productivit de l'ouverture de l'économie sur l'extérieur, il s'exprime dans le fa que la production, exprimée en valeur réelle, a été multipliée environ p 3 entre 1950 et 1970. Il y a de grandes chances en dépit de la récessio actuelle, pour que ce mouvement se poursuive au cours des dix pr chaines années et peut-être jusqu'à la fin du siècle. Tout laisse pens que, tant en valeur absolue qu'en valeur relative, la France pourrait enco améliorer son rang.

5. Le processus dynamique de la croissance s'accompagne de granc changements de structure et d'une mobilité croissante, créateurs d'ins curité et d'inégalités.

6. En ce qui concerne la structure des occupations les deux phén mènes marquants — qui ne sont d'ailleurs pas propres à la France - sont :

— la diminution des effectifs du secteur primaire (agriculture, forêts, pêche) ;
— la croissance rapide du secteur tertiaire (commerce, services publics et privés).

En 1972, la répartition était la suivante :

1) secteur primaire	12,7 %	(U.S.A. : 4,2 %)
2) industrie	38,5 %	(Allemagne : 50 %)
3) autres	45,8 %	(U.S.A. : 65 %)

7. En ce qui concerne la répartition régionale, des phénomènes de polarisation apparaissent et le déséquilibre s'accroît entre une France riche et une France pauvre. Les régions les plus riches (région parisienne au sens large — Sud-Est) sont aussi celles qui connaissent la plus forte croissance de production et de population. A l'inverse, la France « centrale » ainsi que certaines parties du Sud-Ouest et du Nord-Est connaissent une certaine régression économique et se dépeuplent.

8. Si l'on considère le système économique, il reste sans aucun doute à dominante de capitalisme concurrentiel et d'économie de marché, c'est-à-dire orienté de manière quasi-automatique vers l'efficacité maximale des facteurs de production (main-d'œuvre, capital) qui s'exprime dans les résultats des entreprises en termes de profit ou de marge d'autofinancement. Il est avéré que ce système tend à la concentration du pouvoir au profit de firmes puissantes, nationales ou multinationales (dans la mesure où l'économie française reste « ouverte »), même si ce pouvoir est compensé en partie par l'existence de syndicats puissants.

9. Tout en restant fondé sur l'économie de marché, le système économique français contemporain est néanmoins très éloigné du modèle capitaliste classique en raison du degré très élevé d'intervention de l'Etat. Celui-ci intervient, en effet, massivement :

a) comme **régulateur** de l'économie à des fins conjoncturelles (maintien des principaux équilibres : emploi, prix, balance extérieure...) ;

b) comme **orientateur** de l'économie à des fins structurelles (plan, politique industrielle et régionale, etc...). Il dispose pour cela d'instruments puissants (mécanismes d'indication, contrôle du financement des investissements) ;

c) comme **producteur** à travers le secteur public et nationalisé, dont l'importance relative est en France l'une des plus grandes de tous les pays à économie de marché.

10. L'intervention de l'Etat est cependant variable, pas toujours cohérente et parfois ambiguë. La planification est plus technocratique que démocratique, et souffre encore d'une centralisation excessive.

11. Un autre contrepoids au développement « sauvage » de l'économie est le rôle de plus en plus important des collectivités publiques (Etat, collectivités locales, sécurité sociale) dans la redistribution des revenus. La France est, après la Suède et les Pays-Bas, le pays occidental où la pression fiscale (prélèvements obligatoires/PNB) est la plus forte. L'efficacité de cette redistribution est, à certains égards, discutable (importance de l'impôt indirect, plafonnement des cotisations de sécurité sociale, accès inégal aux services collectifs...). Mais les progrès réalisés

dans l'aide aux chômeurs, aux vieillards, aux malades, aux handicapés m
paraissent néanmoins incontestables.

12. **L'écart des revenus et les inégalités.**

La mesure statistique de l'écart des revenus ne donne qu'une indicatio très approximative. Il est difficile, en effet, de mesurer l'écart entre le salariés et les non-salariés.

13. S'agissant des salariés, l'éventail des salaires bruts par grande catégories est de 1 à 5,5 entre l'ouvrier ou l'employé payé au SMIC e le cadre supérieur. Après impôt, cet écart est réduit de 1 à 3,2 pour le salariés pères de deux enfants. Au cours des vingt-cinq dernières année on a observé d'autre part un certain tassement de l'éventail des salaire bien que la hiérarchie ait la vie dure.

14. Ces indications demandent en outre à être corrigées par quatr remarques importantes :

a) il existe parmi les salariés de base un sous-prolétariat qui ne bénéfici pas toujours du minimum garanti (immigrés réguliers ou clandestin salariés agricoles, travailleurs à temps partiel ou occasionnels) ;

b) des écarts importants existent aussi au sein de la catégorie supé rieure ;

c) dans la même entreprise, les écarts de salaires bruts vont fréquem ment de 1 à 20 entre l'employé débutant et le PDG ;

d) enfin, il faut faire la part des « avantages en nature » et de la fraud fiscale.

15. Les inégalités sont plus grandes encore si l'on introduit la catégori des non-salariés. Au bas de l'échelle, on trouve la catégorie des agr culteurs pauvres qui — même s'ils sont propriétaires d'un patrimoine — ont souvent un revenu monétaire inférieur au SMIC. Vers le haut d l'échelle sociale, il est patent qu'un petit nombre de riches propriétaire fonciers, de membres des professions libérales (avocats, architecte médecins) voire de capitalistes traditionnels, apparaissent comme de privilégiés, soit par l'importance de leur revenu brut, soit par la facult qu'ils ont d'échapper partiellement ou totalement à l'impôt.

16. A côté des inégalités de revenu qui, au moins dans la catégorie de salariés, ne sont pas aussi grandes après impôt qu'on le pense générale ment, il conviendrait de tenir compte d'autres formes d'inégalités : iné galité dans la richesse, dans les conditions de travail et la considératior inégalité des chances pour les enfants (*).

B. — LA SOCIÉTÉ

1. On voudrait ici mettre en évidence un certain nombre de change ments structurels importants, dégager quelques caractéristiques de l société en formation, signaler quelques tensions.

Changements structurels.

2. La population française est estimée à un peu plus de 52 million d'individus environ. Dans l'hypothèse d'un accroissement moyen, il aurait en l'an 2000 65 à 70 millions de français (pour 6 à 7 milliard d'habitants dans le monde).

---

* Cf. à ce sujet l'enquête publié en septembre 1974 par « **Le Nouvel Observateur** ».

3. Un premier trait caractéristique est **l'accroissement relatif du nombre de personnes âgées.** Les progrès de la médecine font que l'espérance de vie à la naissance est aujourd'hui voisine de 69 ans pour les hommes et de 76 pour les femmes. Si l'on rapproche l'allongement de la vie humaine, dû essentiellement aux progrès de la médecine, de la tendance à l'abaissement de l'âge de la retraite, ceci pose de toute évidence un problème. Au début de 1974, 13,2 % de la population a plus de 65 ans. Ce pourcentage devrait s'accroître encore d'ici la fin du siècle. Cette évolution démographique affecte incontestablement la situation de la femme, dont la vie adulte se réduit de moins en moins à l'élevage des enfants.

4. Un autre fait important est la tendance à **l'urbanisation.** En 1968, 70 % de la population vivait dans des villes de plus de 5.000 habitants, contre 55,2 % en 1962. La concentration de la population dans des agglomérations urbaines devrait encore s'accentuer à l'avenir avec la formation de vastes complexes urbains ou mégalopoles (région parisienne, métropoles régionales, certaines zones littorales). Dans le même temps, la France rurale continuera de se dépeupler tout en ressentant les effets d'une certaine vague de retour (retraités, résidences secondaires, tourisme). Il faudrait évoquer ici le problème du logement, qui a été résolu en termes quantitatifs, mais non en termes qualitatifs.

5. On a déjà parlé de la structure des **occupations professionnelles,** qui évolue dans le sens d'une diminution de la population agricole et d'un développement rapide du secteur tertiaire (transports, commerce, services publics et privés). Quant au secteur de l'industrie, il connaît de profondes mutations internes au profit des activités exigeant de hautes qualifications. A cela s'ajoute la présence, sur le territoire français, d'environ 2 millions de travailleurs étrangers, généralement peu qualifiés. Il faut noter aussi l'apparition d'une « classe » d'étudiants d'importance croissante (plus d'un million d'étudiants, plus d'un million et demi de jeunes scolarisés au-delà de 16 ans).

Traits caractéristiques de notre société.

6. Je me bornerai à quelques remarques cursives fondées sur trois hypothèses de développement, avancées par les sociologues : société de consommation, société post-industrielle, société de loisirs.

7. **Société de consommation ?** Plus qu'une véritable société de consommation, notre société reste une société productiviste, soumise aux impératifs de la production, de la croissance et de la concurrence. Le pouvoir du consommateur y est encore très peu développé, beaucoup moins, par exemple, que dans les pays anglo-saxons et scandinaves. La politique de développement elle-même est avant tout une politique d'industrialisation et de croissance, fondée sur l'existence d'un potentiel productif plus que sur une prévision raisonnée des besoins. L'appétit de consommation, sans cesse excité par la publicité, par l'apologie de la jouissance matérielle et par des effets de contagion contribue à entretenir le Moloch de la production qui le suscite. Ainsi s'établit un cycle difficile à rompre, dans lequel pour produire plus, il faut consommer davantage et réciproquement. Il en résulte trois conséquences négatives :

— la stimulation de la consommation et les effets de démonstration (o consomme en partie pour affirmer son statut social) est génératri de malaise ;

— le travail est souvent considéré comme une fatalité nécessaire, n comme un accomplissement ;

— la société de production dégénère en société de gaspillage, à u époque où tant de peuples sont démunis de l'essentiel.

8. Les protestations « prophétiques » contre ce type de société (Mai 6 Club de Rome, etc...) entraîneront sans doute des corrections à la mar plutôt qu'une « croissance zéro » qui impliquerait un changement ass radical du mode de vie. Mais aucun modèle d'organisation socio-écon mique de remplacement n'a encore fait ses preuves qui ait des chanc de se traduire rapidement dans les faits.

9. **Société post-industrielle ?** On se réfère ici à un modèle soc économique dans lequel la production industrielle et les formes d'org nisation qu'elle suppose ne sont plus au centre de la société, une soci moins fondée sur la détention d'énergie et de matières premières q sur la détention de l'information et du savoir. On peut penser, en eff que la société française évolue dans cette direction : en témoign l'automatisation croissante de la production (agricole et industriel l'élévation du niveau culturel moyen, le développement de grand administrations, etc... (institutions financières et bancaires, Educat Nationale), etc... Ce type de société, dans lequel la propriété des moye de production n'est plus le critère privilégié du pouvoir, engendre nouveaux rapports hiérarchiques, de nouvelles classes dirigeantes l'apparition d'un nouveau « prolétariat en col blanc ».

10. Il faudrait ici parler du savoir et de l'information. On considè aujourd'hui que l'allongement de la scolarité obligatoire à 16 ans e chose faite. Entre 15 et 18 ans, le taux de scolarisation atteint 55 environ, ce qui n'est pas négligeable, mais encore très inférieur au ta américain (83 %) ou norvégien (70 %). L'Université, d'autre part, form un nombre croissant de diplômés dont les qualifications ne sont p nécessairement adaptées aux besoins de l'économie. On est loin d'av encore tiré les conséquences de cette « révolution culturelle ». L'u d'elles est que l'éducation doit de plus en plus être considérée comme u fin et non seulement comme un moyen. Une autre est que les systèm de sélection fondés sur la possession d'un diplôme (méritocratie) doive être révisés. Enfin, il me paraît que la conception même du cursus p fessionnel (études, vie professionnelle, retraite) devra céder la place un système beaucoup plus flexible de formation continue, requis d'aille par une société en mutation rapide. Le problème de la revalorisation travail manuel commence d'autre part à se poser.

11. En ce qui concerne **l'information,** elle devient chaque jour p abondante et plus complexe, en relation avec de nouvelles techniqu (informatique, audio-visuel, télé-communications), créant la nécessité mémoires collectives et de centres de tri. A la limite, se produit phénomène de saturation (ou de « pollution par l'information ») que crois extrêmement pernicieux pour l'individu et pour la vie publique.

Ainsi, les « mass media » diffusent à jet continu des messages q l'individu ne peut plus contrôler rationnellement et qui en appellent s

vent à son subconscient (publicité). A cet égard, l'importance de la télévision et son rôle ambigu doivent être ici mentionnée. Pour une fraction non négligeable de la population, elle est devenue le mode de relation privilégiée avec le monde extérieur, parfois au prix d'un appauvrissement des contacts personnels. L'abondance de l'information et sa complexité aboutissent nécessairement à une certaine dévaluation qualitative de celle-ci (je suis frappé du nombre d'informations simplement inexactes qui ont cours dans la presse et sur les ondes). Une autre conséquence est le pouvoir, tantôt triomphant, tantôt occulte, des « médiateurs » (journalistes, publicitaires et « vedettes » en tout genre).

12. **Société de loisirs ?** En poussant un peu plus la prospective, on peut se demander si la société française ne débouchera pas sur une « société de loisirs ». C'est une proposition encore plus discutable que la précédente, bien que fondée sur la même analyse : production de masse, automatisation, productivité croissante.

13. Quelques données statistiques pourraient accréditer cette thèse : la population française d'âge actif (15 à 60 ans) ne représente que 60 % de l'ensemble et la population réellement active 40 % environ. D'autre part, la tendance est à l'abaissement de l'âge de la retraite, à la réduction des horaires hebdomadaires de travail, et à l'allongement des congés. Pour 1973, une enquête de l'INSEE montre que si un français sur deux seulement ont pris des vacances, ce taux atteint 79 % pour la Ville de Paris (avec une moyenne de 44 jours dans l'année).

14. Cette vue statistique est cependant très superficielle. Parmi les non-actifs, on comprend, en effet, les jeunes d'âge scolaire ou universitaire, et surtout les femmes restant au foyer, deux catégories qui ne sont pas particulièrement oisives ! Quant à l'abaissement de l'âge de la retraite, c'est une revendication qui vise davantage le revenu que l'activité. Enfin, la réduction des horaires de travail est souvent compensée par un accroissement du rythme de travail.

15. Il reste :

– que la part de la vie humaine qui peut être consacrée à des activités « libres » et non rémunérées tend à s'accroître par rapport à celle des activités contraignantes et rémunérées ;
– que le loisir et l'accès à la culture sont revendiqués comme des droits, avec les conséquences économiques et sociales que cela comporte ;
– que les activités de loisirs (voyages, sports, spectacles, bricolage, jardinage, activités sociales bénévoles, etc...) offrent des possibilités d'enrichissement individuel et créent de nouveaux types de relations sociales.

16. **Une société contestée ?** La croissance économique rapide fait craquer les structures traditionnelles, même si celles-ci apparaissent plus solides que dans beaucoup de pays industrialisés. S'il y a crise, c'est surtout une crise de croissance dont on peut voir des manifestations dans les crises particulières de l'enseignement, de la famille, de l'entreprise, de l'armée, de l'environnement, etc... Il y a des « laissés pour compte de la croissance » (les travailleurs immigrés, les vieillards, les isolés). Il existe des « contre-sociétés » marginales. Mais la contestation

par l'intérieur de notre société ne me paraît pas devoir conduire rapid ment à un **point de rupture.**

C'est pourquoi je crois beaucoup plus à une contestation de notr société **par l'extérieur,** sous la pression des nations prolétaires, enco peu organisées et peu puissantes, mais qui seront capables dema d'exiger de nous des changements plus radicaux.

C. — LES INSTITUTIONS

1. Je me limiterai à quelques notations cursives sur la famille, le institutions politiques, l'entreprise.

2. **La famille :** La famille patriarcale ou tribale, liée à un certain mod de vie rural, est évidemment en voie de disparition, avec ses modes c propriété et d'autorité. Les conditions de vie urbaines favorisent plut la famille étroite, qui s'accommode mal de la présence de parents âgé d'isolés ou d'anormaux lorsque ceux-ci apparaissent comme une charg Les conditions de logement ne s'y prêtent pas. L'INSEE nous appre que, dans un peu plus de 5 % des ménages, cohabitent trois génération Cette ségrégation n'est pas sans poser des problèmes.

3. Si l'on considère le ménage au sens étroit, la tendance est a développement du travail salarié des femmes, considéré comme u appoint de revenu, comme une libération ou comme une source d'en chissement personnel. 47 % des femmes actives (14 à 64 ans) tr vaillent, et ce phénomène est beaucoup plus marqué chez les femme jeunes (moins de 35 ans). Des conséquences importantes en découle pour l'éducation des enfants — de plus en plus laissée aux institutio publiques et privées — peut-être aussi pour la solidité du mariage.

4. Bien que le concubinat soit de plus en plus accepté, le maria reste la norme, avec une tendance surprenante à l'abaissement de l'âg où l'on se marie. Le célibat définitif (à 50 ans) est faible (moins d 10 % dans les deux sexes).

5. On observe parallèlement une augmentation du nombre des divorce qui surviennent aussi de plus en plus tôt après le mariage. Le taux d divorce est estimé à 12-13 %. Après vingt ans de mariage, il y a auta de divorces que de veuvages. La fréquence du divorce est cependa beaucoup moindre en France que dans les pays anglo-saxons ou sca dinaves (taux de divorce de 40 % aux U.S.A. ; de 28 % en Suède, d 20 % en Angleterre). Ainsi, l'institution familiale semble en Fran résister mieux qu'ailleurs... mais pour combien de temps ?

6. Comme on le sait, la France connaît depuis peu une certaine cri de la natalité (60.000 naissances de moins en 1974 qu'en 1973). Si c mouvement devait se poursuivre notre pays pourrait avoir à faire fa d'ici 20 ans aux conséquences de ce déclin. La tendance est à d familles moins nombreuses (35 % des couples mariés en 1960 o 3 enfants ou plus, contre 41 % en 1950). Dans le même temps, il y moins de couples sans enfants. Contrairement à ce que l'on pourra croire, le taux des naissances illégitimes (7 % du total des naissanc en 1971) est inférieur à ce qu'il était en 1900. L'indiscrétion de la stati tique nous indique que les conceptions pré-nuptiales sont, par contre, accroissement rapide, malgré la diffusion des méthodes contraceptiv (leur taux est passé de 18 à 26 % entre 1955 et 1970).

Les institutions politiques et sociales.

7. Il est vrai que, de ce point de vue, la société française peut apparaître, de diverses manières, comme une société « bloquée ».

8. Ce qui frappe, tout d'abord, c'est un certain manque de participation, dû en réalité à une multiplicité de facteurs.

a) L'individualisme traditionnel de notre peuple : ainsi, on peut noter que seulement un français sur cinq est affilié à une association, la proportion étant encore plus faible pour les non-diplômés (15 %). Les effectifs des partis politiques et des syndicats sont particulièrement faibles. Compte tenu de la dispersion, il y a là incontestablement un élément d'instabilité.

b) La centralisation des décisions économiques et politiques dans la capitale, notamment la centralisation financière, qui étouffe la vie des collectivités locales et le pouvoir occulte des technocrates.

c) L'existence, en permanence, d'un courant d'opposition révolutionnaire non négligeable, opposé à la « collaboration de classe » et refusant toute concertation autre que tactique. Selon un mot fameux, « Avant d'être une société de concertation, notre société est d'abord une société de contestation ».

9. Ce dernier facteur est à rapprocher de la stabilité des courants politiques en termes d'appartenance. En effet, l'évolution des structures sociales et des conditions de vie n'a pas entamé le profond dualisme du corps électoral (Droite, Gauche), alors même que le contenu des programmes change. Mais l'existence au sein de la gauche d'une extrême-gauche qui refuse tout réformisme explique que le pendule reste bloqué et que l'alternance ne soit possible que dans des conditions de grave crise nationale.

10. En même temps, cette alternance reste toujours possible électoralement, puisqu'il suffit d'un faible déplacement de voix pour la provoquer en période d'union de la gauche.

11. La Constitution n'offre, en France, qu'un rempart assez précaire contre l'aventure, de droite ou de gauche. Le régime quasi-présidentiel actuel, même s'il est généralement bien accepté, n'offre, par lui-même, aucune garantie de stabilité, en l'absence d'une véritable séparation des pouvoirs. D'une part, il risque toujours d'évoluer dans le sens du césarisme ; d'autre part, l'engagement de plus en plus direct du Président crée le risque que sa politique soit désavouée dans des élections législatives, ce qui pourrait conduire, soit à une « crise présidentielle », soit à un retour à des formes constitutionnelles plus proches du régime parlementaire.

L'Entreprise.

12. L'entreprise évolue en France, comme dans d'autres pays, dans un sens de plus en plus « bureaucratique », dans la mesure où la gestion est de plus en plus séparée de la propriété et du contrôle. Cela est vrai, en premier lieu, dans le secteur nationalisé et para-public qui est, non seulement important en masse, mais qui tend, de manière plus ou moins occulte, à se développer. Cela est vrai aussi dans les entreprises privées, notamment les plus grandes d'entre elles.

13. Bien que l'économie de marché reste la règle, les décisions a sein de l'entreprise s'inscrivent dans le cadre de réglementations d plus en plus contraignantes (politique du crédit et du financement, po tique des prix, politique industrielle et régionale, etc...). D'autre part nécessité du profit, comme critère d'efficacité sociale et gage du dévelo pement futur reste mal comprise.

14. L'idée que **l'entreprise** n'a pas seulement une finalité économiq à court terme (réaliser le profit maximum), mais aussi une finali économique et sociale à long terme (assurer la croissance, l'emploi, etc... fait son chemin. Ainsi, l'entreprise économiquement condamnée pourra elle, dans certains cas, survivre avec l'aide de l'Etat ou par la volon des salariés (cf. affaire Lip).

15. Les concepts de co-surveillance, de co-gestion et finalement d'aut gestion sont à la mode. On peut penser que, dans l'entreprise, la par cipation ne cessera de se développer sous des formes diverses : info mation et contrôle des salariés, intéressement, consultation du personn sur les décisions qui concernent son travail, etc... Elle est, en effet, corollaire d'un niveau culturel plus élevé et d'une intellectualisation pl poussée des tâches.

Gérard ELDIN, 48 ans.

Haut fonctionnaire. Eglise Réformée de France.
Conseiller Presbytéral Paris-Luxembourg

/OCATION.

François GOGUEL

A mes yeux, la vocation du protestantisme français, « compte tenu de ;on héritage et des défis d'aujourd'hui », est évidemment d'ordre essen-iellement religieux. Dans une société dont un nombre croissant de nembres paraissent croire qu'il n'existe pas d'autres réalités que d'ordre natériel, celles qui sont accessibles à la connaissance par les sens, il ui appartient de rappeler sans trêve à tous ceux qui se réclament de lui, t de témoigner devant les autres, qu'au-delà du monde visible des hoses, il existe une réalité de l'esprit, un monde invisible, celui de)ieu, et que l'homme peut connaître cette réalité, entrer en contact vec ce monde, s'il adopte une attitude religieuse. Il lui appartient de roclamer et de témoigner que seule cette réalité de l'esprit, cette réalité e Dieu, est susceptible de répondre à certaines des aspirations les plus rofondes de l'homme.

Comme toutes les Eglises, les Eglises protestantes françaises me araissent donc avoir pour vocation fondamentale, à vrai dire pour seule aison d'être, de constituer le relais par lequel est permise ou facilitée our l'homme la prise de conscience de la réalité du monde invisible de esprit, du monde dans lequel règne Dieu. D'être en somme l'intermé-iaire grâce auquel, rendue durable, cette prise de conscience peut onner un sens à la vie personnelle de chaque homme.

Bien que dépourvu de la formation théologique et philosophique qui ıe permettrait d'exposer de façon satisfaisante comment se fondent à et égard mes convictions, il me faut tenter d'en expliquer la substance.

Dans sa contribution à l'ouvrage sur le Protestantisme publié il y a une rentaine d'années dans une collection que dirigeait DANIEL-ROPS, mon ère, le doyen Maurice GOGUEL, a employé cette formule que je puis otalement reprendre à mon compte : « Je me sens plus religieux que hrétien, plus chrétien que protestant, plus protestant que luthérien ».

Plus religieux que chrétien : cette affirmation, qui peut paraître quelque eu sacrilège, signifie que l'on ne revendique pas pour les Eglises hrétiennes le monopole de la fonction de relais entre Dieu et les ommes, même si l'on sait que, pour soi, c'est le seul possible. Il m'est rrivé de le ressentir personnellement de façon très profonde en assistant n 1945, juste après la libération de l'oflag où j'étais prisonnier, à l'office élébré par un de mes camarades israélites au cours d'un service inter-onfessionnel d'action de grâces.

Mais je ne doute pas que d'autres religions — bouddhisme, hindouisme, slam — permettent elles aussi à d'autres hommes que ceux d'Occident

de prendre conscience de la réalité du monde invisible de l'esprit, don
tout autrement que nous, d'entrer en contact avec Dieu.

C'est dire que les formulations dogmatiques et les actes rituels (p
exemple celui de la Sainte Cène) n'ont pour moi qu'une valeur et qu'u
signification toutes relatives. Ils sont des signes, ils sont plus exacteme
des moyens (certes nécessaires ou utiles pour les uns, mais qui peuve
être inutiles ou dangereux pour d'autres) destinés à tenter l'approc
d'une expression de l'inexprimable. Il existe des êtres, réfractaires à c
dogmes ou à ces rites, pour lesquels la réalité du monde invisible c
l'esprit, c'est-à-dire l'existence réelle de Dieu, se ressent, mais ne pe
pas s'exprimer.

Je pense en somme qu'aucune Eglise et aucun homme n'est capable d
traduire la réalité spirituelle de façon pleinement satisfaisante dans u
langage humain, parce que cette réalité transcende radicalement le mon
visible par lequel sont déterminées et limitées nos facultés d'expressio
Mais il est possible, et c'est le devoir fondamental des Eglises, de fai
pressentir cette réalité, d'en permettre l'approche, d'aider les homm
à en prendre personnellement conscience, de façon durable : toute expre
sion dogmatique qui remplit ce rôle, tout rite qui soutient les homm
dans leur quête de Dieu, est par là même à mes yeux légitime. C'est
ce sens que je me sens profondément « libéral », aucune formulati
dogmatique ne me paraissant en elle-même ni satisfaisante, ni non pl
condamnable, sauf bien entendu si elle en venait à être prise pour u
absolu, alors que sa seule justification est d'être un moyen, en facilita
pour certains l'approche de la réalité du monde invisible, l'approche d
Dieu.

J'ajoute qu'en raison de la diversité des mentalités humaines, selon l
pays et selon les époques (ou, dans un même pays et à une même époqu
selon les tempéraments intellectuels et affectifs), il me paraît naturel
sain que les formulations dogmatiques soient elles-mêmes diverses
« il y a plusieurs demeures dans la maison du Père ».

Plus chrétien que protestant : cela veut dire qu'à l'intérieur du mon
religieux, ma qualité d'Européen et d'Occidental, héritier de vingt siècle
d'une tradition chrétienne d'ailleurs multiforme, me conduit à ressen
le fait que, pour l'homme que je suis, enraciné dans une certaine cultur
seule la fidélité au message de l'Evangile de Jésus-Christ peut m'aid
à accéder à la conscience de la réalité du monde invisible de l'esprit,
entrer en contact avec Dieu. Ce qui implique évidemment que, tout
reconnaissant pour d'autres hommes, autrement conditionnés que je ne
suis, la validité d'une recherche de cette prise de conscience dans d
religions non chrétiennes, j'éprouve le sentiment d'une proximité par
culière, et non d'une rivalité envers les Eglises chrétiennes autres q
la mienne.

Plus protestant que luthérien (pour mon père) ou que réformé (po
moi), cela a le même sens : un lien privilégié, sans doute, avec l'Egli
qui est la mienne, mais sans le moindre esprit d'exclusion envers l
autres Eglises de la Réforme.

Il fut un temps où j'aurais exprimé l'idée que ces Eglises de la Réform
ont pour vocation propre d'assister dans leur prise de conscience re

gieuse ceux que des raisons d'ordre intellectuel empêchent d'accepter la complexe construction dogmatique élaborée au fil des siècles par l'Eglise Romaine : ceux que celle-ci ne peut donc pas aider à entrer en contact avec Dieu, parce qu'à leur égard elle n'est pas un relais, un intermédiaire efficace, le courant entre eux et Dieu ne pouvant pas passer par elle.

Aujourd'hui, compte tenu de la crise actuelle du catholicisme, j'en suis venu à considérer que, dans son intention de « s'adapter » au monde moderne, l'Eglise Romaine s'expose au risque mortel de perdre le sens de sa vocation proprement religieuse et, au nom de **l'aggiornamento,** de se séculariser au point de ne plus apparaître à nos contemporains que comme une sorte de groupe de pression — ou d'expression — dans les domaines économique, politique et social, avant tout préoccupé de ne pas paraître en retard par rapport à la dernière mode intellectuelle, qu'il s'agisse de la psychanalyse, du marxisme ou du structuralisme. Un évêque me confiait tout récemment l'inquiétude qu'il avait ressentie en prenant connaissance du relevé des « prises de position » de l'épiscopat français depuis un an : une par semaine en moyenne (et cette multiplicité leur fait perdre toute portée), en très grande majorité à propos de problèmes qui n'ont en eux-mêmes rien de religieux.

Comment pourrais-je taire ici la profonde inquiétude que j'éprouve en constatant que, de par l'objet de la plupart des interventions publiques, sinon des Eglises de la Réforme, au moins de la Fédération Protestante, depuis quelques années (qu'il s'agisse du document **Eglise et Pouvoirs,** de la condamnation de la politique française de défense, du service national ou de l'objection de conscience) le protestantisme doit apparaître aujourd'hui à la plupart de nos compatriotes moins comme une Eglise avant tout préoccupée de montrer aux hommes le chemin, qui par l'Evangile de Jésus-Christ, peut les conduire à Dieu, que comme une sorte de succédané de la Ligue des Droits de l'Homme ? Cette dernière est certes un organisme digne de considération et de respect, dans l'ordre où elle se place, mais elle ne prétend pas être une Eglise, elle ne relève pas de l'ordre qui devrait être celui des Eglises ; à se confondre avec elle, je crains que celles-ci ne fassent que démontrer qu'elles ont perdu conscience de leur spécificité, « si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? ».

Voilà pourquoi je pense que la vocation fondamentale du protestantisme français doit être, aujourd'hui, plus que jamais, de s'affirmer sur le plan religieux, de témoigner de la réalité du monde inexprimable de l'esprit, de témoigner en somme de l'existence — et non de la mort — de Dieu, et de la faculté donnée à l'homme d'entrer en contact avec Lui, grâce à l'Evangile de Jésus-Christ. Ce qui signifie qu'il est contraire à cette vocation, sous prétexte d'adaptation aux particularités de notre époque, de transférer l'effort essentiel de l'action et des affirmations du protestantisme en direction du temporel, qu'il soit politique, social, économique ou intellectuel, domaines dans lesquels, s'il est légitime qu'une Eglise enseigne certaines fins à ceux qui se réclament d'elle, elle ne possède aucune compétence quant aux moyens d'atteindre ces fins (sauf à condamner ceux qui sont intrinsèquement mauvais, comme la ségrégation raciale ou la guerre d'agression).

Entraîné par le vertige d'immenses transformations d'ordre matériel et d'un mouvement d'idées aussi bouillonnant que fragile vers la tentation de

croire que rien n'existe en dehors de cet ordre ou de ces idées chan-geantes, le monde moderne, bien des signes le montrent, souffre de cett conviction qui paraît s'imposer à lui. Il aspire à autre chose. La vocatio de toute Eglise est de répondre à cette aspiration, de dire aux homme d'aujourd'hui, de leur montrer par son témoignage qu'il existe une autr réalité, bien supérieure à celle du monde visible, celle de Dieu, ave laquelle l'homme peut entrer en contact qu'en ignorant ou en refusant c contact, l'homme se détourne de ce qui lui serait nécessaire pour êtr pleinement homme ; qu'en niant ou en négligeant le monde invisible d l'esprit il prive de toute signification le monde visible des choses sensi-bles, ce monde qui, ordonné à Dieu, pourrait cependant reprendre tou son sens.

***

Selon moi, la vocation du protestantisme français, aujourd'hui, comport d'abord un devoir envers ceux qui, le plus souvent pour des raisons ci constancielles (mais respectables) de tradition familiale, parfois auss par un choix personnel, se réclament de lui : le devoir de leur rappel clairement qu'au delà de toutes les différences qui peuvent les sépar ou les opposer dans leurs options temporelles, ils sont unis par quelqu chose de beaucoup plus profond, la certitude qu'au delà du monde visib et donnant à celui-ci le sens dont par lui-même il est privé (qu'il dépenc du « hasard » ou de la « nécessité »), il existe un monde invisible d l'esprit, par lequel leur vie reçoit une signification, et qu'il n'y a rien d plus important pour eux que de toujours se sentir frères en Dieu. Com-ment nos Eglises pourraient-elles remplir ce devoir si elles-même comme il semble trop souvent qu'elles ont aujourd'hui tendance à le fair prenaient parti pour certaines options temporelles (relevant de l'ord ambigu des moyens, et non de l'ordre absolu des fins), contre d'autres ?

Le protestantisme français a également un devoir envers les autre Eglises chrétiennes : celui de leur montrer par son exemple que ce n'es pas en se désacralisant, et en cherchant à se modeler sur le mond visible, qu'une Eglise répond à sa vocation, et que rien ne condamn aujourd'hui les Eglises à cette démission, à ce véritable reniement de le seule raison d'être. Ce devoir me paraît, je le répète, particulièreme important et actuel envers l'Eglise Romaine au moment où un certa allègement dogmatique et rituel, sans doute à la fois trop tardif et tro massif, risque de l'entraîner bien au delà de ce qui était son objet, ce sans doute à cause de la relation beaucoup trop stricte et trop précis que cette Eglise a toujours établie entre le dogme et la réalité spirituell que celui-ci tente d'exprimer. Le catholicisme français, j'ai beaucoup d raisons d'en être convaincu, serait aujourd'hui particulièrement sensib à l'exemple d'un protestantisme qui retrouverait pleinement le sens d la spécificité du religieux et de l'affirmation proprement spirituelle.

Enfin, notre protestantisme a un devoir envers tous ceux de nos contem-porains qui ne se sentent pas concernés par le christianisme, seule form concevable que puissent prendre en Occident le sens religieux, la con-cience de l'existence de Dieu : celui de leur montrer, plus sans doute p le témoignage (auquel la radiodiffusion et la télévision peuvent donner u immense écho) que par un « enseignement » de type « missionnaire que la vie des hommes qui ont conservé ou acquis le sens de l'invisibl

qui ont conscience de la réalité du monde de l'esprit, qui se sentent ainsi en contact avec Dieu, est humainement dotée d'une plénitude qui fait défaut à la vie de ceux qui ne veulent connaître que le monde matériel.

Je pense cependant que nous ne devons pas nous faire d'illusions : pour bien des raisons d'ordre historique et culturel, ce n'est pas par l'intermédiaire du protestantisme que le plus grand nombre des Français pourront être conduits à prendre ou à reprendre conscience de la réalité du monde invisible, de l'existence et de l'amour de Dieu : seule l'Eglise catholique pourrait leur servir à cet égard de soutien. C'est pourquoi, après son devoir envers ses propres fidèles, j'attache une importance particulière au devoir du protestantisme envers nos frères catholiques : celui d'être pour eux un point de repère, susceptible de les aider à déjouer la tentation pour l'Eglise Romaine d'oublier sa vocation proprement religieuse, en leur montrant que dans la France d'aujourd'hui une Eglise peut parfaitement demeurer fidèle à sa vocation, qui n'est pas d'intervenir en tant que telle dans la vie sociale (même si ses fidèles ont le droit et le devoir de le faire, chacun selon ses lumières), mais de proclamer à l'intention de chaque homme la réalité du monde invisible de l'esprit en témoignant de l'existence de Dieu, et de la possibilité qui nous est accordée d'entrer en contact avec Lui et spécialement, pour nous, hommes d'Occident, de réaliser ce contact par l'amour de Jésus-Christ et la fidélité au Message de l'Evangile.

François GOGUEL, 66 ans.

Président de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

Secrétaire général honoraire du Sénat.

Eglise Réformée de France.

Vice-président du conseil presbytéral Paris - Oratoire du Louvre.

VOCATION.

Roger GROSSI

Dans le catholicisme comme dans le protestantisme, il y a aujourd'hu

— ceux qui flottent à tous vents de doctrines et mêlent, en un bouill inconsistant, quelque chose de l'Evangile et beaucoup d'autres chose qui tiennent de la politique, du marxisme ou de l'humanisme optimist

— ceux qui ont la tentation de durcissement et de défense, ayant env de devenir les tenants de l'orthodoxie ;

— enfin, ceux qui, plus préoccupés de la vie du Dieu vivant, cherche le renouveau, la joie, le dynamisme du Saint-Esprit, et préfèrent la vie toute formulation, même si la pensée théologique doit en souffrir quelq peu (orientation charismatique).

La question étant : « Vocation actuelle du protestantisme frança compte tenu de son héritage et des défis d'aujourd'hui », on a d'abo envie de se demander : ne sommes-nous pas, là, devant une questi dépassée ? Dans notre situation d'effritement (paroisses, œuvres, mouv ments) y a-t-il encore lieu de se poser la question ?

Il est possible que, parmi nous, beaucoup pensent que c'est u question d'hier. C'est pourquoi, d'entrée de jeu, j'affirmerai : je su convaincu que ce serait un grave appauvrissement, pour notre pays et po les églises de ce pays, si ce diagnostic était juste :

1. Je suis convaincu qu'il vaut la peine de se battre, et de se battre fo pour que le protestantisme français traverse victorieusement la gra crise qu'il traverse, avec toutes les autres églises de France et du mond

2. J'ajouterai : la vocation du protestantisme est la vocation ordinai de l'Eglise de tous les temps, c'est-à-dire : je refuse l'idée de spécificit de caractère unique, de mutation fondamentale de l'homme ou de société de notre temps.

Aujourd'hui, comme toujours, devant un monde athée et idolâtre, not vocation est d'annoncer le Dieu vivant et le Seigneur du monde, Jésu Christ, en dénonçant les idoles ; dans un monde sans espérance et sa Dieu, annoncer la bonne nouvelle de l'amour, du pardon et de la récon liation ; dans un monde qui souffre, essayer de trouver et de viv quelques signes de compassion, de partage, d'amour fraternel, quelqu signes ouvrant sur l'espérance, attestant qu'un Sauveur est venu.

Pour cela, il est nécessaire que le protestantisme soit bien organisé, vue de sa mission ; une organisation fonctionnelle, c'est-à-dire dépré cupée d'elle-même, sachant que Dieu s'occupe de sa vie, et qu'il appelé à s'occuper des affaires du Père.

La vocation du protestantisme est la vocation ordinaire de l'Eglise de ous les temps.

1. Dans un monde athée, optimiste ou pessimiste, sa vocation est : idélité à la Parole, respect de la Parole de Dieu, confession de l'amour le Dieu en Jésus-Christ.

Cela veut dire une foi, une pensée cohérente, claire, qui affronte les déologies, les affirmations, les hypothèses, les attentes de l'homme l'aujourd'hui, pour en dénoncer l'idolâtrie et l'irrationalité. Le défi de notre emps, c'est l'orgueil ordinaire de l'homme, qui pense avoir tué Dieu, létruit le religieux, qui prétend dresser un monde meilleur pour demain, l'est ou à l'ouest.

Le protestantisme français a une mission théologique : passer au crible le la Loi de Dieu et de l'Evangile les idéologies, tant syndicales que poli-iques, les idolâtries du monde moderne. Cette mission théologique est ine mission de rupture, en face du catholicisme qui, plus volontiers, a une héologie de la continuité et de l'assimilation.

La vocation actuelle du protestantisme est d'être un peuple qui sait ce u'il croit et pourquoi il le croit.

En face du monde, menacé de mort, où l'injustice croît sans cesse, et la ouffrance et la guerre et la pollution (physique, cosmique et morale), t la menace de dictature de l'argent, des idéologies, de la politique et e la volonté de puissance ; un monde menacé d'asphyxie par la natalité, a famine, les courses aux armements, la menace atomique ; cet esprit de iscernement, de lucidité implique une anthropologie claire, une escha-ologie claire et une sotériologie claire.

2. A côté de cette vocation critique, la vocation du protestantisme est 'annoncer clairement la Parole, la bonne nouvelle de l'Evangile.

Nous avons le privilège d'être une Eglise sans castes, sans clergé, sans iérarchie, où chacun est appelé à être consacré au service de Dieu et es hommes, ordonné par son baptême et sa confirmation, et où l'Eglise, 'est-à-dire le peuple, parle la langue du peuple et vit la vie de témoin u-milieu du peuple, où l'Eglise est un peuple responsable, qui doit refuser e se laisser décharger de ses responsabilités, un peuple qui a la parole t doit refuser de ne pas la prendre, un peuple appelé à être adulte, est-à-dire qui a besoin de nourrir sans cesse sa vocation par l'adoration t la prière, par le culte, la louange et la communion, signe de la Royauté u Christ et du Dieu vivant, confessé par l'Eglise aujourd'hui.

Notre privilège, en France, est d'être une Eglise petite, pauvre, trop etite pour avoir des prétentions, un peu comme un levain, Jésus dit ussi : du sel. Nous sommes appelés à être cette Eglise ouverte, mission-aire, œcuménique, appelant les hommes à la repentance et à la foi, dans langage du peuple, là il y a à se repentir et à découvrir la grâce.

3. La vocation du protestantisme, enfin, est une vocation de service. on premier service est un service de lucidité concrète, c'est-à-dire :

a) une analyse critique des plans et prospectives nationales ou euro-éennes ou mondiales.

Un service, c'est-à-dire un partage de l'aventure humaine, en connais-nt le caractère limité, partiel, mortel, de toute entreprise de civilisation.

Un partage pour déceler les erreurs, les illusions, les injustices, le
cécités, dues à notre situation, à notre aveuglement sur nous-mêmes
sur l'autre.

b) Ensuite, notre vocation consiste à vivre cet Evangile, dans un
recherche de présence aux besoins des hommes de ce temps, à l'écou
de leurs détresses, de leurs souffrances, pour que les œuvres nouvelle
les entreprises nouvelles, viennent plus du cœur que du cerveau, soie
le fruit de l'écoute de Dieu en même temps que de l'écoute des homme

Cette vocation d'amour s'exerce d'abord dans la communauté, qui e
appelée à être une communauté d'amour fraternel, de respect, de partag
Puis, étant cela, une communauté de compassion et d'entraide, en un lie
envers les petits, les blessés, les handicapés, les exclus et les rejetés
il y en aura toujours. L'action pouvant, dans ce domaine, dépasser le cad
individuel pour agir au niveau des structures et des lois.

En conclusion, devant cette question : « la vocation actuelle du prote
tantisme français, compte tenu de son héritage et des défis d'aujourd'hui
nous disons : l'homme, le monde, sont fondamentalement toujours l
mêmes, l'Evangile est le même, hier, aujourd'hui, éternellement, il n'y
a qu'un, les chemins que Dieu a suivis hier ne sont pas caduques, ce q
la Révélation dit sur l'homme, la société et l'avenir ne nécessite aucu
modernité, c'est la seule modernité vraie.

Les quelques verbes suivants nous paraissent caractériser notre voc
tion : adorer, attendre, libérer, couper, semer, accueillir, nourrir, envoy
soigner.

Roger GROSSI, pasteur, 61 ans.

Eglise Réformée de France.

Président du consistoire de Nîmes.

Membre du Conseil de la Fédération protestante de France.

Secrétariat Année diaconale.

SITUATION DANS LA SOCIETE FRANÇAISE.

Claude GRUSON

La France est en crise. Personne ne le conteste plus. Crise de conjonc-ture ? Crise économique majeure ? Crise de civilisation ? Quelle est 'étendue du séisme que déclenche la hausse du prix du pétrole ?

Jusqu'à l'été 1974, les gouvernements français successifs (et les can-didats à la présidence, abstraction faite de Dumont) ont présenté l'affaire comme un incident de parcours, qui ne compromettrait pas les perspec-tives de progrès économique et social. Depuis l'automne de cette même année, ils passent au style tragique. Où est la vérité ? Le plus souvent on se garde de trancher, hésitant à affirmer que les capacités d'adaptation, voire de création, du système de liberté d'entreprise sont désormais dépassées ; or c'est ce système qui est mis en question. Je suis plus affirmatif : toute ma réflexion me conduit à conclure que le séisme est très profond.

Avant la guerre du Kippour, l'analyse du développement économique actuel laissait apercevoir la nécessité imminente d'une mutation profonde du système politique. Les travaux préparatoires du VIe Plan français, remarquablement conduits du point de vue technique, mettaient en lumière les nombreux secteurs d'activité dans lesquels il était absolument néces-saire de mettre en place des institutions nouvelles — institutions d'infor-mation, de concertation, d'administration. Pourquoi cette nécessité ? Parce que les risques d'effondrement dans le désordre — désordre des prix, du crédit, de l'enseignement, des qualifications de la population en âge de travailler eu égard aux exigences concomitantes des activités économi-ques, de la recherche scientifique et technique, de l'urbanisation — ne pouvaient être maîtrisés que dans la mesure où des agents nombreux, investis de responsabilités parfois importantes, mais dispersés et se regardant comme autonomes, devenaient progressivement capables d'agir en vue d'objectifs cohérents. Or comment assurer cette cohérence ? C'est ici que s'ouvre un choix crucial, dont la netteté tient à la complexité crois-sante des économies actuelles.

Première option : la cohérence peut être assurée par la domination du pouvoir économique. Personne ne soutient ouvertement cette solution — encore qu'elle réponde évidemment aux préférences secrètes de certains agents de ce pouvoir et qu'il soit concevable de la réaliser par la mise en œuvre de techniques — qui existent — d'information dirigée, de publicité, de manipulation de l'opinion. On peut soutenir que telle est déjà la solution en cours d'application. Qu'elle soit fortement critiquable, on n'en peut douter : tout d'abord elle donne un pouvoir de nature politique — puisqu'il s'agit d'orienter une évolution économique dans laquelle la

liberté de l'homme est fortement impliquée — à un pouvoir économiq dont l'attention est concentrée sur des tâches de gestion et dont réflexion politique est faible ; autrement dit, elle constitue le pouv économique en un pouvoir politique mal informé et irréfléchi, do oppressif ; c'est pourquoi la solution risque à la longue d'être ineffica car les capacités de progrès scientifique et de renouvellement techniq dépérissent dans l'oppression.

La deuxième option consiste à rechercher la cohérence d'objectifs d divers agents de l'évolution économique en mettant progressivement place des institutions démocratiques. Long travail et plein d'aléas ; qui peut garantir, dans ces pays divisés qui constituent le monde oc dental, que sortira d'un débat et de négociations vraiment démocratiqu non certes un projet global unanimement accepté (ce serait une chimèr non même un projet pluraliste cohérent, mais du moins une intelligen commune de la situation et des actions fondamentales qu'elle requie Cependant, pour qui veut à la fois éviter l'effondrement dans le désor et écarter le totalitarisme technocratique, il n'y a pas d'autre voie. Au bien les premières étapes en sont-elles aisément concevables : repla le Plan au centre de la politique économique ; étendre ses analyses, s prévisions, ses interventions dans les procédures de décision, à tous domaines qui doivent y être logiquement insérés pour qu'il constitue ensemble cohérent ; organiser à son sujet un débat dans lequel toutes opinions pourraient intervenir efficacement (c'est-à-dire après avoir re toutes les informations qu'elles auraient jugées nécessaires) ; provoqu l'élaboration au sein de chaque entreprise, de chaque service public, d'u information suffisante pour introduire tous les intéressés dans un co mencement de débat sur les objectifs à long terme et sur la gestion. To ces objectifs sont à mon sens réalistes et, une fois visés sérieuseme les progrès réalisés dans les directions qu'ils marquent transformerai rapidement le climat politique, amorceraient la mise en place d'une dén cratie véritable, la grande mutation politique que la mutation techni économique actuelle rend possible.

Depuis plusieurs années, ce choix crucial paraissait ouvert à tous analystes de la planification et des politiques de développement. C'ét une évidence intellectuelle. Mais l'opinion, même dans les milieux d geants, ne l'apercevait pas clairement. Les milieux dirigeants en pla n'en voyaient pas la nécessité ; pour eux, des réformes marginales su saient. Quant aux dirigeants des partis d'opposition, quant à l'opin contestatrice, ils ne voyaient pas que l'existence objective de ce ch les contraignait à formuler leurs critiques et leurs projets en tern nouveaux : ils ne voyaient pas que, devant l'ampleur et la profondeur la mutation en cours, la nécessité de la cassure révolutionnaire dev être justifiée en termes renouvelés par rapport à ceux qu'utilisait Ma ils ne paraissaient pas voir que, au-delà de cette cassure, leur espéra pouvait et devait être exprimée, non comme une utopie, mais comme programme d'action concret, opérationnel, mûri dans un débat contra toire où l'expérience acquise aurait eu sa place.

Un accident était donc nécessaire, dont la nature exacte était diffic ment prévisible, pour qu'apparaisse concrètement la transformation in table des analyses, des attitudes critiques ou constructives.

La hausse du prix du pétrole crée cet accident. A posteriori, on conçoit difficilement qu'elle ait été imprévisible, ou du moins que ceux qui l'avaient prévue n'aient pu se faire entendre. La cause de cet aveuglement est assez claire : dans des procédures de planification hâtives, insuffisamment éclairées sur les données technologiques du développement économique (car cette information, en fait, n'était pas systématiquement rassemblée et comportait d'immenses lacunes), la prévision était menacée d'incohérences multiples. Cette analyse rétrospective est utile ; mais le problème n'est plus là. Ce qui est maintenant évident, c'est que toute politique de développement doit prendre en compte le fait que les ressources naturelles ne sont pas inépuisables et qu'il faut faire entrer dans le calcul économique les charges et les aléas (de toutes natures) de leur renouvellement, de la récupération des matières premières, de la mise en œuvre de techniques compatibles avec l'utilisation de produits de remplacement. Toute action économique doit donc être placée dans un horizon de prévision fortement allongé ; de plus, dans cet horizon allongé, la nécessité inéluctable de profondes mutations apparaît pour la plupart des secteurs d'activité : industries énergétiques, transports, production agricole et alimentaire, de façon générale toutes activités fortement utilisatrices d'énergie, de matières premières, de terres cultivables. L'étroite interdépendance dans laquelle doivent être conçues ces diverses mutations sectorielles, la progressivité inévitable de mutations aussi profondes, qui doivent donc être programmées, toutes ces données de la situation actuelle imposent une planification globale bien plus rigoureuse et minutieuse que la planification du passé. De plus, tous les agents économiques doivent être capables de s'insérer activement dans les perspectives nouvelles qui s'offrent à eux, et par conséquent de les comprendre. L'impossibilité d'échapper à une véritable démocratie économique apparaît clairement.

Désormais, nous ne pouvons plus vivre dans un horizon court, entraînés par des forces économiques dont nous savons qu'elles mènent à l'impasse. C'est toute notre manière de vivre qu'il nous faut adapter, et donc créer à nouveau, en tenant compte certes des limites physiques de la croissance économique, mais aussi du potentiel d'innovation que recèle toute économie qui intègre progressivement l'acquis d'une connaissance scientifique constamment renouvelée. Des libertés nouvelles nous sont ainsi ouvertes. Il faut savoir les utiliser : réflexion de technique économique ; réflexion éthique aussi. L'une n'aboutira pas sans l'autre.

Dans cette situation, la réflexion théologique voit évidemment la nécessité de déboucher sur une éthique qui comporte un élément important d'engagement politique. Mais de quelle nature doit être cet engagement ? Doit-il conduire l'homme qui vit de l'espérance évangélique à s'associer complètement activement, à la révolte des pauvres, telle qu'ils l'expriment spontanément ? Ou doit-il passer par un détour piétiste ; attendre d'un appel à la conversion personnelle que, entendu, il détermine dans la profondeur du corps social un changement radical — quoi qu'actuellement imprévisible — des conceptions politiques ?

Il me semble que, aujourd'hui, le protestantisme français se partage entre ces deux orientations qui conduisent l'une comme l'autre à des impasses. Le problème de l'éthique politique ne peut être résolu en

l'absence d'une compréhension profonde des mécanismes de transfor
mation du monde actuel et des libertés qu'ouvrent ces mécanismes. E
ces termes, il n'est pas abordé. Vu le poids dont pèse actuellement su
chaque homme la vie politique, cette absence d'une éthique politiqu
raisonnée est nécessairement à l'origine d'un trouble profond.

Claude GRUSON, 64 ans.
Inspecteur général des Finances honoraire.
Eglise Réformée de France.
Président du Centre de Villemétrie, Paris.

VOCATION.

Serge GUILMIN

1. **Vocation.**

La vocation du protestantisme français peut se définir comme la possibilité offerte à tout homme de découvrir à la fois le sens de sa vie et de l'histoire qu'il habite. C'est la recherche active et solidaire de ce que l'Evangile nomme dans son langage propre le « Royaume de Dieu et sa justice » qui constitue à la fois le sens de l'existence individuelle et l'espérance offerte à l'humanité tout entière.

Le salut qui est proclamé par les prophètes et les apôtres ne vise pas simplement à constituer une communauté particulière qui échapperait de quelque manière que ce soit aux vicissitudes de l'histoire et à ses responsabilités. Lorsqu'il est question de pardon, de réconciliation, de justice... il ne s'agit pas simplement de faits religieux concernant l'intimité de « croyants » mais de la réalisation d'un projet qui concerne l'histoire de tous les hommes de tous les temps.

La vocation du protestantisme ne diffère pas de celle qui est signifiée dans toute la Bible au peuple d'Israël porteur de prophéties qui contestent toutes les prétentions aux conformismes politiques, culturels et religieux des nations. L'Israël biblique ne perd sa vocation qu'en devenant une nation comme les autres, comme le protestantisme perd sa vocation chaque fois qu'il n'apparaît plus que comme une religion parmi d'autres. Il ne saurait y avoir de « religion protestante » là où précisément la vocation théologique et culturelle du protestantisme consiste à dégager l'Evangile des réductions religieuses dont il est l'objet.

La « justice » biblique n'est pas à confondre avec les simulacres de notre justice ; « Dieu » n'a rien de commun avec le « Dieu » des croyances religieuses. David fut un « roi » non-divinisé comme il n'y avait pas de roi dans tout l'ancien orient. La venue du Messie a été perçue par l'Eglise primitive comme l'inespéré radical.

C'est pourquoi on ne peut parler de protestantisme « français » que dans la mesure où précisément il ne partage pas sans critique les perspectives « hexagonales » qu'implique l'appartenance à une nation particulière ; autrement dit dans la mesure où il ne sert pas de facilitateur ou d'alibi aux pouvoirs en place.

Porteur de cette « espérance contre toute espérance » le protestantisme répond à sa vocation en contestant le caractère absolu de toutes les pratiques politiques, culturelles ou religieuses propres aux « nations » au nom d'une espérance proclamée dans un langage sans cesse renouvelé par l'activité interprétante (herméneutique) de l'Eglise (facultés,

paroisses, groupes de recherches). Cette espérance annoncée à tous les hommes se traduit simultanément par le refus radical de tout ce qu maintient captif des hommes. C'est pourquoi le protestantisme français au sein des grandes transformations sociales qui sont celles de notr temps, a pour vocation essentielle de veiller à ce que le bien-être nationa ne soit pas rendu possible par l'injustice vis-à-vis des plus pauvres et l marginalisation systématique des contestataires.

Chaque fois que le protestantisme s'efforce de mettre fin à des situa tions d'injustice, il répond à sa vocation (par exemple : les prisons, les migrants, l'objection de conscience, la condition des internés dans les asiles, les perspectives visées par les programmes scolaires, etc... Chaque fois que le protestantisme s'efforce de ménager des espaces d culture, de recherche, de compréhension entre les hommes, il répond sa vocation.

Sa vocation ne consiste pas à mépriser ou à sous-estimer les projet humains non plus que de leur apporter un quelconque « suppléme d'âme » mais à poser sans cesse des questions qui empêchent tout résignation devant les injustices que comporte toute histoire humaine.

Ainsi par exemple, aujourd'hui ce n'est pas la technique en elle-mêm qui est à mettre en question mais le projet global qui implique que l'uti sation de la technique se fait au mépris de l'équilibre écologique, a mépris de la condition des travailleurs. C'est du choix entre ces deu questions : en vue de quel profit ? ou : « en vue de quel homme ? » qu dépend l'utilisation de la technique. Un autre exemple pourrait être pri sur le plan de l'éducation. A une époque où les études philosophiques e littéraires connaissent dans les établissements secondaires une réductio d'horaires importante, il appartient à l'Eglise de veiller à compenser l manque culturel qui est en train de croître par une ouverture telle à ce problèmes que des projets puissent s'élaborer, que des mises en questio puissent se formuler. Il en va pour notre peuple de la simple possibilit d'approcher ce qui fait le fondement du protestantisme : l'écoute et l compréhension de la Bible.

La vocation du protestantisme c'est aussi de ne pas chercher à évite les tensions que suscitent les différentes lectures de la Bible et de l réalité, et les différentes pratiques qu'elles entraînent aussi bien sur l plan exégétique et dogmatique que sur le plan culturel et politique. Etr un lieu où des hommes trouvent encore la possibilité de se parler et d faire des projets tandis que se raréfient partout ailleurs les possibilité de réelles confrontations et recherches, telle est la réponse que le prote tantisme peut apporter à une société de plus en plus fragmentée. Malgr tous les traits négatifs que l'on pourrait relever à l'encontre du prote tantisme français, il y a peu de lieux, aux dires même d' « incroyants où une co-habitation de tendances aussi diverses est possible et o l'écoute réciproque reste toujours offerte.

2, **L'héritage.**

L'héritage protestant c'est avant tout une tradition de culture et d liberté. Si le protestantisme tire son courage et sa liberté du souven de sa résistance à l'oppression il se souvient aussi que son goût de recherche biblique et de l'analyse de l'histoire, sa vocation théologiqu

remonte aux premières heures de la Réforme. Au cœur de chaque situation historique donnée, le protestantisme pratique l'écoute de l'Ecriture et mesure avec d'autres, chrétiens ou non, les conséquences libératrices de cette écoute. Parce qu'il est issu d'un mouvement culturel sans précédent, le protestantisme entretient en tout temps une tradition de liberté et parce qu'il est issu aussi de la communauté opprimée il se fait solidaire de toutes les luttes contre les oppressions que comporte l'histoire.

Les protestants, dès l'époque de la Réforme, furent les héritiers d'un travail culturel (que les auteurs de ce travail fussent « croyants » ou « incroyants »). C'est en raison de cet héritage que le protestantisme, bien loin de se croire agressé par les sciences humaines contemporaines, se doit d'être en constant dialogue avec toutes les recherches qui visent à libérer l'homme de ses maladies, de ses fantasmes, de ses crispations, de ses incompréhensions.

Mais l'héritage protestant c'est aussi un style d'évangélisation qui ressort davantage de la propagande religieuse et du conditionnement des masses que de l'organisation d'un espace propice à la réflexion et au « renouvellement de l'intelligence ». C'est sur ce point qu'il importe que le protestantisme redécouvre un style d'évangélisation qui ne soit pas emprunté aux méthodes de démarchage commercial américain. Faute de consentir à une profonde réforme en ce domaine, le protestantisme s'écarte gravement de sa responsabilité spécifique qui est de mettre les hommes en mesure d'agir conformément aux perspectives de l'Evangile. Etre héritiers des Réformateurs cela ne va pas sans une constante remise en cause de l'Eglise et des formes de son témoignage. Ainsi nous ne saurions être aujourd'hui simplement des répétiteurs au sens où nous devrions être « calvinistes » ou « luthériens ». Les doctrines élaborées à l'époque de la Réforme pour répondre aux problèmes qui se posaient alors ne correspondent pas nécessairement à l'équipement dont l'Eglise doit se munir pour répondre aux problèmes de notre époque. Nous ne sommes liés aux confessions de foi des époques antérieures que dans la mesure où une nouvelle confrontation avec les Ecritures et avec l'histoire que nous vivons les rend intelligibles et utiles pour rendre compte à l'homme d'aujourd'hui de l'espérance chrétienne et l'exhorter à en vivre.

3. Les défis.

Les défis d'aujourd'hui sont caractérisés par tout ce qui empêche les hommes de fabriquer une histoire fraternelle, éclairés par les conséquences libératrices que l'Evangile de Jésus-Christ — indépendamment de l'infidélité dont les églises peuvent se rendre coupables — ne cesse de susciter pour le salut du monde. Les défis, ce pourrait être tout ce qui contredit la tradition de liberté et de nouvellement de l'intelligence dont nous venons de parler. Tout ce qui ne remet pas en question la soumission que les pouvoirs sollicitent. A ce titre les défis se situent aussi bien dans le grand enfermement économique de la société industrielle que dans les mouvements qui développent une religiosité qui aggrave l'aliénation de l'homme, qui l'écarte de la prise de ses responsabilités, de la conscience de sa solidarité.

Conditionné par l'environnement d'une société qui ne reconnaît pas les mêmes valeurs que lui, il est à craindre que le protestantisme fran-

çais oublie sa propre histoire et par conséquent ne trouve plus le courag
de choisir entre le conformisme à une société asphyxiante et le témo
gnage d'une nouveauté de vie possible. Comme le protestantisme de
Etats-Unis le protestantisme français peut devenir un « protestantism
sans réformation ».

Plus précisément, quelques-uns de ces défis pourraient être ains
énumérés :

1° Le fondamentalisme, bien loin d'être une position réfléchie est un
mise à l'épreuve de l'Eglise. La lecture littérale de la Bible n'est que l
fruit d'une paresse entretenue par une structure inadéquate de l'Eglise
une coupure trop importante entre les lieux où s'élabore la théologie un
versitaire et la base paroissiale. Il est à espérer que le nouvel Institu
Protestant de Théologie pourra combler cette déficience. Mais il convien
de venir à bout de coupures qui ne favorisent guère le travail de l'Eglise
Facultés/paroisses, Théologie/Evangélisation... Les Facultés ne sauraien
être des écoles pastorales : les membres de l'Eglise devraient se sent
plus largement appelés à participer au travail théologique.

2° La « dissémination » n'est un problème que par rapport à un modèl
d'église emprunté à un mode d'existence rural qui a prévalu jusqu'a
XIXe siècle. La dispersion de la population des anciens lieux de conce
tration protestante ne pose pas simplement un problème de desserte
côté du maintien des formes paroissiales des églises de villes, mais el
pose le problème d'une nouvelle manière de vivre l'Eglise aussi bien dan
les villes que dans les espaces ruraux.

3° La culture issue de la société industrielle tend à mettre de plus e
plus l'accent sur les disciplines mathématiques et de moins en moin
sur les disciplines littéraires et philosophiques. Les conséquences loi
taines d'une telle formation, c'est que de moins en moins d'homme
disposeront de moyens pour réfléchir aux fins de la société dans laquel
ils vivent. L'enseignement biblique et théologique des églises rencontre
de moins en moins un terrain permettant des dialogues féconds.

4° La pression des sectes contribue à aggraver l'aliénation de l'homm
et correspond à une pression politique qui vise à soumettre l'homme
des projets qui lui sont étrangers.

5° Il se pourrait qu'une entreprise comme celle de Taizé contribue
aggraver l'hypothèque religieuse qui empêche nos contemporains d'e
tendre l'Evangile libérateur et d'en porter les conséquences au cœur d
l'histoire qu'ils vivent.

Serge GUILMIN, pasteur, 46 ans, Cantal.

Eglise Réformée de France.

Président Commission Régionale Evangélisation Sud-Ouest.

Itinérant occasionnel Commission Générale Evangélisation.

Rédacteur de la « Voix Protestante ».

VOCATION.

François GUIRAUD

A) Evacuer d'abord un moment d'agacement devant le risque d'autocontemplation d'une minorité sociologique élitiste.

B) Les défis d'aujourd'hui ?

a) La maîtrise accrue des aspects matériels de la vie, grâce aux progrès scientifiques, technologiques et économiques, ainsi que le développement des sciences humaines, devraient permettre à l'homme de mieux gérer la terre et de mieux gérer ses propres comportements collectifs et individuels.

Et la liste de ce qui pourrait aller mieux est longue.

L'interdépendance croissante des phénomènes sur une terre devenue finie et de plus en plus encombrée, allonge et complique la liste.

b) Mais surtout, les hommes seront-ils capables, devant cette liste, de ne pas adorer des idéologies devenues idoles, seront-ils capables de reconnaître et de prendre pour déterminante la dimension spirituelle de l'homme (n'est-ce pas le message d'un Soljenitsyne face à toutes les idéologies) ?

C) Vocation du protestantisme français.

a) Reconnaître **ses faiblesses :**

— cérébralité,
— individualisme excessif,
— fierté-orgueil de minorité,
— se culpabiliser... pour se donner bonne conscience.

et **ses solidités :**

— écoute de la Parole,
— exigence de fidélité,
— sens des responsabilités personnelles,
— pluralisme souvent correctement vécu.

b) Ceci étant, s'efforcer d'offrir ce qui participe de ses solidités plutôt que de ses faiblesses :

— aux chrétiens en face des défis, il est sûrement demandé d'apporter, comme tous les hommes de bonne volonté, leur force, leur temps, leur argent. Mais il leur est demandé en plus de manifester que le monde a un sens, que Dieu (par Jésus-Christ) existe et parle aux hommes et les aime.

Il leur est demandé, quels que soient leurs engagements, d'apporte aux « politiques » provocations et nourritures spirituelles, afin de le inciter à être des visionnaires, avant d'être des gestionnaires, souve préoccupés des seuls intérêts matériels à court terme.

La culture et la sensibilité catholique, dans ce sens, me paraît part culièrement riche dans sa dimension incarnée, humaine et pédagogiqu

Les orthodoxes seraient particulièrement aptes à rappeler la dimensio d'adoration devant le Créateur et la création.

Les protestants : si nos théologiens font l'effort de parler simpleme (et de parfois garder un peu plus pour eux leurs angoisses d'homme en recherche) si nos laïcs font l'effort de lire et dire la Bible (plut que de ratiociner sur des thèses) les Protestants français pourraie apporter une dimension d'écoute et d'obéissance à la Parole, gui spirituel et ferment évangélique.

François GUIRAUD, 53 ans.
Directeur général de Société.
Eglise Réformée de France.
Conseiller presbytéral St-Germain-en-Laye.
Membre du Conseil et du Comité de « Réforme ».

SITUATION DANS L'EGLISE UNIVERSELLE.

Franz J. LEENHARDT

Mon cher ami,

Dans l'espoir d'être un peu utile, j'aurais volontiers contribué à une enquête de la Fédération protestante, mais le sujet sur lequel vous m'invitez à dire quelque chose me trouve fort dépourvu. Français et habitant Genève, gardant avec la France d'étroites relations, je ne peux parler du protestantisme français comme si j'étais réellement dehors. Ni mes origines, ni ma résidence, ni mes occupations ne me permettent d'acquérir à son égard une suffisante distance pour pouvoir répondre avec pertinence à votre question.

J'ai voulu corriger un peu cette carence en écoutant une voix qui me paraissait pouvoir répondre mieux que moi. J'ai posé votre question à Visser't Hooft, et nous nous sommes entretenu sur ce sujet un moment. Ses réponses ont rejoint ce que je m'apprêtais à vous écrire, mais le bilan de cette conversation vous paraîtra bien maigre, je le crains.

Nous avons constaté d'abord qu'il est difficile de parler « du » protestantisme français, comme s'il y avait un seul protestantisme français. De G. Casalis à P. Courthial, l'éventail offre une variété aussi intéressante que multiple de personnalités fortement typées, d'opinions, de positions théologiques, éthiques, politiques variées, souvent contraires. Si l'on fait la moyenne, on aplatit le relief, ce qui correspondrait peut-être au tonus de la masse, mais laisserait ignorer la valeur de ceux qui, dans un certain isolement, consacrent à la cause qu'ils servent autant de talent que de foi.

Ceci laisse entendre que ces personnalités sont malheureusement rares, comme l'indique la statistique des collaborateurs français du Conseil œcuménique. Est-ce seulement parce que le protestantisme français est lui-même peu nombreux ? Est-ce parce que la chose œcuménique y rencontre un intérêt limité, et moindre que les problèmes, plus urgents, semble-t-il, de caractère éthique (sociaux ou personnels) ?

Le rôle de certaines personnalités donne peut-être parfois du protestantisme français une idée avantageuse, flatteuse : je n'ai pas dit trompeuse. Le cas de Marc Boegner illustrerait cette remarque. On a souvent admiré que le protestantisme français, si faible en nombre, produise des hommes si éminents. Mais la question est de savoir ce qu'il y a comme troupe derrière ces leaders. Du dehors, on n'en peut pas juger ; c'est un examen de conscience et un bilan que seul le protestantisme français peut faire.

Dans la constellation ecclésiastique actuelle, ce qui frappe peut-êtr le plus l'observateur étranger, dans le protestantisme français, c'est façon dont il est sorti de la situation missionnaire traditionnelle, po s'engager dans une voie nouvelle et originale, qu'il semble être enco le seul à poursuivre, pour le plus grand bien de la cause de l'Evangile.

Vous voyez, mon cher ami, que j'avais raison de vous avouer que n'aurais pas grand chose à vous dire d'intéressant ou d'utile. Je n' cependant pas voulu laisser votre question sans réponse, ne fût-ce qu par attachement à l'église réformée de France, ma « mère ».

Franz J. LEENHARDT, pasteur, 73 ans.

Eglise Réformée.

Ancien Doyen de la Faculté de Théologie protestan de Neuchatel.

Professeur honoraire de l'Université de Genève.

SITUATION ET VOCATION.

Marc LIENHARD

Le protestantisme français a toujours constitué une minorité dans le pays. Mais il nous semble que la diminution du nombre des protestants s'accentue. Verra-t-on arriver le moment par exemple où le protestantisme alsacien sera la moitié du protestantisme français ?

Il faut réfléchir sur la signification d'une telle évolution. Dès maintenant deux attitudes semblent se dessiner : la fuite en avant où l'on considère comme dépassée toute référence au passé ou à une spécificité protestante pour adhérer par exemple à des slogans à la mode ou se perdre dans l'action socio-politique, d'autre part il y a l'intégrisme qui se recroqueville sur lui-même et refuse d'assumer les grandes interpellations de l'heure par crainte de trahison.

La diminution numérique du protestantisme pose un certain nombre de questions au plan institutionnel. Je suis effrayé par la multiplicité des commissions et les états majors trop gonflés par rapport à la base. On sait que plus une société est petite, plus elle tend quelquefois, pour se donner de l'importance, à gonfler les effectifs de ses organes directeurs. Il est vrai que la pénurie de nos moyens semble actuellement freiner quelque peu le mouvement, ce dont il ne faudrait pas s'affliger. Par ailleurs, je persiste à penser qu'il y a un excès de parisianisme non seulement dans la gestion des affaires du protestantisme français, mais aussi dans la façon de voir les choses. Cela s'explique par des causes multiples (dont en partie une certaine abdication des Alsaciens), mais cela ne me semble pas sain.

Je note également le déséquilibre qui, au plan de l'attention des responsables du moins et de la presse, semblait s'instaurer entre la réalité paroissiale et les mouvements. L'avenir semblait se trouver chez ces derniers. On déchante quelque peu actuellement. Je crois qu'il nous faut retrouver une théologie saine et pratique de la paroisse. Pour importants que soient les mouvements — j'y reviendrai — la continuité (jusque sur le plan physique du protestantisme français) est plutôt du côté de la paroisse. Il se pourrait, certes, qu'on soit amené un jour à penser que le protestantisme n'a plus de raison d'être, mais il faudrait encore, à ce moment, des paroisses chrétiennes ! Mais loin de moi l'idée de réduire l'Eglise aux paroisses !

Je relève les mutations au niveau des mouvements. D'anciens mouvements tels que la Fédé, et beaucoup de mouvements de jeunesse qui ont formé des générations de chrétiens protestants responsables périclitèrent, voire ont disparu. D'autres mouvements ont pris leur place,

charismatiques ou autres, très souvent interconfessionnels. Un certa
clivage risque d'ailleurs de s'introduire ainsi entre bien des responsabl
d'Eglises encore formés par la Fédé et les nouvelles générations. Ce
dit, je crois à la nécessité et la diversité de mouvements et de peti
groupes dans l'Eglise ou en marge, à condition qu'il y ait place pour u
réelle diversité, qu'on ne s'excommunie pas réciproquement et qu'
cesse d'opposer paroisse et mouvements.

Un fait qui m'inquiète beaucoup, c'est une certaine désaffection, da
bien des milieux protestants vis-à-vis de la bible et de la théologi
Disons un mot sur ce dernier point. Je crois que notre époque nous po
une série de questions fondamentales concernant la foi chrétienne, s
racines et son expression, sa vérité et l'espérance qu'elle entraîne.
crains que nous n'assumions que bien faiblement ces interpellations
que l'effort proprement théologique ne soit actuellement que peu imp
tant. Je le discerne à peine dans un journal comme « Réforme » p
exemple, dont la spécificité par rapport au « Monde » devrait être pl
fortement affirmée. De même je me demande si les pasteurs en exerci
travaillent assez sur le plan théologique. Ils sont actifs dans toutes sort
de réunions, mais croient-ils encore au sens que l'étude d'un liv
théologique peut avoir ? Je généralise abusivement, car heureuseme
il y a des exceptions, des hommes dont le travail est nourri de réflexio
théologiques et bibliques. Je n'ose rien dire de ce qui se fait au niveau
nos facultés de théologie. Peut-être ne réussissons-nous pas assez
donner aux futurs pasteurs le goût du travail théologique ? Mais je m'i
surge contre une opinion trop répandue qui penserait qu'on pourra
s'initier à la théologie en quelque sorte en passant, sans s'adonner
des études sérieuses. Ceci ne vise évidemment pas la formation théol
gique des laïcs qui me paraît une des choses les plus prometteus
actuellement. Mais je critique la tendance quelquefois présente da
certaines réformes des études de théologie.

Enfin je voudrais signaler un problème qui n'est pas sans gravit
la crise des maisons d'édition qui dans le passé ont grandement ser
le protestantisme français et la recherche théologique. Qu'en est-il
l'avenir de Labor et Fides et de Delachaux et Niestlé, pour ne parl
que d'eux ?

Il faudrait parler longuement de l'évolution des idées et des men
lités pour caractériser la situation actuelle du protestantisme frança
Je me bornerai encore à quelques remarques. D'abord il me semb
évident qu'il y a des protestantismes. Il y a par exemple encore
protestantisme qui se définit simplement par opposition au catholicism
à côté d'autres tendances dont c'est bien le moindre des soucis. Il y
la diversité confessionnelle entre luthériens et réformés qui, à m
avis, n'est ni une illusion ni un mal, et qui se caractérise par une d
férence d'attitudes face à la tradition, à l'institution, à l'unité de la foi
au culte.

La nécessité d'un recentrage apparaît de plus en plus aujourd'hui. U
crise d'identité traverse le protestantisme français. A force de prêch
le pluralisme on ne sait plus qui l'on est. Mon impression, un peu pénib
est que les partisans du pluralisme cessent souvent de plaider pour
pluralisme quand il s'agit des positions des autres ! Quoi qu'il en so

il y a aujourd'hui, me semble-t-il, une saine soif de l'essentiel parmi beaucoup de fidèles protestants ou catholiques. Lassés de subir les lubies (ou les crises d'identité) de leurs pasteurs, ou d'être assommés par des slogans, ils sont devenus plus exigeants. Or, nous sommes restés à bien des égards très cléricaux, nous imposons par exemple des idées d'un Bonhoeffer mal digéré, sans écouter les hommes et les femmes auxquels nous avons à faire. Ainsi, par exemple, l'opposition entre religion et foi chrétienne, entre un christianisme cultuel et un christianisme sécularisé me semble sujette à caution. Mais combien de (pasteurs) protestants en sont encore à cette distinction !

Tout compte fait, il faut regretter le manque de mobilité au niveau théologique. Il y a un singulier contraste entre nos façons de changer de slogans ou de vedettes au sein du protestantisme français et notre manque de mobilité au niveau plus profond. Les réactions aux textes du groupe des Dombes me semblent significatives à cet égard. Face à un langage qui ne correspondait pas entièrement à la tradition protestante les vieux réflexes ont joué, mais sans qu'on ait opéré un véritable cheminement au niveau de la pensée. On pourrait montrer le même phénomène à propos d'autres questions. Cela s'est vu aussi lors des thèses de Lyon dont on s'est bien peu préoccupé, du moins dans l'Eglise Réformée de France.

Il faudrait parler longuement ici des mutations au niveau théologique. La plus importante est évidemment le passage du barthisme au post-barthisme, qui coïncide avec le changement de génération. Nous ne disposons pas à l'heure actuelle de théologie qui fasse référence pour une majorité. Les théologies de la mort de Dieu ont eu une existence éphémère. Il faudra voir si les théologies centrées sur une recherche du sens et sur une expression de l'espérance et de la fête vont s'avérer plus solides. Ce ne sera possible qu'au prix d'un travail biblique sérieux et d'un effort incessant au niveau du langage. L'hermétisme est à éviter. D'ailleurs, il n'est pas seulement l'apanage des conservateurs. Il ne faut pas nier pour autant que la théologie a un côté technique, qu'elle a pleinement le droit d'avoir et que nulle démagogie ne peut éliminer.

Il y aurait encore lieu d'analyser ce phénomène curieux que j'appellerai la lassitude de l'œcuménisme. Il faut en tenir compte lorsqu'on parle du protestantisme français d'aujourd'hui. Je crois qu'il faut persévérer avec patience dans l'effort œcuménique, fût-ce au plan des petits pas, mais en accomplissant l'effort de recentrage et de redéfinition de l'identité. L'heure des grandes retrouvailles n'a pas sonné encore.

II. — NOTE SUR LA VOCATION ACTUELLE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

Elle se situe à mes yeux à trois niveaux :

1. Nous sommes appelés à une certaine révision. Je ne crois pas, par exemple, que l'individualisme protestant corresponde à la vision biblique de l'homme, ni le spiritualisme de nombreux cultes ou l'abstraction de nos modes d'expression. Il faut corriger à ce niveau là une évolution intérieure au protestantisme, retrouver certaines valeurs au niveau de la vie communautaire (monachisme, confession de foi, sacrements, partage, etc...) sans perdre pour autant ce qui fait la spécificité du protestantisme.

2. La vocation du protestantisme s'exprime aujourd'hui encore **en réf rence à un message** qui l'a fait naître au XVIe siècle et qui me para toujours d'une singulière **actualité** :

— la constante référence à la seule autorité de l'Ecriture sainte co prise de façon christocentrique, c'est-à-dire selon son centre qui e le Christ rédempteur ;

— le message de la justification par la foi qui, traduit dans notre langag signifie que le sens dernier de la vie humaine n'est pas à cherch au niveau de nos actes ou de nos réalisations techniques, ma dans l'acceptation par Dieu. Cela nous amène à une redécouver du marginalisé comme à une théologie de la fête et de la reco naissance. Cela nous éloigne évidemment quelque peu de l'éthiq calvinienne, du moins telle que Max Weber avait voulu la décr dans ses liens (discutables chez Calvin !) avec le capitalism moderne. Il est vrai que la Réforme a également prêché l'empri du croyant sur le monde et donc l'engagement à tous les nivea Message qui doit demeurer ! Mais peut-être faut-il l'atténuer aujo d'hui notamment face aux méfaits du capitalisme et de la cri écologique. Je me permets de renvoyer à ce que j'ai dit à l'asse blée de Caen.

3. La vocation actuelle du protestantisme français se situe enfin **niveau du style.** C'est notamment une grande place faite au laïc (q faut pour cela former et informer !) et une certaine façon d'exerc l'autorité. Nos multiples assemblées cachent mal que nous somm restés très autoritaires et très cléricaux, sous la feuille de figuier de démagogie...

Par ailleurs il faudra à l'avenir veiller bien plus à la spiritualité de n entreprises, c'est-à-dire les enraciner davantage dans la prière et dans méditation biblique. Le protestant n'est pas seulement un homme parle (hélas trop !) ou qui s'engage, mais un homme qui prie et qui lit Bible. S'agit-il encore d'évidences ou bien d'anachronismes ? Les rech ches actuelles à ce niveau me paraissent prometteuses.

Enfin, pour terminer, je voudrais insister encore une fois sur l'imp tance du travail théologique. Cela me semble de plus en plus nécessa face au pragmatisme, au confusionisme et à l'anti-intellectualisme actue Et n'y a-t-il pas là un apport protestant original ? Il suffit de voir le gra nombre des livres théologiques protestants traduits et édités par c maisons d'édition catholiques en France. Il y a là une contribution apporter qui est conforme à la tradition du protestantisme et bien néc saire dans les exigences du moment présent.

Marc LIENHARD, pasteur, 40 ans.

Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine.

Professeur à la Faculté de Théologie protestante de l'Université des Sciences humaines de Strasbourg

VOCATION.

Nicolas LOSSKY

Le Protestantisme a, me semble-t-il, une contribution majeure à apporter à l'Eglise universelle. Lorsqu'il est fidèle à sa tradition et à sa vocation, il rappelle aux Eglises « catholiques » (j'entends par là celles qui ne sont pas issues de la Réforme) une dimension qui, même si elle n'a jamais disparu de leur enseignement, a souvent eu tendance à s'estomper, pour ne pas dire plus, dans les formes de l'existence historique. Cette dimension est celle de la pleine responsabilité de chacun en vertu du don unique qu'il a reçu du Saint-Esprit.

Qu'on me comprenne bien : l'Esprit étant un, le fait que chacun reçoit le don unique d'être le témoin dans le monde du Christ ressuscité, ne tend pas nécessairement vers une atomisation d'expériences juxtaposées (voire même contradictoires). Ceci n'est le cas que si les êtres se définissent comme des **individus** et non comme des **personnes.** Par « individu », j'entends ici l'être qui **s'affirme** dans ses propres limites, donc à côté, et, en dernière analyse, **contre** l'autre (son « voisin », contraire de son « prochain »). Par « personne », j'entends au contraire l'être tourné **vers** l'autre, l'être à l'écoute de l'autre, l'être attentif à l'autre, l'être qui s'efface devant l'autre au lieu d'affirmer **ses droits** contre lui. (Ceci n'est pas en contradiction avec la défense des « droits de l'homme » ni avec le combat pour la justice ; simplement, ce sont les droits **de l'autre** et la justice pour l'autre que l'on revendique, en payant de sa personne, comme l'a fait par exemple le doyen Paul Ricœur.)

La personne, c'est l'être en **communion,** fondement même de l'unité du Corps du Christ.

Dans mon expérience du Protestantisme, particulièrement du Protestantisme français, lequel allie actuellement à la vocation générale de la Réforme, une courageuse recherche de l'absolue honnêteté intellectuelle (ceci est d'ailleurs également vrai, dans une large mesure, du catholicisme français actuel), je perçois les ferments de cet important rappel à l'Eglise universelle. Les réunions de protestants, auxquelles j'ai eu le privilège d'assister, témoignent d'un souci d'écoute, de respect des consciences, exemplaire. Pour toute question débattue, on cherche à donner à chacun, non seulement la possibilité de s'exprimer complètement, mais encore de comprendre, d'entendre les scrupules et les incompréhensions des autres. Dans l'idéal (qui n'est certes pas toujours atteint), on débouche sur une « unanimité » qui est bien autre chose qu'une unanimité « totalitaire », mais l'image de la foi **une** du Corps **un,** animé du même Esprit dans la diversité des dons. Il ne s'agit pas d'une démocratie idéale (Il n'y a pas, je pense, de place dans l'Eglise pour des

notions démocratiques de majorité ou de minorité). Il s'agit du fondeme même de l'esprit conciliaire qui permet au Corps de dire, par la voix c ceux qui ont ce don particulier **d'exprimer** la foi unanime de tous les mem bres, « Il a plu au Saint-Esprit et à nous ».

Sans doute, le Protestantisme ne peut apporter cette contribution l'Eglise universelle qu'à condition de ne pas tomber dans les écuei inhérents à une mauvaise compréhension de sa propre vocation, à savo l'individualisme (cf. plus haut) qui est le contraire de la communio Tout comme les Eglises « catholiques » (au sens défini ci-dessus) n pourront apporter leur propre contribution qu'à condition de ne pas su comber à la tentation qui ne cesse de les guetter d'un « supra-individu lisme » totalitaire ou « papiste » au sens large.

L'Eglise universelle ou catholique, au sens de « plénitude » (selon tout), repose sur une absolue complémentarité, ou l'absolue unanimit **personnelle** (cf. plus haut) entre le Fils, dont par le sacrement no sommes le Corps, et le Saint-Esprit qui nous y incorpore, tous deux issu du Père, source de toute divinité, à laquelle nous sommes appelés participer (cf. II Pierre 1/4).

Nicolas LOSSKY, 47 ans.

Orthodoxe.

Maître assistant à l'Université de Paris X - Nanterre.

Membre du Conseil de surveillance de la CIMADE

SITUATION.

Roger MEHL

1° **Recul démographique.** — Il y a dix ans, on appréciait à 800.000 ou 850.000 le nombre des protestants français, soit 1,8 % de la population globale. On donne aujourd'hui des estimations plus pessimistes : 650.000. C'est le chiffre que semblent autoriser les statistiques ecclésiastiques. Peut-on leur faire entièrement confiance ? Il ne faut pas oublier que lors d'un sondage réalisé par la SOFRES en 1971, 2 % des français se déclaraient protestants, soit une population protestante de 1 million de personnes. Ce chiffre était d'ailleurs communément avancé entre les deux guerres. De toute façon, la marge entre les protestants connus par nos Eglises et entretenant avec elles des relations plus ou moins suivies et ceux qui se déclarent encore protestants est assez considérable. Il y a sûrement dans notre pays 200.000 à 300.000 protestants qui ne sont pas en relation avec nos Eglises et qui pourtant ont encore suffisamment de courage et peut-être de conviction pour se déclarer tels. D'ici la fin du siècle, leurs descendants auront oublié leur origine protestante. Il y a là certainement un problème que la Fédération protestante de France devrait aborder dans les années qui viennent.

Même si on retient le chiffre de 1 million de protestants, il faut reconnaître que la population protestante est en net recul : au recensement officiel de 1866, il y avait déjà 850.000 protestants en France (contre 580.000 en 1872, après la perte des trois départements d'Alsace et de Lorraine). Mais en 1866, la France ne comptait que 30 millions d'habitants. Elle en compte 50 aujourd'hui. L'apparente stagnation protestante est donc en fait un recul considérable. Certes, ce recul s'explique par l'exode rural qui a vidé les réserves protestantes et a constitué une immense « hémorragie protestante » (M. Boegner). Il s'explique aussi par les pertes considérables subies par le protestantisme pendant la première guerre mondiale, pertes qui sont sans doute supérieures à la moyenne nationale. Il ne semble pas s'expliquer, contrairement aux interprétations classiques, par un taux moindre de la fécondité protestante. Mais à l'heure actuelle, il s'explique surtout par l'incapacité des Eglises et des familles à transmettre, de façon valable et crédible, l'héritage spirituel et doctrinal de la foi. Les protestants vivent dans leurs propres familles la dissolution de leur protestantisme. Cette situation est très inquiétante. Elle met en cause l'insignifiance de notre prédication et de notre catéchèse. Dans les circonstances présentes, il n'est pas permis de se consoler facilement en arguant que le protestantisme a accompli sa tâche, qu'il n'est pas destiné à durer toujours et qu'il faut s'attacher à faire des chrétiens plus que des protestants.

2° **Distorsions à l'intérieur de l'Eglise.** — Le régime presbytérie synodal, quelles que soient ses variantes, engendre des structures co pliquées : une hiérarchie d'assemblées et de conseils. Ce système q procède de la base au sommet par écrémages successifs favorise l élites. De fait le protestantisme se distingue du catholicisme par nombre proportionnellement très élevé de ses cadres. De plus, raison même de son histoire, la composition sociale du protestantism n'est pas l'image de celle de la nation. La bourgeoisie du commerce et l'industrie et la bourgeoisie intellectuelle ont mieux pu résister a persécutions que les petites gens (à l'exception des paysans, ma ceux-ci constituent à l'heure actuelle une classe déclinante). Cette h toire explique que le protestantisme ait été en mesure de fournir à nation des cadres supérieurs en nombre disproportionné avec son imp tance numérique. Ainsi, aussi bien sa composition sociologique que s système de gouvernement de l'Eglise ont pour effet de donner u place importante aux « élites ». Ce phénomène explique la distorsi qui tend à s'établir entre la base et le sommet. Les décisions pris au sommet ont peu de répercussion sur la base. L'inventaire des dé sions synodales qui restent lettre morte mériterait d'être fait. Le somm paraît surtout préoccupé de la présence au monde de l'Eglise, ce qui traduit par des déclarations, des prises de position souvent cou geuses ; la base est surtout préoccupée de vie paroissiale sans histoi **Cette distorsion se manifeste aussi sur le plan politique : bien qu'aucu** étude poussée n'ait pu être réalisée, il semble bien que les états-majo de l'Eglise soient orientés à gauche, tandis que la base a de plus plus tendance à porter ses voix sur la droite et le centre (voir l'étu de Michel Crespy : « Remarques sur l'interprétation du vote des ch tiens ». **Etudes théologiques et religieuses,** 1974/3, p. 367). Ce phénomè n'a en soi rien d'anormal, mais il risque de prendre une certaine grav dans le corps protestant qui s'amenuise en même temps que sa tê prend des dimensions disproportionnées.

3° **Politisation.** — Les fidèles ont tendance à accuser leurs dirigean y compris leurs pasteurs, de politiser l'Eglise. Ces accusations ent tiennent un malaise permanent. D'une part, il est bien vrai que l'Egl ne peut pas se refermer sur elle-même et se consacrer uniquement a seuls problèmes de la vie privée. Les fidèles cèdent trop aisément une tendance piétiste et congrégationaliste, en ne retenant d'ailleu que l'aspect négatif de cette tendance. D'autre part, trop de « têt pensantes » dans le protestantisme inclinent à faire passer pour exigen absolue de l'Evangile ce qui n'est qu'une option personnelle. Le mala persistera et peut même mettre en péril l'unité de l'Eglise tant que sera pas entrepris un effort de réflexion et d'explication pour précis d'une façon simple et claire où commence effectivement la politisati de l'Eglise et en quoi cette politisation est différente de l'indispensab ministère politique que l'Eglise doit exercer dans la nation.

4° **Caractère confessionnel des œuvres du Protestantisme.** — Dep le XIXe siècle, le protestantisme a considéré comme une tâche essentie et comme un honneur de créer des œuvres sociales diverses au bé fice de toute la collectivité. Mais l'inspiration protestante de ces œuvr est restée longtemps très marquée. Depuis plusieurs décennies, situation tend à évoluer. D'une part, le nécessaire recours de ces œuvr

aux subventions publiques, d'autre part la législation de 1905 qui ne permet pas le rattachement direct de ces œuvres aux associations cultuelles et à l'organisation synodale et leur impose l'obligation de se constituer en associations conformes à la loi de 1901, donc d'avoir un conseil d'administration autonome, enfin, plus récemment le développement d'une « théologie du monde » qui considère que l'œuvre de justice doit prendre un caractère laïc, ont eu pour conséquence un affaiblissement du caractère protestant de ces œuvres ou mouvements : de « Jeunes Femmes » à la « Croix bleue » on répugne à s'affirmer protestant et ce n'est pas sans réticence que l'on accepte un lien avec la Fédération Protestante de France. Cette évolution constitue-t-elle un bien ou un mal ? Il est normal et indispensable que l'Eglise ne vive pas pour elle-même. Mais est-il également normal et indispensable qu'une œuvre ou un mouvement se détache de ses origines spirituelles et n'accepte plus de faire explicitement partie intégrante du ministère diaconal de l'Eglise ?

5° **Evangélisation.** — Le recul démographique du protestantisme n'est plus compensé par un effort d'évangélisation. Il est tout à fait exact que l'évangélisation ne doit pas être confondue avec le prosélytisme. Mais annoncer Jésus-Christ, amener un homme à Jésus-Christ doit normalement aboutir à insérer cet homme dans une communauté ecclésiale concrète. Si l'on compare nos Eglises actuelles à ce qu'elles furent de 1815 à 1914 (cf. les travaux de S. Mours et de J. Baubérot), il faut bien reconnaître qu'elles n'évangélisent pas beaucoup. Elles ont l'intuition juste que les méthodes du passé (grands meetings, appels sentimentaux, conception très individualiste) sont non seulement périmées, mais inauthentiques. Cependant, elles n'ont pas trouvé de méthodes de rechange. Si l'Eglise n'évangélise plus, ce n'est sans doute ni faute de courage, ni faute de conviction, mais c'est faute de compétence. Dans les meilleurs cas, elle substitue à l'évangélisation l'animation culturelle ou l'action sociale. Il est trop facile, bien que juste, de dire que si nous n'évangélisons pas, c'est parce que nous ne croyons pas suffisamment à la puissance du Saint-Esprit, car la foi au Saint-Esprit ne dispense pas de la recherche d'une technique intelligente d'évangélisation. La recherche d'une telle technique n'ira pas sans une réflexion plus poussée que celle que nous avons menée jusqu'ici sur le « salut aujourd'hui ».

6° **Le Protestantisme en France.** — Si l'on compare la période 1880-1920 à la période actuelle, force est de constater qu'aujourd'hui le protestantisme n'intéresse plus les français. La littérature et la presse de la période 1880-1920 regorgent d'allusions au protestantisme. Il est discuté, il exerce un attrait indiscutable, il est parfois craint et dénoncé, mais il ne laisse personne indifférent. Les sondages auxquels nous nous sommes livrés prouvent que s'il tient encore une place modeste dans la presse d'information, il a à peu près totalement disparu de la littérature que lisent nos contemporains, exception faite pour les romans historiques (Chamson, Chabrol). Mais cette exception même prouve que nos contemporains ne voient plus le protestantisme que comme un phénomène du passé. L'œcuménisme lui a certes rendu une certaine actualité, mais il n'est intéressant que dans la mesure où il se rapproche du catholicisme, selon les uns, ou dans la mesure où, selon les autres,

il colore dangereusement le catholicisme (cf. la dénonciation si fréquen dans les milieux intégristes de la protestantisation du catholicism Les français politisés s'intéressent au protestantisme, mais dans l'exac mesure où il dit la même chose que certaines organisations politique Si le protestantisme français est menacé d'une perte d'identité, c'e aussi parce que les autres ne lui renvoient plus son image. Mais donne-t encore une image de lui-même ?

Roger MEHL, pasteur, 63 ans.

Doyen honoraire et professeur à la Faculté de Théolog protestante de l'Université de Sciences humaines de Strasbourg.

Directeur du Centre de Sociologie du protestantisme.

Membre du Conseil de la Fédération protestante de France et du Comité central du Conseil œcuméniq des Eglises.

Eglise Réformée d'Alsace et de Lorraine.

SITUATION DANS L'EGLISE UNIVERSELLE.

Bengt-Thure MOLANDER

I. — Majoritaire.

Le protestantisme français est « majoritaire » parmi le protestantisme des autres pays latins et par le rôle qu'il a pu jouer et joue encore parmi eux. Il est « majoritaire » par son engagement missionnaire à travers le monde, en Afrique, en Asie, en Polynésie. Il est « majoritaire » œcuméniquement par sa possibilité de dialogue avec le catholicisme, un catholicisme évolué, majoritaire théologiquement par ses contributions qui dépassent ses frontières. Il est finalement « majoritaire » par son influence sociale et culturelle : il est « accepté » et respecté par le milieu ambiant.

II. — Minoritaire.

Le protestantisme français est minoritaire, à peine 1 million parmi 55 millions de français. Mais cette situation minoritaire est paradoxalement sa force, lui donne le droit de parler en partant d'une situation non-privilégiée. Les longues persécutions lui donnent une crédibilité respectée.

III. — Français.

Cela signifie simplement qu'il fait partie de ce pays dont l'histoire et la culture ont joué un rôle prépondérant en Europe et dont le rayonnement atteint tous les continents. Par là même le protestantisme français reçoit une audience parmi tous ceux qui sont intéressés à la culture et à la langue française.

IV. — Confessant.

Par le fait même de sa situation minoritaire et persécutée au XVIe et au XVIIIe siècles, le protestantisme français a gardé un « tonus » confessant. Le fait que Calvin soit français et que le protestantisme français soit malgré tout en majorité réformé, a fortement marqué son profil. D'autre part, le luthéranisme, « minoritaire parmi les minoritaires » a dû garder une tendance confessante assez marquée.

V. — Œcuménique.

Malgré son unité linguistique et culturelle, le protestantisme français est très diversifié et a dû trouver un modus vivendi entre les différentes tendances en son milieu : réformée, luthérienne, évangélique, méthodiste, baptiste, pentecôtiste et salutiste, pour ne nommer que les tendances principales. La Fédération Protestante de France est un exemple

intéressant de coopération œcuménique.

VI. — **Protestantisme « pont ».**

Le protestantisme français par les Eglises d'Alsace-Lorraine, son régime concordataire, avec une empreinte germanique et sa proximi aux « Länder » allemands, possède, en son sein, un élément enrichissa qui donne des ouvertures vers les églises d'Europe centrale.

VII. — **Diaspora.**

Le protestantisme français est malgré tout très éparpillé en Franc minoritaire dans un milieu ambiant catholique ou déchristianisé. Il e « économiquement faible » il est divisé en tendances théologiques politiques assez opposées, cela affaiblit son rayonnement et ses poss bilités d'action.

VIII. — **Protestantisme sociologique.**

Protestantisme de « bourgeoisie » ou de haute bourgeoisie, d'un côt de l'autre, ayant gardé des racines dans le terroir français, devena de plus en plus urbanisé, le protestantisme français, par les solutio qu'il cherche à ses problèmes, son engagement dans la discussion po tique française est d'un intérêt certain pour les autres Eglises dans monde.

Bengt-Thure MOLANDER, pasteur, 60 ans.
Eglise Luthérienne de Suède.
Eglise Suédoise à Paris.

VOCATION.

Louis POUYANNE

Je pense qu'à l'heure actuelle la vocation du Protestantisme français, compte tenu de « son héritage et des défis d'aujourd'hui » pour reprendre les termes mêmes de votre question, est d'affirmer le maintien de ce qui dans les traditions qui nous ont été laissées par les générations précédentes constitue l'essence même du christianisme évangélique sans pour autant nous sentir liés et contraints par des formules, des modes d'actions, des interdits qui ne sont plus d'actualité.

En effet, l'énorme brassage intellectuel résultant de la diffusion de l'instruction et surtout des moyens d'information qui souvent, d'ailleurs, détournent les croyants de cela même qui devrait être leur source spirituelle, a eu le mérite de faire disparaître beaucoup d'incompréhension et de préjugés à la fois entre les chrétiens eux-mêmes, et je pense ici à tous les efforts allant dans le sens de l'œcuménisme, entre les chrétiens et les croyants d'autres religions et même entre les chrétiens et les incroyants.

Par contre, ces mêmes raisons semblent avoir exacerbé les passions purement politiques et rendu difficile l'écoute des uns par les autres sur ce plan.

La vocation propre du Protestantisme pourrait être précisément de s'élever au-dessus de ces points de vues partiels et partiaux et de ces fanatismes pour prêcher et surtout pour mettre en pratique, car c'est la seule forme de prédication qui me paraisse à l'heure actuelle acceptable, la tolérance et la compréhension telles qu'elles ressortent de l'enseignement néo-testamentaire.

Il est évidemment banal de dire que le protestant doit se manifester, sinon se distinguer des autres, par son attachement à la liberté qui doit aller jusqu'au refus de toutes les contraintes qui lui sont imposées contre son gré, par le souci et par le respect de la personne humaine avant tout autre impératif, qu'il soit social, professionnel, ou politique. En face des défis de la civilisation actuelle, l'essentiel du témoignage évangélique doit se trouver dans la vie et dans l'action de ceux qui entendent le manifester.

Louis POUYANNE, Docteur, 69 ans.
Professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
chirurgien des hôpitaux.
Président du conseil d'administration de la Fondation John Bost, La Force.
Administrateur de la Maison de Santé protestante de Bordeaux, Bagatelle.
Eglise Réformée de France.

VOCATION.

Roland de PURY

Héritage à retrouver :

Autorité souveraine des Ecritures.
Justification par la foi seule.
Royauté du Christ.

Héritage à expulser :

Littéralisme et fondamentalisme.
Légalisme et puritanisme (voir « l'Ile » de S. Maugham), etc, etc...
Tout recours au bras séculier.
Pédobaptisme.

Défis :

Pouvoirs et structures aliénantes.
Mort de Dieu.
Révolution.
Violence.

Vocation :

Principe de **l'analogie de la foi** : retrouver dans l'Ecriture Celui qui cache **entre** les textes et qui est leur **sens** à tous.

L'évangile de la **justification**, seul espoir de détruire la propre justice Révolutionnaire qui en fait, dès qu'il est au pouvoir, un tyran.

L'évangile de la **Royauté du Christ** qui identifie **pouvoir et liberté** (puisque « tout pouvoir est remis » à Celui « qui meurt pour la liberté d'u multitude » —) et qui conteste absolument tout abus de pouv (katexousia) et toute violation des Droits de l'Homme.

L'évangile de la **mort de Dieu, ou théologie de la Croix :** Dieu = le p de la liberté humaine (la « rançon »). Le Dieu vivant meurt plutôt q d'asservir. Il est tué partout où l'on asservit.

Le Protestantisme français n'a pas épuisé sa vocation qui est de ti toutes les conséquences d'une **théologie de la Croix,** des pleins pouvo du Serviteur. Tous les pouvoirs sont ceux de Jésus. Tous les péchés s des abus de son pouvoir. Sur la croix meurt mythiquement le poten métaphysique de toutes les convoitises religieuses et politiques, pa qu'y meurt historiquement le vrai et seul Seigneur qui n'a rien d'autr donner que lui-même et dont la toute puissance n'est jamais que celle son amour. Ce double sens de la mort du Christ est loin d'avoir dépassé ni même compris, loin d'avoir porté ses fruits. Il reste au co de notre vocation. Il en est le cœur le plus actuel.

P. S. — J'ajoute encore un point : nécessité de savoir ce qu'on dit et d'**appeler les choses par leur nom :** la violence au service du Droit s'appelle la **force.** La force au service de l'arbitraire s'appelle la violence. Il ne peut y avoir de théologie du viol **ni** de la violence, mais seulement de la force.

Le « baptême » d'un inconscient est une bénédiction mouillée. La « confirmation » d'un confesseur de la foi est un baptême sec. Il faudrait mettre l'eau à la bonne place pour pouvoir ôter les guillemets et être honnête dans notre langage et notre pratique. Le « Temple » est par définition la demeure d'un Dieu. Seul le terme de **synagogue** convient au local où l'on se réunit pour écouter la Parole et prier.

Roland de PURY, pasteur, 68 ans.

Licencié ès-lettres, Docteur honoris-causa.

Eglise Réformée de France

SITUATION DANS LA SOCIETE FRANÇAISE.

Jacques ROBERT

RÉFLEXIONS

Le protestantisme a souvent été considéré, surtout en France, par u opinion peut-être mal informée ou basant ses jugements sur des idé reçues, comme une religion de l'élite. Elite libérale, consciente et réf chie. Les protestants étaient vus comme des bourgeois dans le ensemble, mais des bourgeois qui avaient toujours eu des idées « ava cées », portés vers la défense des libertés de la personne et la lut contre les inégalités.

Par ailleurs, être protestant, c'était en France un label de quali d'austérité parfois, de rigueur morale et intellectuelle.

Si, sociologiquement, le protestantisme a changé, encore que la propo tion des protestants dans les grandes affaires et les grands corps l'Etat soit très importante au regard de leur importance numérique globa dans le pays, il ne faudrait point que l'image de marque du protestantisn soit ternie ou par trop modifiée.

Or, il me semble que le souci de modernisme, le goût de la moc un certain désir de « plaire » au plus grand nombre, la hantise « manquer le train » conduisent à certaines attitudes maladroites c mènent directement à une altération de notre image de marque.

A cet égard, je ferai trois remarques principales :

I. Halte à la politisation !...

Certes, les protestants, pour rester fidèles à leur tradition, doive œuvrer de toute leur énergie à l'amélioration du sort de l'homme dans société qui est la leur. Mais je ne crois pas qu'ils doivent en ta qu'Eglise prendre position sur un **choix de société.**

Ils vivent dans un Etat qui est le leur, bon ou mauvais, comme JÉS vivait dans le sien. Qu'ils l'avertissent de certains dangers, c'est évide Qu'ils dénoncent certains agissements, c'est leur devoir. Mais il ne paraît pas entrer dans leur vocation de contester les fondements mêm de cet Etat et de prôner ouvertement leur sape. A cet égard, sans reve sur le passé, un document comme « EGLISE ET POUVOIRS », si u qu'il ait pu être pour nourrir la réflexion voire la polémique, ne m'a po paru très opportun ni très avisé. Comme brûlot, oui. Comme docum d'étude sérieux, non.

La politisation est une tentation dangereuse à laquelle me paraiss céder actuellement trop de pasteurs. Ce n'est point en leur parlant p tique qu'on ramènera les jeunes dans les temples mais en leur donnan

sens du métaphysique et du divin, en donnant à leur existence une dimension nouvelle, en leur parlant de Dieu et de JÉSUS, sans apparenter JÉSUS et son exemple à une quelconque doctrine politique.

II. Halte à la politisation à sens unique !...

En elle-même, la politisation de l'Eglise est une dangereuse erreur. Celle-ci s'aggrave encore quand elle se fait à sens unique.

Certes, les protestants ont toujours été classés politiquement plutôt à gauche. Et c'est sans doute leur honneur, si être de gauche signifie s'intéresser davantage à demain qu'à aujourd'hui, aux pauvres qu'aux riches, à ceux qui souffrent et qui sont déshérités. Mais le « gauchissement » systématique des positions de l'Eglise Réformée me paraît grave.

S'intéresser aux problèmes actuels de l'Armée et du service national, d'accord, mais point en privilégiant systématiquement les objecteurs de conscience et en incitant indirectement à l'insoumission. Développer la libre critique chez les jeunes et leur ouvrir des horizons, d'accord, mais point en dénigrant ou en mésestimant l'autorité parentale.

S'intéresser aux travailleurs immigrés, d'accord, mais point en réclamant pour eux le droit de vote ce qui est saper l'idée même de communauté nationale basée sur la notion juridique de nationalité. Œuvrer pour le désarmement général des nations, d'accord, mais point en luttant uniquement contre la force française nucléaire... On pourrait multiplier les exemples.

Lorsque l'on prie dans les temples pour les déshérités du monde, que ce ne soit point toujours et systématiquement pour les victimes des gouvernements de droite mais pour tous ceux qui souffrent dans leur liberté et leur âme. Il n'y a pas de bonnes et de mauvaises victimes...

Pas d'exclusive, pas de choix, pas de jugements hâtifs sur des questions que l'on ne connaît pas. Mais un peu plus de charité chrétienne et surtout de bonne foi !

III. — Pour une vraie voix protestante

Qu'une vraie voix protestante, claire, impartiale, dénuée de tout sectarisme, progressiste — c'est-à-dire tendue vers le progrès de la connaissance et de la vérité — se fasse entendre ponctuellement sur des questions auxquelles l'opinion publique est particulièrement sensibilisée. Qu'elle soit la voix du message évangélique et non point l'expression politisée de prises de position qui sont loin d'être majoritaires...

Ne cédons pas aux modes, au langage familier et populaire qui plairaient soi-disant aux jeunes alors qu'ils s'en gaussent entre eux. Restons ce que nous sommes, c'est-à-dire les dépositaires d'un message qui est de tous les temps et qui n'a pas besoin d'être mis artificiellement au goût du jour pour mieux « passer ».

La démagogie n'est pas payante à long terme et elle nous discrédite.

J'ajouterai que le protestantisme français n'est point servi au plan des mass média. Et leur puissance pourtant mérite qu'on s'y intéresse. La presse protestante n'a pas la place qu'elle devrait avoir dans l'opinion car elle est mal présentée, insuffisamment informée et souvent inintéressante.

Un journal ne se fait pas avec des amateurs et au fur et à mesure d
articles que l'on reçoit... Il faudrait repenser sérieusement ce problèr
et s'y atteler avec ténacité.

Partagée entre des paroisses qui sont demeurées encore au XIXe sièc
et que désertent les fidèles, et des paroisses qui ont jeté la tradition a
orties en se lançant dans des expériences certes séduisantes mais c
cèdent trop souvent à la facilité et au goût du jour, le protestantism
français se disloque. Personne ne trouve plus dans les temples ce qu
vient y chercher. DIEU n'est certes pas mort mais on « l'évacue » trop so
vent...

Jacques ROBERT, 46 ans.

Professeur de Droit Public à l'Université de Paris
(Panthéon - Assas)

Eglise Evangélique Luthérienne de France

Conseiller presbytéral Bourg-la-Reine.

Membre de la Commission sociale, économique
et internationale de la Fédération protestante de Franc

VOCATION.

André ROUVERAND

1) Peut-être faudrait-il commencer par s'interroger sur le vocabulaire employé, sur ce qu'il cache ou révèle pour un sociologue, un analyste ou le commun des mortels. Que signifie aujourd'hui « le protestantisme français » ? Jamais, me semble-t-il, n'a-t-il été plus insaisissable, plus morcelé, plus divers. Comment, alors, le situer, l'évaluer, et le juger globalement ? Que signifient « héritage » et « vocation » ? Ces deux mots ne sont-ils pas révélateurs d'un complexe, d'un blocage ? Vouloir en préciser les contours n'est-ce pas avouer que c'est peut-être, actuellement, l'époque pour le protestantisme français d'une « traversée du désert » ? Et n'est-ce pas alors plus le temps du silence, de l'écoute (à commencer par celle de Dieu) que celui d'une fixation sécurisante avec des mots ou des schémas sur l' « héritage » à conserver ou la « vocation » à avoir ?

2) Au-delà des préoccupations des Eglises officielles, il apparaît, au niveau du peuple protestant dans ce qu'il a aujourd'hui de plus vivant et de plus dynamique que dominent deux orientations :

— Une orientation œcuménique (au sens large) : vocation d'ouverture aux Eglises, au monde, au siècle, etc... ; groupes de pointe qui découvrent une nouvelle spiritualité ou un nouveau service même si c'est parfois au détriment d'une solide théologie.

— Une orientation fondamentaliste : vocation d'enracinement, de fidélité à l'Evangile et de recherche du Saint-Esprit. Incontestablement, c'est dans cette famille que l'on trouve actuellement le plus de protestants engagés, décomplexés, heureux. Avec peut-être quelques dangers de sectarisme.

3) Entre le peuple protestant qui a essentiellement besoin d'un ministère d'écoute, de partage, d'accompagnement, et l'Eglise-institution, les synodes et même l'assemblée générale du protestantisme français (qui a plus de poids à l'extérieur que dans l'intérieur des Eglises) traitant trop de stratégie ou de politique, il semble, hélas, qu'un fossé se creuse, source d'incompréhension, de jugement et, finalement, de part et d'autre, d'isolement et souvent d'amertume. En conséquence, le premier appel qui nous soit adressé à nous protestants conscients de cette situation n'est-il pas, pour réduire cette distance avant qu'elle ne devienne coupure, un appel pressant au contact, à la découverte les uns des autres, au dialogue chaque jour et partout ?

4) Cette démarche doit s'appuyer sur deux éléments qui restent, à mon avis, la marque même du protestantisme :

— La fidélité à la Parole de Dieu à la fois prêchée et vécue ;

— La tolérance, le respect de la foi de chacun dans son esprit propre dans le service personnalisé qui en découle. Toute prise de positi agressive, même motivée dans le domaine de l'œcuménisme ou de politique par exemple sera toujours rejetée par le protestantisme franç comme le serait un « anticorps ».

5) On peut se demander enfin, si au-delà de la « vocation du protest tisme français » en général, l'essentiel n'est pas la vocation personne du protestant là où il se trouve, où qu'il se trouve, en face des défis q rencontre lui-même. Dans ce domaine, il y a, à l'échelon individuel, be coup de richesses, de réalisations, d'expériences qui, pour n'être p bruyantes, n'en sont pas moins authentiques et fécondes. Il y a au des solitudes, des abandons et des révoltes. Le protestantisme franç ne doit-il pas, en conséquence, à l'aide de structures simples, veil attentivement à l'accompagnement de tous ces engagements individu afin que personne, quoiqu'il arrive, ne se sente coupé de la « fami protestante » qui plus ou moins nous marque tous et nous oriente d nos actes et dans nos pensées ?

André ROUVERAND, pasteur, 54 ans.

Eglise Réformée de France.

Directeur général de la Fondation John Bost, La For

VOCATION.

Jacqueline SERS

Aujourd'hui, en France, il me semble que deux défis sont primordiaux, auxquels l'Eglise doit faire face :

— d'abord un sentiment d'impuissance, largement ressenti à tout âge et qui est dû tout autant à la complexité des problèmes économiques et sociaux qu'à l'hypocrisie avec laquelle on les traite au niveau politique ;

— ensuite une impression de « non sens » absolu, rendue plus sensible par la masse d'informations qui se déverse sur l'individu. Non-sens, sur le plan mondial, du déséquilibre de rapports, par exemple, entre le problème de la faim au Sahel et les problèmes de niveau de vie en France. Non-sens, sur le plan français, de cette société de consommation dont la seule fin devient son propre développement, au détriment de l'humain.

⁂

Sentiments d'impuissance ou de non-sens, ces deux défis provoquent, en particulier peut-être chez les jeunes une série d'attitudes :

— la fuite, dans l'apathie, la drogue ou l'éloignement géographique ;

— la volonté révolutionnaire ou anarchique : tout détruire, pour tout recommencer à zéro (cette attitude, en elle-même, est une croyance, presque une religion) ;

— un égoïsme violent, auquel s'adjoint, pour la recherche du plaisir immédiat, la pratique d'un système D à outrance : argent, plaisir, facilité, et on ignore le reste ;

— une dureté très grande, attitude qui ne se rencontre guère que chez les jeunes : rejetant tout du modèle offert, y compris toute valeur morale, ayant le sentiment de n'avoir rien à faire avec la société qui les entoure, avec un passé qui semble un échec, rejetant tous les « signes », valables ou non, de cette même société, leur indifférence, qui devient dureté, les rend difficilement atteignables.

⁂

Face à ces défis, je cherche ce qui me paraît l'essentiel dans l'héritage du protestantisme :

— peut-être d'abord ce que j'appellerai le face-à-face biblique qui amène, non pas tant à la reconnaissance de ses fautes sur un plan « comptable » qu'à une lucidité, quasiment psychologique, sur soi-même, qui est le premier pas vers l'acceptation et le dépassement (la transcendance) ;

— le respect et l'amour de toute créature humaine (« tu aimeras ton prochain comme toi-même »), considérés non point comme la base d'une

morale légaliste, mais comme la réflexion et la recherche inspirant tou attitude, toute action. (Seulement, il me semble que cet amour, trad avec raison au plan de la justice sociale, de la défense de l'opprimé, fi parfois par se vivre uniquement au plan humain et donc par engendrer à la limite — la haine ou le mépris de celui qui ne vit pas le mêr combat) ;

— d'où l'importance du troisième point de cet héritage biblique : grâce de Dieu. Se savoir aimé de Dieu. Savoir qu'à chacun est don d'être aimé de Dieu. C'est peut-être cet aspect de notre héritage qui été le plus mal transmis, le moins bien perçu : faute de cela, viennent désespoir ou la haine.

⁂

Il me semble que c'est en partant de ces défis et de cet héritage q commence la recherche passionnée — et quelquefois désespérée — ce que peut être la vocation du protestantisme français aujourd'hui. c'est là où devant tant de défis, tant d'échecs, au niveau des jeun surtout, je me sens le plus incertaine : la « Parole » transmise p l'Eglise, dont je suis, est mal perçue, peu reçue. Où donc est la « voc tion » du protestantisme pour que cette Parole soit entendue ? Et qu'e ait une signification dans le monde où nous vivons ?

(A partir de là, je devrais m'arrêter car je ne saurai « formuler quelqu points qui me paraissent importants », selon la formule de votre lettr je ne pourrai qu'esquisser quelques points d'interrogation, quelqu suggestions.)

I. — A l'extérieur de l'Eglise.

Plus que jamais, le témoignage, pour être perçu doit être en mêr temps : parole et acte. Autrement dit, l'Eglise doit préparer chacun ses membres à rendre témoignage d'une manière de plus en plus dépou lée et exigeante. Et y être, pour elle-même, très attentive. (A ce tit aussi incomplet ou critiquable qu'il fût, le document Eglise et Pouvoirs f un vrai témoignage. Il est dommage que la Fédération protestante France n'ait pu produire un texte avant le vote de la loi sur l'avortemen Mais peut-être l'Eglise a-t-elle également à faire part de messages d' ordre plus spirituel ? (Il semble bien que les jeunes aient vraime « soif » de quelque chose, ce quelque chose qu'ils cherchent dans l expériences les plus diverses.)

Il est certain que cette exigence de témoignage demandée à l'Egli va se vivre dans les directions les plus diverses : pour schématiser, c ira — comme cela va déjà — du fondamentalisme à la « nouvelle th logie », de la droite conservatrice à la gauche révolutionnaire. Et da cette diversité, l'unité me paraît cependant une exigence impérative, u unité qui n'a probablement pas à être organique. Mais les exclusions, condamnations me paraissent insupportables, contraires même au tém gnage qu'elles veulent rendre. L'Eglise peut-elle, malgré l'impossibil d'unité qui est en elle, être le lieu où l'on « reconnaît » l'autre, où, da le déchirement et la souffrance, on accepte, au nom du Seigneur, « autre » si différent de soi ? Car chaque fois qu'un homme, une tendar veut s'annexer la Vérité... il me semble qu'elle l'affaiblit (Un « docum F.P.F. étude biblique » devrait-il voir le jour ?)

II. — **A l'intérieur de l'Eglise.**

Il y a nécessité, à cause justement du face-à-face biblique et pour le vivre, à pousser le chrétien à être responsable, autonome, agissant (non point par activisme, mais pour vivre la Parole), et non point à la traîne de son pasteur ou de sa paroisse. C'est un apprentissage qui devrait être rendu plus perceptible dès l'école du dimanche, et le catéchisme.

Dans le même mouvement, il faut donc aussi un apprentissage d'une vie collective, au sein de la paroisse, où les différents charismes puissent se manifester, s'exercer : donc, peut-être des structures plus souples, plus rapidement renouvelables. Des possibilités d'expression plus libres — et le sentiment pour chacun, d'être vraiment membre à part entière de l'Eglise. On retrouvera là la nécessité de reconnaître l'autre, malgré les divergences.

***

Peut-être faut-il rajouter un mot sur la joie : la joie d'adorer, la joie d'être aimé de Dieu, la joie d'être ensemble. Une joie qu'on a perdu l'habitude de ressentir dans le protestantisme — et qu'il serait urgent de retrouver et d'en favoriser l'expression.

Jacqueline SERS, 47 ans.
Journaliste « Réforme ».
Eglise Réformée de France.
Conseillère presbytérale Neuilly-sur-Seine (92 Hauts-de-Seine)

SITUATION DANS L'EGLISE UNIVERSELLE.

Edwin H. TULLER

Le Protestantisme français joue un rôle important dans l'Eglise universelle... si nous comparons le nombre de protestants en France. Quoique peu nombreux les protestants français sont les leaders dans le monde des communautés francophones.

Par exemple, il y a environ cinq fois plus de protestants parlant français en Afrique qu'en France. Les protestants de langue française, néanmoins doivent aider les Eglises protestantes de langue française en Afrique, en leur procurant des missionnaires, des leaders et pour leur enseigner la théologie et apporter une aide financière aux pays sous-développés de langue française. Des livres doivent être écrits, édités ou traduits en français et mis à la disposition de ces personnes. Des livres, de la publicité, etc... sont nécessaires pour les Eglises locales, leur apprendre les responsabilités financières, organiser une Eglise, comment évangéliser et autres éléments nécessaires à la vie d'une Eglise bien vivante. Sans l'aide des protestants français, les nouvelles Eglises ne pourront pas se développer d'une manière efficace.

En plus, les protestants français ont un point de vue déterminé pour aider l'Eglise universelle par l'intermédiaire du Conseil mondial des Eglises. L'intérêt apporté dans les différentes parties du monde, par exemple, dans « Eglise et Pouvoirs » en est une preuve. Plutôt que de suivre les autres protestants, les protestants français sont assez forts et intelligents pour diriger. Ils devraient diriger plus.

Un autre point stratégique que les protestants français devraient envisager, c'est de développer les rapports avec l'Eglise catholique. Je pense que des discussions œcuméniques seraient à envisager avec les catholiques, et que les protestants français ont une position unique pour pouvoir entreprendre ces discussions.

Je crois également que les protestants français devraient montrer le chemin pour adapter l'Evangile aux besoins de l'époque actuelle. Un travail social plus actif et efficace serait souhaitable avec l'aide des volontaires. Si les protestants français pouvaient s'engager dans cette voie, ils apporteraient beaucoup à l'Eglise universelle.

Edwin H. TULLER, Dr, pasteur, 62 ans.

Eglise américaine protestante unie, Paris.

Ancien secrétaire général de la Convention baptiste américaine.

Ancien membre du Comité central du Conseil œcuménique des Eglises.

SITUATION ET VOCATION.

Jean VALETTE

a) Situation du protestantisme français (effectifs et attitudes).

Pour ce qui est des **effectifs,** je suppose qu'il ne s'agit pas des chiffres statistiques, disponibles au 2e étage de la rue de Clichy n° 47, pour ce qui concerne l'E.R.F. (Je dis au passage que tout ce qui suit n'a d'ailleurs trait qu'à l'E.R.F. seule).

Ces chiffres, même à l'état brut, ne manqueront pas d'inquiéter. Dans ma région, deux paroisses rurales significatives de deux genres de population ont perdu respectivement 8,5 et 20 % entre 1962 et 1973. — Une ville moyenne, SÈTE, n'a pas bougé. Fait plus troublant encore, MONTPELLIER (dont les fichiers sont en ordre) a le même nombre de familles protestantes E.R.F. qu'en 1962 alors que cette ville a le record de l'expansion démographique.

Mais les chiffres, même exacts, cachent une réalité plus grave. Celle des deux paroisses de Montpellier dont les statistiques étaient les plus sûres en 1962, annonçait 412 présences au culte à cette date contre 195 en 1973. Mais ce que ces derniers chiffres eux-mêmes ne livrent pas, c'est la composition des auditoires où les jeunes et les jeunes foyers sont autrement plus rares qu'autrefois.

Il est superflu d'épiloguer, d'autant qu'on trouvera les mêmes données ailleurs. Rétrécissement notable des effectifs, non seulement en zone rurale, mais dans les centres en plein développement. Vieillissement considérable non seulement des auditoires (ce que des mutations dans le style de vie suffiraient à expliquer) mais de l'ensemble des foyers qui s'intéressent d'un peu près à l'Eglise.

Dans toutes les paroisses que je visite, l'absence des jeunes est ressentie avec angoisse, qu'il s'agisse de post-catéchumènes ou de jeunes adultes... jusqu'à 40 ans. Il arrive que le phénomène soit plus évident encore dans les villes qu'à la campagne, alors que les statistiques brutes pourraient faire attendre l'inverse. Ce qui est évidemment significatif d'un détachement de l'Eglise dû dans la majorité des cas, certes, au fait que l'Eglise n'est plus un lieu de référence obligé, de nature sociologique, pour les jeunes, mais, dans une minorité autrement plus intéressante de cas, au fait que les éléments jeunes attachés à l'Evangile ne trouvent plus d'intérêt à travailler dans les églises telles qu'ils les voient.

Pour ma part, le problème me paraît assez sérieux pour que je dise aux gens qui « aimeraient ramener les jeunes à l'Eglise » que tout ce qu'ils peuvent faire est peut-être de laisser l'espace libre pour la naissance d'une autre église où les jeunes inventeront l'avenir.

Je voudrais dire ici que la charité des pasteurs (au moins de certains a continuellement caché la vérité des faits aux fidèles en sorte qu'un effort pour rétablir cette vérité se heurte perpétuellement à l'accusation de pessimisme.

Attitudes...

Je n'ai pas bien compris ce qu'il convenait d'entendre par ce mot. Je crois que depuis de longues années, le protestantisme est bloqué dans une conscience de soi-même et de sa mission insensible aux mutations de la société et aveugle au fait que la fidélité à l'Evangile n'est pas dans la répétition mais dans le changement. Il est clair que les dites mutations de la société fatiguent et effrayent les fidèles à un point tel qu'ils ne voient d'autre repos et d'autre refuge que dans une église qui, elle, ne change pas puisque Dieu est éternel. Les efforts pour les persuader que l'éternité de Dieu est sa jeunesse toujours actuelle et non son antiquité immuable, font figure d'hérésie.

Le grave est que les pasteurs qui acceptent, parfois en toute bonne foi de répondre à ce désir douteux des fidèles, sont ceux dont les paroisses « marchent » le mieux, en particulier financièrement. Et, certes, un prési- dent de Conseil régional sait quel risque il fait courir à sa région quand il exhorte un jeune pasteur à adopter un autre style de ministère propre à faire des paroissiens des chrétiens adultes prêts à prendre leurs respon- sabilités dans l'Eglise et la société. Il sait que le jeune pasteur va, au mieux, former une poignée de témoins, et qu'en même temps, il va indisposer une foule de cotisants.

Qu'il s'agisse du culte, de l'étude de l'Ecriture, du catéchuménat, de la forme du témoignage, le traditionalisme est des plus préoccupant.

Il convient de signaler ici un fait étrange pour l'observateur étranger (bien sûr !) mais bien compréhensible pour qui connaît notre histoire. Il y a beaucoup plus **d'individus** engagés dans la vie politique, sociale, syndicale, etc... qu'on ne le croit dans nos églises. Mais ils sont parfois les premiers à ne pas vouloir qu'on aborde ces domaines de la vie dans la communauté ou dans la prédication. En tout cas pour les gens, disons de cinquante ans et plus (pour les plus jeunes, au contraire, le fait qu'on n'aborde pas ces questions suffit à les éloigner de la vie paroissiale). Même s'il est encourageant de signaler ce fait, il reste que l'attitude de ces aînés d'une part n'aide pas les pasteurs à exhorter la communauté à suivre leur exemple, d'autre part conduit nos paroisses à ne jamais avoir ou trop rarement, d'engagement proprement communautaire. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, pour un même village, la population dise : « Les protestants sont partout », et le pasteur d'entreprise nouvelle qui la visite « Cette paroisse est un ghetto où les bruits du monde ne parvien- nent pas et d'où d'Evangile ne sort pas à la rencontre des hommes ». — C'est une observation à méditer.

Tant qu'à dire des banalités, continuons : Ce traditionalisme paroissial est souvent plus prononcé en ville qu'à la campagne, pour une raison humiliante que j'ai dite ailleurs. Les paroisses rurales commencent à réa- liser qu'il n'est pas évident qu'elles conservent longtemps un pasteur, soit chez elles, soit même à proximité. Elles sont de ce fait conduites (on tâche de les y pousser...) à s'interroger sur les raisons de cette situation

elles comprennent petit à petit ce que je veux entendre quand je leur dis : « Seules trouveront demain des pasteurs les paroisses dont il sera clair qu'elles pourraient à la rigueur s'en passer, c'est-à-dire celles où le pasteur éventuel découvrira des gens qui veulent prendre eux-mêmes en charge et leur église et leur village ». Il est incontestable qu'une maturation se fait dans la prise de conscience des mutations que le temps présent exige et que, en même temps, l'Evangile appelle. Par contre, trop souvent, en ville où pourtant la situation se détériore autrement plus vite, le seul fait qu'il y ait plusieurs pasteurs... assure l'avenir, en tout cas jusqu'au déluge qui pourra toujours se produire après nous. La relative facilité avec laquelle on arrive à mettre en place des secteurs de vie commune dans des zones rurales pourtant très congrégationalistes de tempérament, contraste avec la quasi impossibilité de changer en ville des structures totalement inadaptées au ministère de l'Eglise dans notre temps. Il est clair qu'on n'agit que sous la pression des événements. Avec quel retard d'ailleurs !

En tout état de cause, à égalité de situation (je veux dire dans une même zone humaine) le protestantisme se cléricalise en même temps que le catholicisme fait la démarche inverse. Et bien sûr, les protestants nient le fait avec d'autant plus de facilité que telle démarche intégriste de la hiérarchie leur permet de contester la rapidité de l'évolution générale du catholicisme au niveau de la base et de ses prêtres. Rien n'est plus difficile, dans les entretiens que j'ai avec les Conseils presbytéraux ou les fidèles que de leur faire aborder la question du ministère à partir de celui de l'Eglise et non de celui du pasteur. Rien n'est plus étranger à leur mode de pensée que l'idée que le second n'a de sens que par rapport au premier et n'a de légitimité qu'en lui.

Je voudrais (puisqu'il faut, nous dit-on, être bref, mais je n'en prends pas le chemin) faire encore une remarque. Le traditionalisme et le conservatisme de notre Eglise est entièrement obscurci, si je puis dire, par les lumières qui brillent à son avant-scène. Comme j'ai eu l'occasion de le dire dans une des Assemblées générales du Protestantisme français, ce que le citoyen français voit de nous dans nos assemblées, nos synodes nationaux, mais surtout nos publications, notre presse et nos émissions de télévision est une réalité des plus intéressante sans aucun doute, mais qui est en tout état de cause une autre réalité que celle que vit non seulement un président de C.R., mais n'importe quel protestant attentif. Le moins qu'on puisse dire, c'est que notre image de marque relève un peu de l'escroquerie.

C'est ici sans doute qu'il faudrait se livrer à une réflexion un peu suivie sur **les aspects non paroissiaux de notre Eglise.** Précisons d'abord que les protestants qui désertent nos paroisses pour d'autres raisons que leur indifférence à l'Evangile ne sont récupérés par les entreprises nouvelles de toute catégorie que dans une proportion qu'on exagèrerait encore en l'appelant infime.

Il faut reconnaître que, comme dit à peu près la première phrase du Manuel de l'Infanterie, « la vie du Président de Région est une vie dure, parfois mêlée de réels dangers ». Car si, découragé par le fixisme des paroisses, il tourne ses regards vers ces autres aspects de l'Eglise, il n'est pas assuré d'y découvrir les provisions d'espérance dont il a besoin.

Non que ces Centres et Mouvements divers soient inutiles. Mais ils ne répondent pas vraiment à l'essentiel de nos besoins. Leur clientèle es trop réduite et trop choisie dans les divers sens de ce terme. Personne certes, n'est exclu, mais le type de langage et la forme de vie communau taire entraînent une sélection. Les exceptions (heureuses, comme il se doit) rappellent ces ouvriers introduits à l'improviste dans quelque Consei presbytéral de certaines de nos paroisses de grande ville : otages e justification.

Nos divers mouvements non paroissiaux font souvent du travail utile e qui, ici et là, nous offre de bons éléments pédagogiques pour exhorter le paroisses elles-mêmes. Mais, quel que soit leur désir d'ouverture, il constituent le rétrécissement de notre rétrécissement.

Par ailleurs, leur conception générale de la transmission de l'Evangil relève, je le dis sans la moindre ironie, d'une ascèse parfaitement respec table, mais qui pose la question de la spécificité de l'Eglise et de so message. Je comprends le chrétien isolé qui pratique (et pas par timidité cette ascèse dans le parti, le syndicat, etc... où il s'engage. Je comprend difficilement que ce que ces groupes ecclésiaux ont à dire nécessite leu existence distincte en tant que groupes plus ou moins en relation ave les églises et pourquoi les chrétiens qui y travaillent ont à tout pri besoin d'un pasteur et d'une cellule particulière.

A moins qu'ils ne considèrent que « l'Institution » qui couvre le paroisses, ne couvre plus une réalité d'église et que c'est dans leu groupe que l'Eglise vraie, dont chaque chrétien a besoin, existe. Mai alors, ce qui reste pour moi en tout cas totalement incompréhensible c'est leur volonté de garder un lien avec cette Institution.

C'est cet ensemble de problèmes que nous avons abordé dans notr synode régional et que nous étudierons encore en 1975.

En tout état de cause, ce n'est pas, à mon sens, de ces entreprise que naîtra la réforme dont a besoin **le peuple** réformé. Elles nous son utiles pour mettre en question les paroisses (en plus de maint autr service). Elles ne sont pas équipées pour aider notre Eglise à trouver s voie, et elles sont trop critiques à son égard pour songer un instant à l faire. Mais elles ne le sont pas davantage pour faire surgir une nouvell forme d'Eglise. Car si elles sont, souvent avec droiture et passion préoccupées des pauvres et des petits au plan politique et social), elles n sont pas adaptées (et on ne saurait le leur reprocher) pour prendre e charge (comme les paroisses le font plus qu'on ne le croit) les élément les plus faibles du troupeau de l'Eglise. C'est pour ces derniers, soit di en passant, que je crois, pour ma part, que rien ne remplacera jamais l paroisse, même si, comme je le pense, elle doit être transformée de fon en comble.

b) **Sa vocation, compte tenu de son héritage et des défis d'aujourd'hui.**

Même s'il est d'une inconcevable prétention d'avoir pu tranquillemen prendre le nom d'Eglise **Réformée,** il faudrait au moins tirer de ce adjectif les conséquences logiques. La première vocation d'une églis née d'une réforme, c'est évidemment de se réformer elle-même san cesse, puisqu'il n'y a aucune raison, si elle ne le fait pas, qu'elle ne s

trouve pas rapidement dans la situation de l'église dont elle est sortie. Je voudrais dire ici en passant que si, doctrinalement, je trouve la notion d'infaillibilité dans l'Eglise romaine, il m'arrive d'y trouver fréquemment et sans doute en raison de la gêne que lui procure cette notion, une véritable humilité. Elle est moins évidente dans un protestantisme qui succombe d'autant plus aisément au sentiment de posséder la vérité que sa doctrine ne comporte pas en apparence pour lui le risque de tomber dans la tentation de se croire infaillible.

Que l'Eglise Réformée ait pu naître malgré le scandale que constituait en ce temps là le fait de sortir de l'Eglise (avec l'article défini) doit nous enseigner que l'Eglise est un mouvement et un devenir et non une Institution définitive. Ce qui signifie qu'en tant qu'Eglise Réformée (je n'ai pas à parler des autres), il peut nous être demandé de disparaître. Je n'ai pas dit que le temps en était venu, et moins encore que nous pouvions être appelés à disparaître pour nous fondre dans l'Eglise catholique. Je dis simplement ce que je crois, à savoir que nous ne pouvons pas, me semble-t-il, réfléchir sérieusement à notre vocation, sans admettre que cette vocation **peut** impliquer, éventuellement, notre disparition en tant qu'Institution. Je vois mal comment la parole de l'Evangile (qui en est le centre) sur la vie qu'on trouve en la perdant, trouverait la limite de son autorité sur la frontière des églises. Notre obéissance **réformée**, ce peut être un jour cette réforme qui consistera dans notre disparition, dans le fait que nos fidèles vivront leur foi dans une autre forme d'église. Je ne dis pas que nous devons le faire, je ne sais pas si nous devrons le faire un jour, je crois que nous devons être prêts à ce que cela nous soit éventuellement demandé. Et nous serons, si nous obéissons, dans le droit fil de la Réforme.

Je ne quitte pas le texte de l'Evangile auquel je faisais allusion (Matthieu 16/25, etc...), en disant que notre vocation réformée exige d'abord que nous procédions à **une réforme interne** de la vie de nos églises. Il faut former des pasteurs qui auront pour objectif essentiel de dépréoccuper les fidèles d'eux-mêmes, voire des affaires de leur église, et de les tourner vers ce monde où il faut perdre sa vie pour la trouver. Ce que les fidèles attendent en général, est exactement l'inverse et l'infantilisme incroyable qui les caractérise si souvent est la preuve qu'ils ont été entendus par leurs pasteurs.

Cet objectif, paradoxalement, ne sera atteint que par des pasteurs qui **s'occuperont** essentiellement de leurs fidèles, et non pas par des pasteurs qui feront **à leur place** ce qu'ils leur reprochent de ne pas faire. On infantilise les gens par un type de desserte qui cajole leurs vices spirituels. Mais on les laisse désarmés dans un désert quand, en vertu d'un engagement personnel qui est bien la pire forme du cléricalisme, on fait en tant que pasteur ce qu'on devrait les former à faire, dans le domaine politique ou social. Un pasteur, au moins de paroisse, n'est là **que** pour ses fidèles. Si, sous prétexte de les rendre adultes, il les abandonne, il est inutile et doit reprendre dans l'église et la société sa place de simple fidèle.

Si je mets au départ de notre obéissance à notre vocation cette question quasi technique d'une réforme interne de l'Eglise, c'est que je crois que son ministère à elle est premier et qu'elle a besoin pour l'exercer

de pasteurs qui soient ses serviteurs. Ce n'est pas avec des articles des séminaires et avec des signatures de pasteurs au bas de pétition qu'on fera de notre Eglise un peuple de témoins. C'est avec des pasteur qui fassent encore plus de visites à leurs fidèles que les pasteurs le plus traditionnels, mais qui les fassent dans un tout autre but.

« Les défis d'aujourd'hui... ». Je vois ce mot partout, je ne suis pa sûr de le comprendre. Je crains (car l'homme ne change guère) qu' force de parler des défis du monde moderne (comme si ses « réussites faisaient honte à l'Evangile !) on n'en vienne à pratiquer de plus en plu l'incroyable démagogie que nous constatons à l'égard du monde politique du monde des jeunes, que sais-je encore, qui est bien la plus piteus apologétique qu'on ait peut-être jamais vue. Ce qui est devenu rare, dans l'Eglise, c'est une parole libre, c'est-à-dire inattendue, une parole qu'o ne puisse entendre ailleurs. Sera-t-il dit que l'Eglise ne cesse de persé cuter les hommes de science que quand elles les sent devenir puissants et qu'elle ne se range du côté des faibles que quand elle présume qu'il vont devenir forts ? Sera-t-il dit qu'il n'y a eu qu'une poignée de chrétien pour mettre en cause l'Institution ecclésiastique quand elle était tout puissante et qu'il y en ait tant pour l'écraser de leur jugement quand ell est si faible ?

Défis... Qu'avons-nous à les relever.

Ce sont les souffrances et les injustices qui nous concernent. E c'est pourquoi, en tout cas dans le contexte de notre civilisation, l vocation de l'Eglise est d'appeler ses fidèles à un vrai engagement dan la Cité qui ne peut être que politique, plus exactement qui ne peut pa faire l'économie de la politique. Il faut débarrasser nos communauté de leurs inhibitions dans ce domaine. La volonté des pouvoirs d refuser ce droit à l'Eglise me paraît strictement une volonté de lie l'Evangile.

Cela dit, je voudrais donner deux précisions :

1 — Puisque nous reconnaissons qu'il a été absurde et injuste d culpabiliser les chrétiens qui « faisaient de la politique », ayons le bo sens de reconnaître qu'il serait absurde et injuste de culpabiliser ceu pour qui elle reste un domaine étranger. On a paralysé, retardé o déformé le témoignage de l'Eglise en présentant la politique comme u domaine impur. On arrive strictement au même résultat en faisant croir à des recordmen de l'incompétence politique qu'ils ne seront pas chré tiens s'ils ne se précipitent pas dans l'arène politique. On n'a vraimen pas pitié des faibles dans nos églises, on n'a pas non plus (c'est a moins aussi grave) le sens du ridicule. Qu'on nous trouve cent chrétien protestants en France, laïcs ou pasteurs, formés aux problèmes politique et engagés dans ce domaine et le témoignage de l'Eglise est assuré dans le dit domaine en tout cas. Qu'on ajoute, comme c'est le cas actue lement, à ces cent, mille fidèles dont 200 pasteurs qui se croient obligé de... et le témoignage des cent est réduit à rien.

2 — Je crois que les églises doivent former leurs fidèles à l'enga gement politique, mais (je mène ici une lutte sans espoir), je ne croi ni à l'utilité ni à la légitimité des déclarations et des prises de positio des églises dans ce domaine, sauf des cas tout à fait exceptionnels (géno

cide par exemple). Nous sommes ici terriblement marqués par le catholicisme pour qui (au moins en doctrine) l'essence de l'Eglise est dans l'épiscopat et pour qui (toujours en doctrine) il ne peut pas y avoir dans l'Eglise le oui et le non. Comme nous n'avons pas d'épiscopat, nous recourons aux Synodes ou aux Assemblées générales de la Fédération ou aux Conseils, voire aux Présidents de ces Conseils. Il est adorable d'entendre des gens qui ne peuvent toujours pas voir l'Eglise romaine nous dire : « L'évêque a dit... pourquoi ne dites-vous rien ? » — La parole dans ce domaine me paraît relever de la responsabilité de chaque chrétien, voire de groupes dans l'Eglise locale, voire dans des circonstances exceptionnelles, de l'Eglise locale dans son ensemble.

Une chose m'étonne : Au début de mon ministère, le protestantisme n'avait pas de mots assez sévères pour condamner les pressions exercées sur les fidèles catholiques par leurs curés ou par la hiérarchie. Il me paraît que nous sommes devenus moins délicats. Il me semble également (et je l'ai vu, étant assez bien placé pour cela à l'Assemblée Générale de Caen) que la certitude de la gauche d'exprimer à elle seule la doctrine politique de l'Evangile lui permet d'exercer en toute bonne conscience un terrorisme pratique sur les églises et les assemblées, terrorisme qui n'hésite pas (cf. encore Caen) à recourir aux moyens les plus vulgaires et les moins honnêtes et cela avec d'autant plus de facilité qu'elle continue tranquillement à s'estimer victime de la répression de la part des autorités ecclésiastiques aussi bien que politiques. Ni mon origine sociale, ni mes goûts personnels ne me permettent d'avoir de la sympathie pour la droite. Mais je suis surpris que tant de protestants qui sont dans mon cas puissent tirer de ce fait la conclusion implicite que la droiture et le respect ne sont pas dus aux adversaires politiques.

Je crois que l'Eglise, spécialement la communauté locale, doit être le lieu des affrontements et des tensions. Si on ne s'affronte pas là, où l'on se sait les uns et les autres gardés par un même Père, où s'affrontera-t-on ? Je déplore qu'on puisse s'imaginer que l'unité de l'Eglise exige qu'on ne s'affronte pas, alors que, donnée et non à faire, elle permet qu'on s'affronte. Et quand on me dit : « Nous ne nous aimons pas assez pour pouvoir nous affronter » je réponds : « Nous ne nous affrontons pas assez pour apprendre à nous aimer vraiment ». Cette unité du silence à laquelle on nous exhorte souvent est scandaleuse. Elle est réellement un témoignage d'incrédulité.

Mais justement, il ne peut y avoir d'affrontement réel et de tension salutaire que là où la parole est libre et où, par conséquent, les instances de gouvernement de l'Eglise ne passent pas leur temps à publier des proclamations qui bloquent la rencontre. Je ne vois pas pourquoi dans le domaine politique il n'y aurait pas place pour le oui et le non dans l'Eglise. Je suis surpris de voir que les mêmes hommes qui sont très sceptiques sur la possibilité de dégager le vrai sens de l'Ecriture sainte soient si assurés de l'exégèse unilatérale qu'ils donnent des événements politiques. Et parce que je suis, par contre, édifié par la sincérité de tel chrétien dont les options politiques ne sont pas les miennes et mal à l'aise parfois devant les raisons ou les méthodes de ceux qui pensent comme moi, je souhaite que l'Eglise soit le lieu d'une recherche commune et libre.

Toujours dans le domaine politique et social, je voudrais insister sur nécessité pour les chrétiens de s'intéresser et d'intéresser leurs conc toyens aux « **zones oubliées** de la vie politique et sociale ». Il ne fa pas se dissimuler que le choix des grandes questions qui restent lon temps à l'ordre du jour et passionnent l'opinion publique est loin d'êt toujours pur. Après avoir longtemps oublié les immigrés, on les m sur le devant de la scène (exemple entre autres). Cela pourra le servir. Il reste à se demander si c'est précisément cela qu'on chercha ou à se servir d'eux, quitte à les servir par ricochet. — Je regrett toujours notre pauvreté d'invention et notre manque de liberté deva les idées du jour. Je crois que nous devrions pousser les chrétiens exercer davantage leur discernement et à signaler à tous ce que j' appelé les zones oubliées. Il me semble que dans le domaine social diaconal, les protestants ont su être assez remarquables **d'invention** il a à peu près un siècle.

Peut-être ne m'éloignerai-je pas vraiment de ces zones oubliées e évoquant la responsabilité de vigilance de l'Eglise **sur la vie personnel de l'homme.** On peut toujours dire que « tout est politique » depu les transports en commun jusqu'à l'adultère et à la culture poétiqu Il reste qu'un homme abandonné par sa femme, ou qui perd son fil ou qui est malade, ou qui cherche un sens à sa vie, n'en jugera pa ainsi et ne trouvera ni consolation ni indication dans ses options po tiques. Je crains que nous ne courions le risque de l'oublier. Il y a de quantités de gens et d'organisations pour s'occuper de défendre le tr vailleur ou la femme au plan de leurs droits, de leur emploi, de le habitat, de leurs loisirs, de leur initiation à la contraception et c'e certainement un progrès sur le temps où on se bornait à s'occuper d leur âme. Mais ce qui fait que Marcel est Marcel et pas Henri, ce q fait que Simone est Simone et pas Nathalie, c'est-à-dire à la fois leur composantes personnelles et les circonstances de leur vie concrèt est-ce qu'il y aura encore longtemps des pasteurs et des frères pour s'e soucier ?

Une dernière chose qui est trop importante pour que j'y entr vraiment : Comment l'Evangile doit-il être transmis aujourd'hui. Je peu faire l'impasse sur l'énoncé du problème puisque, au moins au nivea de l'E.R.F., on l'aura sans doute abondamment fait, dans les synode régionaux et national au moment où se tiendra l'Assemblée Générale d Protestantisme français. Je me bornerai à dire que ni ce que je crois voi dans le N.T., ni ce que je crois être la nature de la foi chrétienne, ne m permettent d'imaginer que la transmission de l'Evangile soit **totalemen** faite si elle n'est pas **aussi** une parole **explicite** sur le Christ. J reconnais volontiers que des hommes et des femmes, dans les paroisse comme en dehors des paroisses, sont par leurs actes et leur vie tou entière d'authentiques témoins du Christ sans jamais parler de Lui. Mai ils ne le sont que parce que d'autres **parlent** du Christ, même et compris si la vie et les actes de ces derniers ne sont pas toujours u aussi fort témoignage que le leur. Il n'y a pas de témoignage là où il n' a **que** la parole. Mais il n'y en aurait pas non plus s'il n'y avait **plus** parole. Aussi bien la transmission de l'Evangile se fait-elle par l'e semble du corps de l'Eglise et par la juxtaposition de témoignages diver

En tout état de cause, ce qui me paraît aveuglant chez Jean mais non moins évident chez les autres évangélistes et en particulier chez Marc, c'est que la bonne nouvelle est une Personne avant d'être un message et que cette Personne donne une telle autorité à ce message que des enseignements de Jésus qui n'ont rien d'original trouvent un écho absolument nouveau dans le cœur des hommes. Les mots de justice, de vérité, de liberté, ces mots qui étaient et demeurent des filles publiques dont chacun se sert comme il l'entend et à son profit, prennent pour la première fois un sens dans la bouche de Jésus, parce que Jésus EST ce qu'il annonce.

Cela, la confession explicite du Christ est nécessaire si on veut vraiment le livrer. Si l'on n'apprend pas aux hommes à rencontrer le Christ (comme on nous l'a appris à nous), ils n'entendront de notre bouche que des mots : des mots qui n'auront précisément pas d'autre valeur que nous. Lui seul peut leur dire (fût-ce à travers ce que nous disons du Sahel ou de l'avortement) ce que signifie et entraîne l'Evangile que nous nous efforçons de traduire pour notre temps, comme c'est notre mission. Lui seul, surtout, peut leur donner la force de le vivre.

Ou le Christ est réellement mort et alors je n'ai personnellement pas envie de me battre pour une doctrine que la réflexion philosophique ou politique de 20 siècles a pu et dû intégrer, s'il ne s'agit que d'un enseignement. Ou il est vivant, et alors il faut le confesser comme étant l'évangile même. Faute de quoi, et même si nous ne le voulons pas, ce sera encore une fois le salut par les œuvres que nous confesserons.

Je me demande si on peut parler de la vocation du protestantisme sans ouvrir ce débat.

Jean VALETTE, pasteur, 55 ans.
Eglise Réformée de France.
Président de la Région Cévennes, Languedoc, Roussillon.

VOCATION.

Bernard VOGLER

Vocation du protestantisme français : apport du protestantisme alsacie

Il s'agit d'un protestantisme original par son autonomie préservé depuis la Réforme tant face au luthéranisme issu de la Saxe (Wittenberg que face aux Eglises réformées de Suisse et du reste de la Franc ainsi que par son étroite connexion avec les pouvoirs politiques, d'o résulte un double caractère : un aspect officiel de religion établie q évite aux Alsaciens le traumatisme du complexe minoritaire, et u composante populaire, dans la mesure où dans de nombreux villages, quasi-totalité des habitants demeurent protestants, d'où une forte coh sion sociale.

Nous voudrions souligner ici quatre apports possibles en réponse au défis contemporains :

1) Le luthéranisme a toujours accordé la priorité parmi les ministère à celui de la Parole : malgré la diversification actuelle, l'annonce de l Parole doit demeurer le ministère privilégié, car il demeure le seul à s concentrer sur l'annonce du salut en Jésus-Christ, préoccupation premièr de tous les chrétiens.

2) Le cadre paroissial, surtout à la campagne ou dans les localités forte implantation protestante, constitue un cadre adapté au développe ment de la vie communautaire, un besoin particulièrement ressenti d nos jours. Il permet la rencontre entre paroissiens différents par leu profession, leur niveau culturel et social, d'où un enrichissement réc proque authentique.

3) Le luthéranisme apporte un héritage musical très riche, une liturgi qui reprend des cantiques anciens, une tradition de prières et une sens bilité affective originale, dont les composantes sont le christocentrisme la lecture de la Bible, le mystère des sacrements et le goût des cantique qui expriment la certitude de la foi et du réconfort dans les moment difficiles, ce qui favorise l'équilibre psychologique, condition indispen sable à tout engagement efficace, et la normalité, vertu de plus en plu rare en une période où il devient de bon ton d'avoir des « problèmes personnels, réels ou à défaut artificiels. La conscience de l'aide divin se reflète assez souvent dans une attitude de modestie au service d prochain dans les humbles tâches de la vie quotidienne.

4) S'il peut être utile de proposer des cultes diversifiés et d'entre prendre des expériences liturgiques, il convient également de conserve le culte traditionnel centré sur la prédication, car il a le mérite de mai

tenir un savoir catéchétique, à condition bien sûr de l'adapter au vocabulaire contemporain et aux besoins religieux actuels des fidèles. La nécessité d'une connaissance satisfaisante des vérités chrétiennes, qui demeure le fondement même de l'existence de nos Eglises et de la vie spirituelle de tous les protestants authentiques et non simplement sociologiques, impose le maintien d'une catéchèse assurée par le clergé, mais également en cas de besoin par des laïcs responsables, préalablement formés à cette tâche selon le vœu du texte publié par le Consistoire supérieur de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine « Orientations prioritaires pour la vie de l'Eglise » (juin 1974).

Bernard VOGLER, 40 ans.
Docteur ès-lettres d'Etat (histoire du protestantisme).
Maître-assistant à l'Université de Strasbourg II.
Délégué de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine à l'assemblée du protestantisme à Caen (1972)
et du Conseil permanent à l'Arbresle (1974).

SITUATION DANS L'EGLISE UNIVERSELLE.

Jean-Daniel WEICK

Du haut de ma montagne il ne m'est guère possible de juger de situation du protestantisme français dans l'Eglise universelle. Ne dor nant que de 300 mètres la plaine du Rhin, bordée par les Vosges et Forêt-Noire, je ne puis qu'émettre un avis limité de cette situati d'autant plus que, à mon avis, le lien avec l'Eglise universelle ne peut manifester que par les contacts avec les mailles voisines de cette gran chaîne. J'aimerais parler de la situation particulière du Centre que j'anim au nom des deux Eglises protestantes d'Alsace et qui, précisém forme un de ces liens avec les mailles voisines.

1. L'Eglise catholique.
2. Les groupes et les communautés chrétiens.
3. Les Eglises voisines d'Allemagne et d'autres pays d'Europe.
4. Les Eglises de « vieille France ».
5. Les Eglises du monde.

1. Démographiquement situés dans une région où protestants et cat liques vivent en bon voisinage, il est normal que nous ne fassions p de distinction dans l'accueil de ces frères. Nous avons la joie de p mettre à des couples mixtes de réfléchir à leur vocation unificatrice niveau de la vie. Nous sommes heureux de savoir que l'Evêque de Str bourg apprécie notre travail. Nous célébrons souvent, à l'occasion rencontres, la Cène avec des prêtres. Ouverts à tous en période vacances familiales en particulier, nous favorisons par là le lien, le d logue et l'information mutuels.

2. Plate-forme de rencontre entre « chrétiens conventionnels » « chrétiens piétistes », ouverts au renouvellement charismatique no vivons cette ouverture avec toute l'attente d'une Eglise qui se sait qu que peu embourbée dans le traditionalisme et l'administration, dans maladie des commissions et des appareils institutionnels. Nous avo beaucoup à réapprendre de ces milieux, en particulier leur sens comm nautaire, tout en ayant une attitude critique à l'égard du sectarisme certains de ces groupes.

3. L'Alsace vivant quelque peu sur elle-même, il est bon que no puissions mettre en présence des chrétiens d'Alsace avec ceux d pays voisins. Il est bon que les instances dirigeantes des Eglises Ri raines du Rhin se rencontrent une fois par an pour échanger leurs poir de vue sur des problèmes communs.

4. Les Eglises de « vieille France » se trouvent de l'autre côté d Vosges : elles constituent une vaste diaspora comparées au protest tisme alsacien ; elles sont loin ; elles pensent autrement (tout au moi certains groupes agissants) elles sont plus intellectuelles et moins r listes, vu de chez nous. Leurs porte-paroles nous paraissent parfois t compliqués dans leurs raisonnements. Aussi les liens sont-ils plus tén d'autant plus que leurs problèmes sont nettement différents des nôtr

Je conçois que ces Eglises aimeraient nous sentir plus proches — encore faudrait-il que notre région soit plus écoutée, mais est-ce nécessaire ? Sommes-nous en mesure de rendre service aux Eglises de vieille France ? Sur le plan de notre Centre nous sommes tellement différents des autres Centres de France jusque dans notre langage.

Je sais qu'il y a là un « complexe alsacien », mais ce complexe n'est-il pas dans une certaine mesure réaliste.

Il est regrettable que les stages de reformation pastorale, qui avaient lieu dans les années passées au Liebfrauenberg (2 à 3 par an) et qui donnaient l'occasion aux pasteurs de vieille France de côtoyer non seulement des collègues mais aussi des paroisses d'Alsace, n'aient plus été organisés ces derniers temps. Il faut effectivement tenir compte de la lourdeur de notre corps pastoral et des difficultés de ceux-ci de s'absenter (enseignement religieux dans les écoles, etc...). Mais il est également regrettable que nos instances ecclésiastiques régionales alsaciennes ne soient pas assez autoritaires pour envoyer d'office des pasteurs en stage de reformation en vieille France.

5. Par les liens du DEFAP, de la CEVAA et de la CIMADE nous rejoignons les Eglises du monde ; encore nous semble-t-il que ces institutions doivent toujours faire l'effort pour personnaliser ces liens. L'Alsace a toujours entretenu ces liens et par ses fidèles les a aussi soutenus (jeunes partant en coopération, personnel fourni à la mission, etc...).

En résumé, il me semble que notre situation implique la nécessité de « créer des liens » au sein d'une diversité confessionnelle, éthique, linguistique et sociale. Cette situation est certes précaire, difficile, exposée aux contestations, aux refus, mais elle me paraît indispensable à la vocation de l'Eglise tout entière. Certes, il est impossible de créer des liens avec tout le monde, mais dans la mesure où nous saurons aimer le prochain (il y a dans ce terme une notion géographique bien précise), je crois que nous saurons assumer notre situation et notre vocation. Ne regardons pas trop haut ou trop loin, mais gardons-nous également de pratiquer un narcissisme malsain.

Il me semble qu'il doit en être de même quant à notre situation d'Eglise dans le monde : veiller à ne pas nous recroqueviller dans nos chapelles tout en veillant à ne pas être une Eglise qui a perdu toute sa spécificité de corps du Christ.

Aussi devons-nous être toujours conscients que ce corps du Christ est un corps en même temps mort et en même temps ressuscité, un corps pauvre, serviteur du monde en même temps qu'un corps riche de tout l'amour de Dieu et donc Seigneur du monde.

Jean-Daniel WEICK, pasteur, 50 ans.

Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine.

Eglise Réformée d'Alsace et de Lorraine.
Directeur du Centre du Liebfrauenberg (67 - Bas-Rhin).
Président du Conseil d'administration du Sonnenhof IMP à Bischwiller.

Imp. G. Pairault - 79120 Lezay